

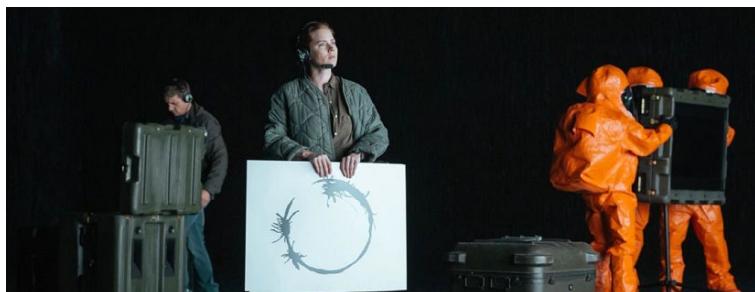
2016 AU CINÉMA

CRITIQUES, STATISTIQUES, BILAN,...



ÉDITO

ANNÉE BISSEXTILE OBLIGE, 2016 A ÉTÉ UNE ANNÉE TRÈS REMPLIE AU NIVEAU SPORTIF. EN EFFET, ENTRE UN **EURO JOUÉ EN FRANCE** ET OÙ LE PAYS HÔTE A ATTEINT LA FINALE ET DES **JEUX OLYMPIQUES** QUI ONT VU LA FRANCE BATTRE SON RECORD HISTORIQUE DE MÉDAILLE, SANS OUBLIER LES INAMOVIBLES **WIMBLEDON** ET **TOUR DE FRANCE**, L'ÉTÉ, NOTAMMENT, A POUR LE MOINS ÉTÉ REMPLI EN HEURES PASSÉES DEVANT LA TÉLÉVISION... **ET COMME, EN PLUS,** JE SUIS PARTI PLUS DE TROIS SEMAINES ASSEZ LOIN ENTRE JUILLET ET AOÛT, ON NE PEUT PAS DIRE QUE LA PÉRIODE ESTIVALE AURA ÉTÉ PROPICE AU CINÉMA, MÊME SI, LE TEMPS DE VOL M'A PERMIS DE VOIR UNE PETITE DIZAINE DE LONGS MÉTRAGES DANS DES CONDITIONS ASSEZ CORRECTES... **MALGRÉ TOUT,** J'AI QUAND MÊME RÉUSSI À ME RATTRAPER SUR LES AUTRES MOIS, ET NOTAMMENT EN CETTE FIN D'ANNÉE, **POUR FINALEMENT ATTEINDRE UN TOTAL RELATIVEMENT HONNÈTE DE QUARANTE FILMS VISIONNÉS...**



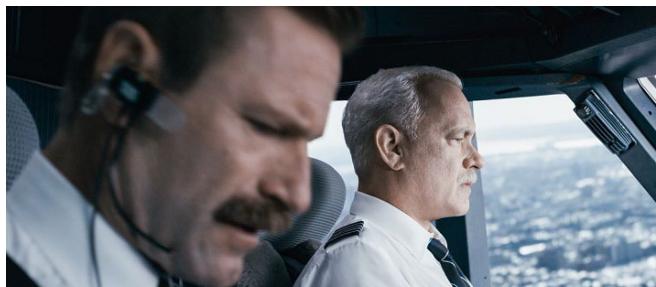
DANS CE CONTEXTE SPORTIF ET ÉTANT DONNÉ MON LIEU D'HABITATION, ET LA PROGRAMMATION QUI VA AVEC (MÊME SI **JE TIENS ICI À FÉLICITER LE CINÉMA LE DAUPHIN DE MORETEL** QUI S'EFFORCE

D'AVOIR TOUJOURS DES LONGS MÉTRAGES PAS FORCÉMENT GRAND PUBLIC DANS SA PROGRAMMATION HEBDOMADAIRE), ÇA ME SEMBLE PAS SI MAL. ÉVIDEMMENT, IL Y A CERTAINS LONGS MÉTRAGES QUE JE N'AI PAS RÉUSSI À VISIONNER, ET POUR CERTAINS, ÇA A MÊME ÉTÉ AVEC BEAUCOUP DE REGRETS (LA TORTUE ROUGE, DIVINES OU ENCORE BACCALAURÉAT DERNIÈREMENT) MAIS IL FAUT BIEN QUE JE M'Y FASSE. **QUARANTE FILMS, C'EST À LA FOIS ÉNORME** (QUAND ON SAIT QUE LA MOYENNE EST À PEINE SUPÉRIEURE À TROIS PAR HABITANTS EN FRANCE) **MAIS TRÈS PEU POUR MOI** QUI SUIS NOTAMMENT ALLÉ PRESQUE 400 FOIS AU CINÉMA ENTRE 2012 ET 2014. CELA M'EMPÈCHE EN TOUT CAS D'EFFECTUER UN BILAN VRAIMENT COMPLET COMME JE POUVAIS LE FAIRE PRÉCÉDEMMENT, MÊME SI J'AI TOUT DE MÊME « DÉCERNÉ » QUELQUES RÉCOMPENSES, POUR LE PLAISIR.

CE CRU 2016 N'AURA PAS ÉTÉ MARQUÉ PAR UN OU DEUX LONGS MÉTRAGES QUI M'ONT CLAIREMENT ÉBLOUİ ET QUI SERAIENT TELLEMENT PUISSANTS QU'ILS ENTRERAIENT IMMÉDIATEMENT DANS MON « PANTHÉON PERSONNEL » (QUE J'ESTIME À ENVIRON VINGT FILMS CULTES). NÉANMOINS, J'AI APPRÉCIÉ LA BELLE DENSITÉ DE BEAUX,

VOIRE TRÈS BEAUX FILMS. TROIS LONGS MÉTRAGES RESSORTENT QUAND MÊME DU LOT ET, CE QUI EST ASSEZ INTÉRESSANT, C'EST QUE LES TROIS SONT ISSUS DE GENRES AVEC LEQUEL JE N'AI PAS FORCÉMENT D'IMMENSES AFFINITÉS AU DÉPART. MAIS, DANS LES TROIS CAS, LES RÉALISATEURS PARVIENNENT À FAIRE DE LEURS FILMS UN OBJET DIFFICILE À RENTRER DANS UNE CASE BIEN DÉFINIE. AINSI, *SULLY* EST UN BIOPIC QUI INTERROGE UN NOMBRE INCALCULABLE DE SUJETS CONNEXES, *MIDNIGHT SPECIAL* UN LONG MÉTRAGE DE SCIENCE-FICTION QUI EST AUTANT UN THRILLER QU'UN DRAME FAMILIAL ET, ENFIN, *PREMIER CONTACT* PART LÀ-ENCORE D'UNE BASE DE SCIENCE-FICTION POUR FINALEMENT ÊTRE UN VÉRITABLE DRAME OÙ LA RÉFLEXION SUR L'HOMME ET SON ENVIRONNEMENT EST AU CŒUR DE TOUT. **TROIS LONG-MÉTRAGES MARQUÉS ÉGALEMENT PAR UNE ADÉQUATION ENTRE MISE EN SCÈNE, SCÉNARIO ET INTERPRÉTATION PARFAITEMENT RÉUSSIE.**

AU RAYON DES JOLIES RÉUSSITES DE L'ANNÉE, ON TROUVE UN NOMBRE ASSEZ IMPORTANTS DE LONGS MÉTRAGES QUI, SANS ÊTRE PARFAITS, ONT RÉUSSI À ME SÉDUIRE, ET CECI DE DIFFÉRENTES MANIÈRES. IL Y A CEUX QUI M'ONT DAVANTAGE **MARQUÉ PAR LEUR BEAUTÉ FORMELLE** (LES TRÈS BELLES



IMAGES DES INNOCENTES, DES DÉLICES DE TOKYO OU ENCORE DE *FRANTZ*), CEUX QUI M'ONT TOUCHÉ PAR LEUR FORCE ÉMOTIONNELLE (*Moi, DANIEL BLAKE* OU ENCORE *MANCHESTER BY THE SEA*), CEUX QUI M'ONT INTRIGUÉ PAR LEUR AUDACE CINÉMATOGRAPHIQUE (*Room* OU *Ma Loute*), CEUX QUI M'ONT FAIRE RIRE (*Zootopie* OU *Nous trois ou rien*) ET ENFIN D'AUTRES QUI ONT RÉUSSI UNE HABILE SYNTHÈSE D'UN PEU TOUT CELA (*The Revenant*, *Elle* OU ENCORE *Le Client*). CETTE DIVERSITÉ MONTRÉ BIEN LE CHARMÉ DU CINÉMA : **POUVOIR SATISFAIRE LE SPECTATEUR DANS DES STYLES PARTICULIÈREMENT VARIÉS.**

MÊME SI JE FAIS DE PLUS EN PLUS ATTENTION QUAND JE SÉLECTIONNE UN FILM À VOIR, ON NE PEUT MALHEUREUSEMENT PAS TOUJOURS ÊTRE SATISFAIT DES LONGS MÉTRAGES QUE L'ON VISIONNE. **ET AU-DELÀ DES ŒUVRES LARGEMENT OUBLIABLES** (*Joy* ET *Money Monster* SULLY PAR EXEMPLE) OU DES « PETITS » CRUS DE RÉALISATEURS QUI REVIENNENT CHAQUE ANNÉE OU PRESQUE (LES FRÈRES COEN AVEC *Ave, César !* OU ENCORE *Woody Allen avec CAFÉ SOCIETY*), LES DÉCEPTIONS DE 2016 SONT DE DEUX ORDRES. IL Y A D'ABORD CES FILMS

QUE J'AI TROUVÉS LARGEMENT INSUFFISANT, ET CELA POUR DIFFÉRENTES RAISONS. JE N'AI PAS FORCÉMENT ENVIE DE M'ÉTENDRE DESSUS MAIS **L'ODYSSEÉE**, **LE FONDATEUR**, **IRIS** OU ENCORE **ADOpte UN VEUF** EN SONT, CHACUN À LEUR MANIÈRE, UN SYMBOLE.

ET PUIS, UN PEU PLUS EMBÊTANT, ON A TOUS CES FILMS QUE L'ON ATTENDAIT AVEC IMPATIENCE ET QUI, SANS ÊTRE VRAIMENT MAUVAIS, SE RÉVÈLENT BIEN MOINS INTÉRESSANT QUE CE QUE L'ON POUVAIT ESPÉRER AU DÉPART. SOIT PARCE QUE LE RÉALISATEUR EST DE GRANDE QUALITÉ ET QU'IL SE RATE UN PEU (**JUSTE LA FIN DU MONDE** DE **DOLAN** OU **UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS** DE **CIANFRANCE**), SOIT PARCE QU'ON CONNAÎT LE MATÉRIAU DE DÉPART ET QUE LE PASSAGE EN FILM SE RÉVÈLE BIEN MOINS CONVAINCANT (**RÉPARER LES VIVANTS**). DANS LES DEUX CAS, ÇA LAISSE UN SACRÉ SENTIMENT D'INACHEVÉ... LA DÉCEPTION EST FORCÉMENT PLUS GRANDE QUAND ON A UNE FORTE ATTENTE, ET LE JUGEMENT SUREMENT PLUS SÉVÈRE ÉGALEMENT...

2016 RESTE TOUT DE MÊME UNE BELLE ANNÉE DE CINÉMA, AU COURS DE LAQUELLE JE N'AURAI PAS ÉTÉ COMPLÈTEMENT RENVERSÉ PAR UN LONG MÉTRAGE MAIS OÙ LES BONNES SURPRISES AURONT ÉTÉ SUFFISAMMENT NOMBREUSES POUR ME COMBLER. IL FAUT MAINTENANT ESPÉRER QUE 2017 S'INSCRIVE DANS LA MÊME LOGIQUE...

VIVE 2017, ET SURTOUT,
ALLEZ AU CINÉMA !

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR
FAITSONCINEMA@GMAIL.COM

Tim Fait Son Cinéma

MIDNIGHT SPECIAL



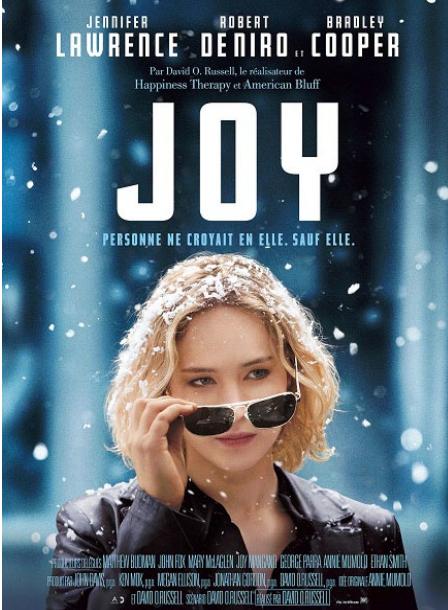
SOMMAIRE

| | | | |
|------------------------------|-----------|---|------------|
| ÉDITO | 2 | SEPTEMBRE ET OCTOBRE | 51 |
| SOMMAIRE | 5 | | |
| JANVIER À AVRIL | 7 | | |
| <i>JOY</i> | 8 | <i>LES DÉLICES DE TOKYO</i> | 52 |
| <i>DANISH GIRL</i> | 10 | <i>FRANTZ</i> | 54 |
| <i>LES CHEVALIERS BLANCS</i> | 12 | <i>UN PETIT BOULOT</i> | 56 |
| <i>AVE, CÉSAR!</i> | 14 | <i>STILL ALICE</i> | 58 |
| <i>THE REVENANT</i> | 16 | <i>ÉTERNITÉ</i> | 60 |
| <i>BELGICA</i> | 20 | <i>UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS</i> | 62 |
| <i>ROOM</i> | 22 | <i>VICTORIA</i> | 64 |
| <i>LES INNOCENTES</i> | 24 | <i>JUSTE LA FIN DU MONDE</i> | 66 |
| <i>ZOOTOPIE</i> | 26 | <i>MOI, DANIEL BLAKE</i> | 68 |
| <i>MIDNIGHT SPECIAL</i> | 28 | | |
| MAI À AOÛT | 31 | NOVEMBRE ET DÉCEMBRE | 73 |
| <i>LA SAISON DES FEMMES</i> | 32 | <i>RÉPARER LES VIVANTS</i> | 74 |
| <i>NOUS TROIS OU RIEN</i> | 34 | <i>L'ODYSSÉE</i> | 76 |
| <i>ADOpte UN VEUF</i> | 36 | <i>CAPTAIN FANTASTIC</i> | 78 |
| <i>MONEY MONSTER</i> | 38 | <i>TU NE TUERAS POINT</i> | 80 |
| <i>CAFÉ SOCIETY</i> | 40 | <i>IRIS</i> | 82 |
| <i>MA LOUTE</i> | 42 | <i>LE CLIENT</i> | 84 |
| <i>ELLE</i> | 44 | <i>LA FOLLE HISTOIRE DE MAX ET LÉON</i> | 86 |
| <i>LE MONDE DE DORY</i> | 46 | <i>SULLY</i> | 88 |
| <i>JASON BOURNE</i> | 48 | <i>PREMIER CONTACT</i> | 90 |
| | | RÉCAPITULATIF | 100 |
| | | BILAN | 102 |
| | | <i>RÉCOMPENSES TOTALES</i> | 102 |
| | | <i>FILMS MULTI-RÉCOMPENSÉS</i> | 102 |
| | | <i>UN ... AU CINÉMA EN 2016</i> | 103 |



JANVIER À AVRIL

| | |
|------------------------------|----|
| <i>JOY</i> | 8 |
| <i>DANISH GIRL</i> | 10 |
| <i>LES CHEVALIERS BLANCS</i> | 12 |
| <i>AVE, CÉSAR!</i> | 14 |
| <i>THE REVENANT</i> | 16 |
| <i>BELGICA</i> | 20 |
| <i>ROOM</i> | 22 |
| <i>LES INNOCENTES</i> | 24 |
| <i>ZOOTOPIE</i> | 26 |
| <i>MIDNIGHT SPECIAL</i> | 28 |



JENNIFER
LAWRENCE ROBERT
DE NIRO BRADLEY
COOPER

Par David O. Russell, le réalisateur de
Happiness Therapy et American Bluff

JOY

PERSONNE NE CROYAIT EN ELLE. SAUF ELLE.

CRITIQUES

JOY

D.O. RUSSELL

Date de sortie : **30-12-2015** Vu le : **12-01-2015**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

CRITIQUE :

Au cœur des années 80, Joy est une jeune mère de deux enfants qui doit gérer dans sa maison son ex-mari, sa mère dépressive, son père de retour après une énième rupture. Elle en a perdu le goût pour son loisir d'enfant, à savoir inventer de nouvelles choses. Un jour, elle a une idée qui pourrait révolutionner sa vie : un balai-serpillière auto-essorant. Mais les épreuves sont nombreuses avant de commercialiser son invention...

Personnellement, j'ai découvert David O. Russell avec *Fighter*, le film qui l'a véritablement lancé après quatre premiers long-métrages qui lui avaient permis de se faire connaître sans rencontrer un immense succès. C'est grâce à celui-ci qu'il a commencé à flirter avec les récompenses (nommé à l'Oscar du Meilleur réalisateur) ou qu'il a permis à ses acteurs d'en remporter (Oscars et Golden Globes des meilleurs seconds rôles masculin – Christian Bale – et féminin – Melissa Leo). Et, à l'époque (et oui, c'est il y a presque six ans maintenant), je me souviens m'être pris une claque, tant cette histoire d'une relation complexe entre deux frères que tout oppose était traitée avec talent, dans un style fiévreux. Et on y remarquait surtout le grand talent du réalisateur pour diriger ses comédiens et une certaine propension à ne pas faire les choses à moitié en termes de mise en scène. Ses deux films suivants ont fortement confirmé ces deux tendances (avec, là encore, des nominations et des récompenses en pagaille). Mais, le souci, c'est que ces deux longs métrages m'ont également moins convaincu. *Happiness Therapy* avait beau être une jolie comédie

romantique, plutôt bien foutue, ça restait un film trop inégal pour vraiment séduire. Et que dire d'*American Bluff*, sorte de thriller comique un peu foutraque qui n'était pas assez tenu pour être vraiment intéressant. Dans les deux cas, ce qui ressortait vraiment était la performance d'actrice de Jennifer Lawrence qui a trouvé avec Russell le réalisateur qui la met en valeur dans des films d'auteur, de ceux qui lui permettent de ne pas rester enfermée dans l'image de star pour adolescent(e)s (statut conféré grâce à *Hunger Games*). Entre les deux, on a l'impression d'une sorte de relation gagnant-gagnant et, pour la première fois, la comédienne est la seule tête d'affiche d'un long métrage du réalisateur. Et alors, cette nouvelle association tient-elle la route ?

Du côté de Jennifer Lawrence, on peut dire que oui. Avec un rôle taillé pour elle (une femme qui se bat contre les préjugés tout autant que contre les propres aléas de sa vie), elle laisse parler son énergie communicative et sa capacité à jouer dans tous les registres. Elle prouve une nouvelle fois qu'elle est bien la jeune actrice américaine la plus intéressante et que la grande star des prochaines années, c'est forcément elle. Et, heureusement qu'elle est là, car, franchement, elle sauve à elle toute seule le film. C'est peut-être un peu dur de le dire comme cela mais, honnêtement, ce *Joy* est plutôt décevant et s'inscrit malheureusement dans une forme de continuité avec ses longs métrages précédents. Le sentiment qui prédomine est que le metteur en scène maîtrise de moins en moins ses œuvres, comme s'il pouvait se permettre un peu n'importe quoi maintenant qu'il avait connu le succès. Pourtant, il tient là un sujet vraiment loin d'être inintéressant puisque cette *Joy* a réellement existé et c'est aujourd'hui une star du télé-achat aux Etats-Unis. Son destin est unique et méritait qu'on s'y intéresse. Mais, c'est comme si le réalisateur (qui est également scénariste) ne savait pas vraiment quoi faire de son histoire et comment positionner son film : oscillant toujours entre la comédie et le drame, *Joy* se déroule finalement dans un entre-deux par moments assez agaçant. Parfois, le mélange des genres fonctionne bien mais là, il y a une

construction qui fait que ces deux aspects ne réussissent jamais à faire qu'un mais sont toujours en parallèle, comme s'il y avait finalement deux films en un. Avec ces deux styles qui cohabitent, Russell parvient tout de même à installer un ton doux-amer pas déplaisant à l'ensemble mais ça ne suffit pas pour lui donner une cohérence nécessaire. Ce qui est aussi en grande partie du à une construction globale très étrange.

En effet, ce qui est surtout marquant avec *Joy*, c'est son côté particulièrement foutraque et même hystérique par moments. Ça part dans tous les sens, avec un très grand nombre de personnages secondaires, aux caractères très marqués : du père à l'ancien mari, en passant par la mère, la meilleure amie ou l'associé en business, c'est une sacrée galerie que le scénario prend plaisir à dépeindre mais qui fait perdre beaucoup de force à l'ensemble. Bien sûr, le personnage principal doit se débattre au milieu d'un univers compliqué (le réalisateur adore ces familles foldingues où la destinée individuelle se brise presque invariablement sur un tas de problèmes en tout genre) mais sans doute le scénario aurait-il gagné à vraiment se recentrer sur ce personnage principal et ce qu'il accomplit, plutôt que de partir un peu dans toutes les directions. A force de multiplier les pistes, il donne à l'ensemble un aspect très fouillis, avec de vraies longueurs en cœur de long métrage et finit par frustrer le spectateur qui voit de nombreux sujets intéressants être oubliés aussi vite qu'ils sont apparus. Et ce qui est sans doute le plus étrange, c'est que si *Joy* est réellement au cœur de l'histoire pendant plus de deux heures, on n'a jamais vraiment la sensation de la connaître et de comprendre ce qui la fait avancer et même ce qu'elle a réellement fait de manière concrète. Les ellipses sont très nombreuses et, par moments, on aurait vraiment aimé des précisions sur ce qui rend ce destin si particulier. La fin est par exemple particulièrement agaçante car elle en montre suffisamment pour qu'on soit intrigué mais pas assez pour que ce soit vraiment intéressant. Du point de vue de la mise en scène, tout ce qu'il peut y avoir d'éner�ant chez ce réalisateur ressort : la capacité à filmer de très belles scènes avant de les enchaîner avec d'autres bien plus discutables, un usage outrancier de la musique (même si elle est de qualité) et une réalisation parfois trop tape-à-l'œil. Il va falloir que David O. Russell se reprenne en main car il est sur une pente glissante, ce qui n'est jamais bon...

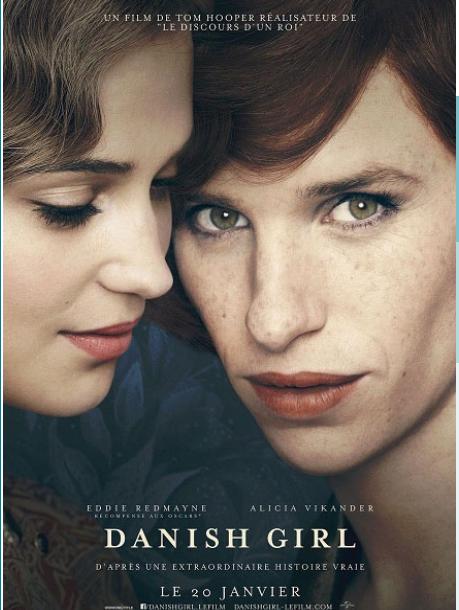
VERDICT :

C'est surtout une grande frustration qui prédomine après avoir vu ce film. Le sujet aurait pu être vraiment intéressant et le ton doux-amer n'est pas déplaisant mais on a surtout la sensation que le réalisateur ne sait jamais véritablement ce qu'il veut faire avec son histoire, ne parvenant pas à donner une cohérence à l'ensemble. Heureusement, Jennifer Lawrence tient la baraque avec un rôle taillé sur mesure pour elle.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

JENNIFER LAWRENCE



DANISH GIRL

Tom HOOPER

Date de sortie : **20-01-2016** Vu le : **21-01-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Dans le Danemark des années 20, Einar Wegener est l'un des peintres les plus célèbres. Sa femme, portraitiste, lui demande un jour de poser habillé en femme. Cela réveille chez Einar sa nature profonde et il devient alors Lili, la femme qu'il a toujours voulu être. Va-t-il pouvoir aller au bout de cette transformation et sa relation avec sa femme sera-t-elle transformée ?

au bord du fou rire. D'ailleurs, le réalisateur n'avait pas connu un grand succès avec ce film et c'est d'une certaine manière assez naturel qu'il revienne aujourd'hui à quelque chose qui lui ressemble plus, à savoir conter le destin de Einar Wegener, premier homme à avoir subi des opérations pour devenir une femme, le tout dans l'Europe des années 20. Drame personnel lié à la grande histoire, rôles en costumes,... On se dit qu'il sera forcément dans son élément... Il retrouve d'ailleurs pour l'occasion Eddie Redmayne, qui faisait partie de l'aventure des Misérables (il n'était pas le plus ridicule du lot, loin de là) et qui se voit là offrir un véritable « rôle à Oscar » pour la deuxième année d'affilée (après celui remporté pour *Une merveilleuse histoire du temps*). Pour autant, on ne peut pas dire que cette forme de « retour aux sources » soit gage d'une très grande réussite...

Attention, que l'on ne se méprenne pas : *Danish Girl* est plutôt un bon long métrage. On ne s'ennuie jamais vraiment, notamment car l'histoire de cet homme qui veut devenir femme, et la relation qui en découle avec sa femme, est vraiment intéressante. De plus, Tom Hooper sait clairement filmer et il y a très peu de fautes de goûts dans la mise en scène, même si on peut regretter quelques passages où, en insistant un peu trop sur ce qu'il veut montrer, il semble prendre le spectateur pour un imbécile. Honnêtement, sur la forme, il n'y a pas grand-chose à redire. Mais, en même temps, ce n'est pas forcément là qu'on l'attendait pour ce long métrage et, d'une certaine manière, on se demande assez vite si ce côté très soigné de la réalisation ne finit pas par desservir le propos. En effet, sous ses couverts de film d'époque avec tout ce que cela implique (décor, costumes,...), *Danish Girl* évoque un sujet qui est encore très sensible, presque cent ans plus tard : la question des transgenres et, pour faire simple, de l'identité sexuelle. On pouvait donc s'attendre à une réflexion autour de cette problématique, à une certaine mise en miroir de ce qui se passe aujourd'hui par rapport à ce qui apparaît encore comme quelque chose de marginal. De ce côté-là, on est pour le moins déçu puisque le long métrage reste extrêmement superficiel et ne cherche jamais à montrer ce que cette différence peut impliquer dans la société à l'époque, comment ça chamboule vraiment l'équilibre du couple,... Là, on a seulement quelques points de vue et le contexte global est complètement mis de côté. Cela reste bien trop léger et lisse pour que le discours de fond soit vraiment in-

CRITIQUE :

Tom Hooper aime décidemment mettre en image les destins assez exceptionnels de personnage pas forcément très connus du vingtième siècle. En effet, après s'être intéressé au mythique entraîneur de foot des années 70 Brian Clough pour son premier film (*The Damned United*, jamais vu), il s'était penché sur le destin de George VI dans *Le Discours d'un Roi*, le long métrage qui l'a vraiment fait connaître et pour lequel il a reçu l'Oscar du meilleur réalisateur. J'avais trouvé ça plutôt bien foutu, même si c'était loin d'être révolutionnaire au niveau cinématographique. Ensuite, sans doute un peu grisé par le succès (c'est ce que je préfère me dire, en fait), il s'était laissé aller à une adaptation de la comédie musicale *Les Misérables*. Pour le coup, c'était franchement limite et je garde surtout en tête le souvenir assez halluciné de Russel Crowe chantant tellement mal que c'en était indécentement drôle. Je me rappelle avoir souvent été

téressant. En manquant clairement d'aspérités, *Danish Girl* ne réussit qu'à être une (jolie) illustration d'un destin pourtant très fort. Et ça ne peut pas être suffisant...

Sans doute le film aurait-il gagné en force en s'intéressant davantage à un moment précis de cette transformation plutôt qu'à vouloir suivre tout le processus qui, dans les faits, dure des années. Car, ce qui est vraiment étrange, c'est que le scénario ne propose presque aucun repère temporel, de fait qu'on peut avoir le sentiment que tout cela se joue en quelques semaines seulement. Il y a bien quelques indices « cachés » ci et là mais on a réellement le sentiment qu'existe une vraie volonté d'uniformiser de façon artificielle l'aspect temporel de cette histoire. Il me semble que c'est un choix plus que discutable puisque, justement, la durée (et notamment l'attente) aurait dû être un aspect plus qu'intéressant dans le récit. Ici, tout s'enchaîne et les changements dans le couple, aussi importants soient-ils, sont presque des petites péripéties et ne sont jamais analysés en tant que tels. Par exemple, le fait que lui abandonne la peinture alors que, dans le même temps, elle, trouve sa voie dans cet art, aurait pu être un angle d'attaque passionnant mais ce n'est jamais développé en tant que tel. Au niveau de l'interprétation, Eddie Redmayne fait plutôt bien le boulot mais je ne suis pas un immense fan de ce genre de prestations un peu *too much* tant il se sent obligé d'en rajouter pour interpréter cette femme dans un corps d'homme. Ici, j'ai largement préféré Alicia Vikander (d'ailleurs nominée aux Oscars pour le meilleur second rôle, alors qu'elle est presque toujours à l'écran), bien plus naturelle et mesurée dans son jeu. Enfin, la musique de Desplat est un peu à l'image du film : plutôt pas mal (sans être non plus exceptionnelle) mais finalement un peu *too much* associée à certaines images qui donnent à l'ensemble un côté cucul pas forcément utile. Le tout est finalement assez frustrant car on a réellement le sentiment qu'il y avait moyen de faire bien mieux, même si l'ensemble se tient quand même.

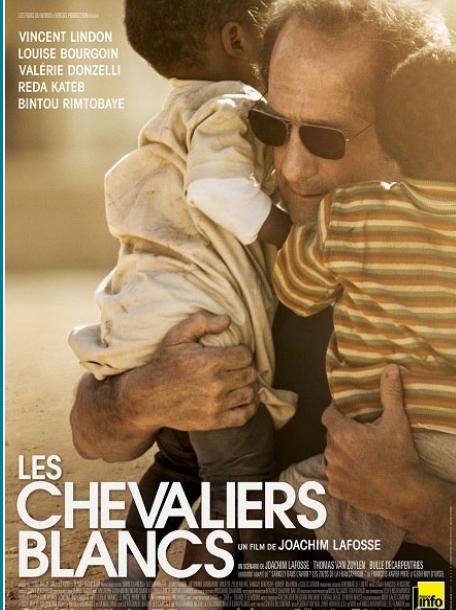
VERDICT :

Tom Hooper signe avec *Danish Girl* un long métrage très propre, réalisé avec soin, mais qui manque à la fois d'un vrai point de vue et de pas mal de caractère pour faire de cette histoire pourtant très intéressante un long métrage marquant. A la prestation un peu outrancière d'Eddie Redmayne, je préfère largement celle toute en mesure d'Alicia Vikander...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

ALICIA VIKANDER



LES CHEVALIERS BLANCS

Joachim LAFOSSE

Date de sortie : **20-01-2016** Vu le : **26-01-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Une équipe d'humanitaires est partie dans un pays en guerre, en Afrique, officiellement pour ouvrir un centre destiné aux enfants orphelins. En fait, cette mission est financée par des familles françaises prêtes à tout pour adopter des enfants. Sur place, il va falloir donner le change pour récupérer des enfants à rapatrier...

CRITIQUE :

Il y a trois ans, le réalisateur belge Joachim Lafosse s'était déjà attaqué à un faits-divers pour son précédent long-métrage, *A perdre la raison*. En s'inspirant librement de l'affaire Geneviève Lhermitte, mère infanticide, le metteur en scène réalisait une sorte d'étude clinique sur ce qui avait pu mener à un tel drame et c'était vraiment réussi car très maîtrisé. Cette fois-ci, c'est encore à partir d'une histoire vraie qu'il construit son scénario et ce faits-divers est encore sans doute plus médiatique. En effet, l'affaire de l'Arche de Zoé avait fait les grands titres de l'actualité il y a une petite dizaine d'années : des membres d'une organisation à but humanitaire étaient arrêtés au Tchad, juste avant d'embarquer plus de cent enfants vers la France, où des familles les attendaient. Forcément, ça avait été un choc et les procès (en Tchad puis en France) avaient énormément fait

parler à l'époque. Il faut bien dire que l'histoire globale était assez dingue et ce n'est pas si étonnant que cela qu'un réalisateur se soit emparé de cette question pour en faire un film. Et le fait que ce soit Lafosse me rassurait plutôt car c'est typiquement le genre de sujets sur lequel on peut faire à peu près n'importe quoi si on n'est pas extrêmement rigoureux et, d'une certaine manière « honnête ». C'est un thème suffisamment polémique pour s'en donner à cœur joie en décrivant à la manière que l'on veut ces hommes et ces femmes. En même temps, je trouve que les derniers longs métrages tirés de faits divers encore dans les mémoires (j'ai en tête comme ça *Présumé coupable* ou encore *Omar m'a tuer*) avaient du mal à sortir d'une vision très illustrative et sans enjeux du propos. Le réalisateur belge parvient-il à trouver ici un point d'équilibre pour faire de ces Chevaliers blancs plus que la simple mise en image d'un fait divers aussi tragique que pathétique ?

Car c'est finalement peut-être cela que montre le mieux ce film. En effet, on suit au plus près ce qui apparaît être au départ comme une O.N.G. des plus sérieuses : arrivés en Afrique par avion militaire, ils sont escortés par l'armée jusqu'à une sorte de camp retranché où ils vont pouvoir s'établir. Leur but : mettre en place un orphelinat pour les jeunes enfants dont les parents ont été victimes de la guerre qui fait rage. Jusque-là, il n'y a pas vraiment de souci. Néanmoins, assez vite, on comprend que les motivations profondes de ces hommes et femmes n'ont pas complètement été affichées : les enfants ne resteront pas sur place mais seront ramenés en France. Et c'est là que les ennuis commencent véritablement car, en fait, l'expédition que l'on croit si bien préparé, est en fait bourrée d'approximations : on ne trouve pas vraiment d'enfants, quand on en trouve, il s'avère que ce ne sont pas des orphelins, les difficultés matérielles sont toujours plus importantes et le huis-clos au cœur de ce camp se fait de plus en plus étouffant. Là, c'est le personnage de celui qui est censé les aider sur place (Reda Kateb, nickel) qui est vraiment intéressant : on ne sait jamais trop quel est son réel intérêt dans cette histoire : financier, évidemment, mais y'a-t-il plus ? On ne le saura jamais véritablement. Peu à peu, l'unité du groupe se fissure, notamment parce que tout le monde n'est pas d'accord sur la marche à suivre, et même, au final, sur l'objectif à atteindre. De vraies dissensions apparaissent et c'est dans ces disputes que se dégagent le plus les véritables enjeux : quelle position adopter par rapport à ce mensonge initial ? Que faire une fois qu'on est sur place ? Ce sont d'ailleurs autant de

problématiques souvent soulevées par rapport à l'humanitaire : sert-il vraiment les populations locales ou plutôt la bonne conscience de ceux qui viennent en faire ?

Là, on est vraiment dans toute cette ambiguïté et c'est pour cela que ces Chevaliers Blancs sont intéressants et pas seulement illustratifs. D'ailleurs, la plupart des personnages est toujours à la limite. Ni blancs, ni noirs (sans mauvais jeux de mots), ils naviguent sur une ligne assez ténue, celle que leur propre morale fixe. Et le spectateur doit se faire sa propre idée par rapport à ça car Joachim Lafosse fait clairement le choix de ne pas prendre parti (on pourrait presque lui reprocher). D'ailleurs, en ce sens, le personnage principal (impeccable Vincent Lindon) m'a fait penser à celui du film *A l'origine*. Enferré dans ses propres contradictions et même ses mensonges, il perd peu à peu le sens des réalités. Quand on le voit négocier avec les chefs de village, ou qu'il prend au téléphone des familles françaises inquiètes, il semble de plus en plus perdu, hésitant toujours entre ce que la raison devrait lui dire de faire (tout arrêter) et ce que son cœur lui intime (poursuivre cette mission de plus en plus casse-gueule). Même dans la relation qu'ils ont entre eux, les personnages sont toujours dans une forme d'ambivalence. C'est notamment le cas du couple (que Lindon forme avec une Louise Bourgoin vraiment convaincante) qui dirige cette opération et qui peine à être vraiment sur la même longueur d'ondes sur la marche à suivre. Tout cela est presque résumé dans le personnage de la journaliste qui les accompagne. Au départ, elle apporte un certain regard critique et extérieur sur ce qui ressemble de plus en plus à une expédition de pieds nickelés mais on comprend aussi qu'elle a du mal à rester indifférente et objective devant ce qu'elle voit et ce qu'elle ressent et elle va ainsi « basculer », montrant bien la difficulté à rester neutre devant cette situation. Il en est de même pour le spectateur devant un long métrage qui parvient à éviter les écueils du simple récit de fait divers pour vraiment faire réfléchir. Et, en ce sens, on peut déjà parler d'une réussite.

VERDICT :

Tout en retenue sur un sujet où ça aurait pu assez vite « déraper », Joachim Lafosse parvient à dresser un portrait relativement neutre car très ambigu de personnes dont les motivations profondes sont assez compliquées à cerner. Il est en plus servi par une interprétation de qualité, avec, notamment un vincent Lindon toujours très juste.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

VINCENT LINDON



AVE, CÉSAR !

Ethan et Joel COEN

Date de sortie : **17-02-2016** Vu le : **23-02-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Eddie Mannix travaille dans un grand studio hollywoodien et il est chargé de résoudre tous les problèmes liés à la production de très nombreux films. On va le suivre au cours d'une journée où ceux-ci vont s'accumuler, avec comme point d'orgue, l'enlèvement de Baird Whitlok, l'acteur le plus célèbre, en plein tournage d'un péplum qui doit être le prochain succès du studio...

dernières années, on passe de l'adaptation d'un roman très sombre de Cormac McCarthy (*No Country for Old Men*) à un film mélancolique sur le New York des années 60 (*Inside Llewyn Davis*) en passant par une comédie bien plus légère (*Burn after reading*), un concentré d'humour noir assez hermétique (*A serious man*) et un véritable western, qui est également un chef d'œuvre (*True Grit*). Personnellement, j'ai un peu du mal à toujours m'y retrouver dans leur filmographie et même si la règle du « un bon film sur deux » a été stoppée grâce à leur dernier long métrage, je ne suis jamais vraiment sûr de mon coup quand je vais voir l'un de leur film. Et, une nouvelle fois, ça n'a pas raté car, malgré un casting plus qu'alléchant et un *pitch* pas intéressant, *Ave, César!* a été loin de me convaincre...

Pour voir une certaine continuité dans les dernières œuvres des frères Coen, on peut se tourner du côté de la notion d'hommage. En effet, à la fois *True Grit* (pour le western) et *Inside Llewyn Davis* (pour le New York des années 60) en étaient de véritables, chacun à leur façon. Et, là, avec ce nouveau film, c'est encore plus vrai. C'est cette fois-ci le Hollywood de la très grande époque (les années 50) qui est l'objet de cet hommage. Ce Hollywood qui était une véritable usine à rêves, là où se tournaient en même temps des péplums, des westerns, des comédies musicales, des drames, et dont les acteurs principaux étaient les véritables vedettes de la société d'alors. Et, pour entrer dans le cœur de cette industrie, c'est plutôt une bonne idée de nous faire suivre la journée d'un fixeur (celui qui doit régler tous les problèmes, et ils sont nombreux...) qui va se voir confronter à des soucis de tous ordres. Mais, en même temps, c'est là que le bât blesse puisque, à force de s'accumuler, toutes ces péripéties vont finir par surcharger un scénario qui devient alors bien trop désordonné pour que le film garde une certaine tenue. On enchaîne les scènes, avec une multitude de personnages, sans ligne directrice claire, de fait que l'ensemble ressemble à une sorte de méli-mélo qui donne l'impression de ne pas être vraiment maîtrisé. Tout n'est pas à jeter, loin de là, puisqu'il y a même certaines séquences vraiment drôles, mais le souci est plutôt à trouver dans l'absence d'une cohérence d'ensemble. Ce personnage d'Eddie Mannix devrait être le fil rouge mais on le perd bien trop souvent pour que le spectateur s'intéresse vraiment à tous ces destins, parfois effleurés (une

CRITIQUE :

Décidément, les frères Coen ne sont jamais vraiment là où on les attend... Après avoir pris le temps d'écrire deux scénarios (*Invincible* pour Angelina Jolie et *Le pont des espions* pour Steven Spielberg) et d'être Présidents du Jury du denier Festival de Cannes, où leur choix de remettre la Palme d'Or à *Dheepan* (film réussi mais loin d'être extraordinaire) et leur palmarès dans sa globalité a pu surprendre par son côté extrêmement peu original, ceux qui forment la fratrie la plus célèbre du cinéma mondial (il y a un match avec les frères Dardenne, tout de même) reviennent avec *Ave, César!*, leur dix-septième long métrage. Trois ans après *Inside Llewyn Davis*, ils signent un film qui se trouve être dans un style une nouvelle fois très différent de ce qu'ils ont pu faire auparavant. C'est un peu la marque de fabrique des deux américains qui, œuvres après œuvres, ne cessent de se renouveler. Si on ne prend que les films faits lors des dix

scène ou deux, tout au plus, la plupart du temps). Et il en est de même pour des thématiques qui sont touchées du doigt mais jamais vraiment creusées.

C'est évidemment le cas pour l'aspect éminemment politique d'Hollywood, qui était, à cette époque, un véritable outil de propagande pour les Etats-Unis, en plein cœur de la guerre froide. Tout le passage avec les communistes évoque à demi-mots cette problématique, mais en reste globalement à quelque chose de très convenu et de très peu subversif. D'ailleurs, il y a une facette satirique sur cet univers fait de paillettes et de faux-semblants, mais le scénario ne la développe jamais réellement, préférant plutôt l'hommage pur et simple, au risque que celui-ci finisse par écraser le tout. Car, de façon assez nette, ce qui intéresse les réalisateurs, c'est bien de s'en donner à cœur joie, en multipliant les références et les clins d'œil, en mettant des scènes de tous les genres du cinéma, et en faisant passer le spectateur dans les coulisses d'un univers qui peut sembler parfois assez magique. D'ailleurs, l'une des réussites de ce long métrage est la manière dont on alterne très facilement des images d'un (faux) film à celles de ce même film en train d'être tourné. Ainsi, la différence entre ce qui est « réel » et ce qui est « fictif » n'est pas toujours facile à établir. Et c'est là que l'on peut tout de même noter la formidable aisance technique dans la réalisation des deux frères. On sent qu'ils ont atteint une telle maturité qu'ils peuvent faire à peu près ce qu'ils veulent avec leur caméra et, de ce point de vue, *Ave, César !* peut être considéré comme une certaine réussite. De plus, certains numéros d'acteurs valent vraiment le déplacement (Channing Tatum en marin de comédie musicale ou encore la « pastille » gratuite avec Frances McDormand) et Alden Ehrenreich, un peu perdu de vue depuis son éclosion dans *Tetro*, est très bon. Mais ça ne suffit pas vraiment à faire de ce long métrage plus qu'un honnête film, largement oubliable. Les frères Coen peinent décidément à me convaincre dans la durée...

VERDICT :

Bel hommage à l'âge d'or d'Hollywood, avec une réalisation léchée et par moments virtuose, *Ave, César !* pêche bien trop du côté d'un scénario fait de bric et de broc pour en faire un film solide et passionnant. On n'arrive jamais à véritablement accrocher à toutes ces histoires qui se superposent et qui finissent par donner une succession de mini-scènes franchement inégales...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA MAITRISE D'ENSEMBLE DE LA RÉALISATION



THE REVENANT

Alejandro González IÑÁRRITU

Date de sortie : **24-02-2016** Vu le : **25-02-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: WESTERN

HISTOIRE :

Hugh Glass est trappeur et son groupe est attaqué par des indiens. S'en sortant indemne avec une dizaine d'hommes, il doit tout faire pour s'échapper, mais, blessé gravement par un ours, il est finalement laissé pour mort. Il va alors se lancer à travers les territoires hostiles pour retrouver celui qui est à l'origine de tout cela et assouvir sa soif de vengeance...

CRITIQUE :

Cette fois-ci, le réalisateur mexicain a pris tout le monde de court. Lui qui laissait passer entre trois et quatre ans entre tous ses longs métrages, en enchaîne deux en autant d'années. Et ce qui est sans doute le plus marquant, c'est que ces deux œuvres connaissent un très grand succès critique puisque *Birdman* a remporté l'Oscar du meilleur film en 2015 alors que lui était récompensé en tant que réalisateur et scénariste. Cette année encore, *The Revenant* fait figure de favori avec pas moins de douze nominations aux Oscars. Cela fait actuellement d'Iñárritu le réalisateur vraiment à la mode. Il faut dire que le Mexicain n'est pas non plus un inconnu, loin de là. Personnellement, je suis tombé en admiration devant ce réalisateur avec son deuxième film – *21 Grammes* – qui reste comme l'un de mes premiers souvenirs vraiment marquants au cinéma : sa construction labyrinthique et sa puissance dramatique m'avaient saisi

(Amours Chiennes, son premier film, était un peu dans le même genre). Ses œuvres suivantes m'ont moins convaincu, entre un Babel au scénario pour le coup trop éclaté et un *Biutiful* bien trop plat. Même sur *Birdman*, je reste assez circonspect, reconnaissant sans peine la performance technique et la forme brillante, mais étant beaucoup moins emballé par le fond. Ce qui est peut-être le plus étonnant quand on parle de *The Revenant*, c'est que s'il est réalisé par ce qui s'apparente à un grand nom du cinéma actuel, il est tout de même présenté avant tout comme le nouveau film de Leonardo DiCaprio. Il faut dire que ce dernier est à la fois l'un des acteurs les plus réputés mais aussi l'un des plus rares au cinéma avec un ou deux (grand maximum) films par an, avec, la plupart du temps, des performances vraiment marquantes. La question que l'on se pose est la suivante : la rencontre entre ces deux talents fait-elle des étincelles, afin de nous offrir un film inoubliable ?

La réponse est loin d'être simple à donner de cette manière et, en fait, je me rends compte que j'ai vraiment du mal à me faire une véritable opinion sur *The Revenant*, même quelques jours après la séance. La question n'est pas de savoir si c'est un bon long métrage car ça l'est, sans aucune contestation possible. Mais, peut-on pour autant le faire grimper dans la catégorie des très grands films, ceux que l'on peut considérer comme des chefs d'œuvre ? Là, je suis honnêtement beaucoup plus circonspect et plusieurs éléments m'ont dérangé et m'ont empêché d'être complètement emporté par cette œuvre. Déjà, il y a un premier aspect, qui n'est pas directement lié au film en lui-même mais plutôt à sa promotion. En effet, outre le fait que tout (ou presque) soit centré sur la seule performance de Leonardo DiCaprio, c'est surtout ce qu'on a pu entendre en boucle sur le tournage qui finit par être agaçant et fait que l'on a du mal à voir le film sans *a priori*. En effet, réalisé dans des conditions parfois épouvantables (tant il faisait froid) et soumis à l'extrême exigence de son metteur en scène et de son chef opérateur (qui ne voulaient tourner qu'en lumière naturelle), *The Revenant* a connu un tournage chaotique, marqué par le départ de nombreux techniciens. C'est d'ailleurs assez étonnant de voir ce film sortir si peu de temps après *Birdman*, dont le tournage a également dû être assez gratiné, pour d'autres raisons, plus techniques. Après avoir entendu tout cela, on se dit que l'on a affaire là au projet le plus ambitieux du Mexicain, du genre que l'on peut

se permettre quand on n'a plus rien à prouver et on espère nécessairement quelque chose de dantesque. Finalement, le résultat n'est pas vraiment à la hauteur de ces attentes sans doute démesurées et la déception n'en est que plus importante.

Mais le film en lui-même mérite largement que l'on s'y attarde car il y a des choses à dire, tant sur le fond que sur la forme. Et la vraie contradiction que l'on peut remarquer dans ce film, et qui lui donne son aspect singulier, se trouve au niveau de la notion de réalisme. En effet, on ne peut pas dire que le scénario recherche une vraie crédibilité tant Hugh Glass apparaît presque comme un être surhumain, capable de se relever de tous les obstacles. Il résiste au froid, évite les flèches, ses blessures disparaissent rapidement et une nuit dans un « logement insolite » le fait ressortir presque comme « tout neuf » (comme une seconde naissance). Mais, en même temps, la manière de filmer d'Iñárritu n'a peut-être jamais été aussi réaliste, aussi proche de l'action. Ainsi, le spectateur est emporté au milieu des combats avec les indiens, ou avec l'ours (quelle scène) autant que dans les tempêtes de neige. Cette mise en scène permet au spectateur de vraiment ressentir ce que peut vivre le personnage et c'est en ce sens une grande réussite. Et on peut dire que l'on se prend quelques claques cinématographiques tant certaines séquences tiennent presque du génie. L'attaque des indiens, dès les premières minutes du film, est ainsi un grand moment de bravoure, avec un plan très long, maîtrisé à la perfection et d'une très grande lisibilité. Franchement, on ne peut qu'être impressionné devant des scènes aussi sublimes. Le réalisateur est aidé pour cela par le formidable travail d'Emmanuel Lubezki à la photographie, qui donne à l'image une tonalité particulière et qui maîtrise parfaitement la manière de filmer la nature. D'ailleurs, on reconnaît bien le style de Terrence Malick à certains moments (Lubezki est son chef opérateur attitré depuis *Le Nouveau monde*) avec, notamment, ces plans d'arbres en contre-plongée, ce qui n'est pas pour me déplaire...

D'ailleurs, on sent que le scénario s'est également inspiré d'une narration chère à Malick avec des « respirations » poétiques, que ce soit sous forme de *flashbacks* (pas forcément les meilleurs moments du film) ou tout simplement de plans de nature presque « gratuits ». Cela permet au spectateur de reprendre son souffle car, globalement, l'action et une forme de tension sont omniprésentes car on ne suit pas seulement le destin de Glass mais aussi celui du groupe de trappeurs auquel il appartenait ainsi que des indiens qui sont à leur troussse. La musique, sans doute un peu trop présente et pesante par moments, renforce cette tension de tous instants. Au-delà de cette « simple » histoire de vengeance, il y a également toute une dimension symbolique qui est extrêmement importante car, en fait, *The Revenant* est un film qui nous raconte à sa manière la naissance de l'Amérique que l'on connaît aujourd'hui et la construction de son identité. Ainsi, au travers de cette histoire de vengeances entre deux hommes, ce sont également deux conceptions de la vie dans sa globalité qui s'opposent, les deux étant constitutives des Etats Unis d'aujourd'hui. On a d'un côté Glass, le trappeur guidé par sa morale et sa foi en Dieu, et de l'autre Fitzgerald : raciste, sans foi ni loi, comme une première figure de celui prêt à tout par appât du gain. Leur duel final (dont je ne vous dévoile pas le vainqueur), est ainsi bien plus symbolique qu'il n'y paraît. Ce Fitzgerald est essentiel dans tout le récit et je voulais ici saluer la performance assez incroyable de Tom Hardy dans ce rôle : d'une intensité de tous les instants, il habite son personnage et se permet le luxe de ne pas être réellement éclipsé par le jeu de Leonardo DiCaprio, dont on reparlera un peu plus tard.

En fait, ce qui m'a sans doute le plus embêté, c'est l'aspect presque « artificiel » qui ressort trop à certains moments. Car le vrai souci avec Iñárritu n'est pas qu'il ne sait pas filmer, bien au contraire... C'est plutôt qu'il maîtrise parfaitement son art et que, de façon assez claire, il en a conscience et a beaucoup de mal à le cacher. Alors, lors de nombreuses séquences, il y a toujours le petit truc en trop (un mouvement de caméra, un plan) qui rajoute la couche qu'il ne fallait pas et qui fait passer du sublime à l'agaçant, en perdant surtout une bonne dose de naturel. On voit alors les artifices et c'est toujours dommage. On a le sentiment que, d'une certaine manière, comme son personnage central, poussé par un désir de vengeance que rien ne semble pouvoir arrêter, le metteur en scène est lui aussi jusqu'au-boutiste dans sa réalisation et ça peut le desservir par moments. Quelques longueurs sont également à relever avec, là encore, des plans qui alourdissent inutilement l'ensemble. Et, enfin, on ne peut pas éviter d'évoquer l'interprétation de DiCaprio car, si on a autant parlé de sa performance, c'est parce que celle-ci devrait lui offrir l'Oscar du meilleur acteur, celui qu'il attendait depuis toujours et qui s'était refusé à lui, parfois de manière assez incompréhensible. Personnellement, je l'ai trouvé très bon, mais c'est le type de rôle qui a du mal à réellement me convaincre tant on a le sentiment qu'il en rajoute toujours un peu (là, dans le côté presque animal : bave aux lèvres et grognements sourds à répétition). Bien sûr, c'est son personnage qui veut cela mais

je trouve que l'ensemble manque un peu trop de naturel pour être réellement éblouissant. C'est sans doute en fait le problème majeur de ce long métrage : formidable démonstration du talent du réalisateur et de l'acteur principal, mais qui ne parvient jamais à être assez spontané pour être complètement convaincant.

VERDICT :

Iñárritu nous offre avec *The Revenant* un long métrage un peu dingue. Sublime par moments, joué avec une très grande intensité, le film souffre par moments d'un côté d'un manque de naturel, tant dans la réalisation que dans l'interprétation parfois à la limite de DiCaprio. Un grand film, oui, évidemment. Un chef d'œuvre, non.

NOTE : 16**COUP DE CŒUR :**

CERTAINES SÉQUENCES, VRAIMENT MAGISTRALES



BELGICA

Felix VAN GROENINGEN

Date de sortie : **02-03-2016** Vu le : **05-03-2016**

Au cinéma : MK2 QUAIS DE SEINE (PARIS)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Jo est passionné de musique et il vient de réaliser son rêve : ouvrir un bar, le Belgica. son grand frère, Frank, lui propose de le rejoindre pour gérer l'établissement. Assez vite, le Belgica va devenir un lieu incontournable de la nuit Gantoise. Au risque de créer des tensions entre les deux frères...

avait fallu attendre presque plus d'un an pour *Alabama Monroe*). Et on a vraiment la sensation que Van Groeningen a pu se faire vraiment plaisir pour ce film et qu'il se lâche complètement afin de signer son long métrage le plus personnel. En effet, l'histoire qui est racontée ici, c'est aussi celle du bar qu'a tenu son père quand lui était enfant, mais c'est aussi sans doute sa propre expérience en tant que jeune dans des bars. Ce qui est bien, c'est qu'on reconnaît ici la patte Van Groeningen, et notamment cette manière de se donner complètement dans ses films, et de ne pas tricher, au risque de perdre un peu le fil de ce qu'il veut vraiment raconter. S'il parvenait globalement à se réfréner dans *Alabama Monroe*, parce qu'il avait une vraie histoire à raconter à côté, on a vraiment le sentiment que c'est bien plus difficile ici. C'est ce qui fait à la fois le charme de *Belgica* mais aussi qui l'empêche d'être plus qu'une simple illustration de la vie d'un bar, avec ses hauts et ses bas.

Et moi qui suis plutôt adepte de films « tenus » (ce n'est pas pour rien si Clint Eastwood et James Gray sont parmi mes réalisateurs préférés), je dois bien dire que j'ai eu un peu plus de mal ici... Car Felix Van Groeningen semble plutôt préférer faire un long métrage un peu à l'image de ce bar qu'il décrit, à savoir bien foutraque. En effet, il n'a pas vraiment de scénario et s'il y a bien deux frères au cœur du film, c'est bien le bar en lui-même qui apparaît finalement comme le personnage principal du long métrage. C'est là où l'on revient tout le temps et là où les relations évoluent. Entre ces deux frères, c'est un peu du « je t'aime, moi non plus », eux qui voient leur façon d'être ensemble profondément modifiée par leur expérience dans ce bar : Frank, notamment, perd peu à peu les pédales, avalé qu'il est dans ce monde de la nuit où il se croit tout permis. Cette relation n'est pas un mauvais sujet, loin de là, mais il n'est ici pas assez traité pour que l'on puisse vraiment s'y intéresser. Car, en fait, tout ou presque tourne autour de l'ambiance qui règne dans le Belgica, et notamment toutes les soirées qui en font un lieu à part. Le souci, c'est qu'à force d'y revenir tout le temps, comme si, à chaque fois qu'il y avait une panne d'inspiration pour le scénario, c'était la formule magique, on oublie qu'il y a une histoire à côté et que celle-ci pourrait même être intéressante... Assez rapidement, on se demande ce qui peut faire évoluer ce *Belgica* car on a le sentiment d'assister à un film sans fin, où les séquences s'enchaînent sans que soit trouvée une véritable cohérence d'ensemble, même si un fil (tenu) tient le tout. Et, honnêtement, ça m'agace parce que Van Groeningen a du talent, et il le prouve ici.

CRITIQUE :

Bien que ce soit son quatrième long-métrage, c'est en fait *Alabama Monroe* qui a véritablement lancé la carrière du flamand Felix Van Groeningen. En effet, si son film précédent, *La merditude des choses* avait déjà connu son petit succès, c'est bien cette histoire de couple dans un univers musical bien particulier qui lui a permis d'être reconnu par la profession (Meilleur film étranger aux César 2014) et par le public (plus de 200 000 entrées et de très bonnes réactions). Personnellement, j'avais trouvé que c'était plutôt pas mal, avec un savant dosage dans le dramatique alors que le sujet n'était pas forcément évident, bien que l'ensemble n'était pas dénué de certains défauts. Il est donc logique que son long métrage suivant soit distribué en France en même temps qu'en Belgique (alors qu'il

avait fallu attendre presque plus d'un an pour *Alabama Monroe*). Et on a vraiment la sensation que Van Groeningen a pu se faire vraiment plaisir pour ce film et qu'il se lâche complètement afin de signer son long métrage le plus personnel. En effet, l'histoire qui est racontée ici, c'est aussi celle du bar qu'a tenu son père quand lui était enfant, mais c'est aussi sans doute sa propre expérience en tant que jeune dans des bars. Ce qui est bien, c'est qu'on reconnaît ici la patte Van Groeningen, et notamment cette manière de se donner complètement dans ses films, et de ne pas tricher, au risque de perdre un peu le fil de ce qu'il veut vraiment raconter. S'il parvenait globalement à se réfréner dans *Alabama Monroe*, parce qu'il avait une vraie histoire à raconter à côté, on a vraiment le sentiment que c'est bien plus difficile ici. C'est ce qui fait à la fois le charme de *Belgica* mais aussi qui l'empêche d'être plus qu'une simple illustration de la vie d'un bar, avec ses hauts et ses bas.

Car c'est dans ce bar que le réalisateur prend manifestement le plus de plaisir. Ça, c'est sûr qu'on ne peut pas reprocher au metteur en scène de ne pas se donner à fond dans son projet. On sent qu'il y a derrière toutes les scènes une vraie énergie, une envie de bien faire et si, dans ce *Belgica*, on danse, on boit et on fait la fête jusqu'au bout de la nuit, la réalisation nous emmène au cœur de cette salle où tout semble possible. Il mise énormément sur ces séquences et, honnêtement, il s'en sort plutôt pas mal du tout. Avec une caméra vraiment proche de tous les personnages, un montage efficace et une musique de très grande qualité, Van Groeningen parvient parfaitement à rendre l'ambiance complètement folle de ce *Belgica*. Le spectateur est véritablement entraîné à la suite des personnages principaux dans ce tourbillon qui semble sans fin. Alors, forcément, étant donné que le réalisateur se donne à fond, il est aussi capable de s'égarer à certains moments et d'offrir des séquences esthétiquement moins réussies. Mais ce n'est pas la majorité et certains passages sortent même (positivement) de l'ordinaire comme celui où deux chansons s'imbriquent quasiment l'une dans l'autre. Car ce qui est peut-être le plus remarquable ici, c'est bien la musique, pour laquelle le groupe belge Soulwax a été mis à contribution et a même « créé » de toute pièce deux formations qui jouent sur la scène du *Belgica* à un moment donné. Le souci, c'est que toute cette énergie déployée par la réalisation finit assez rapidement par tourner à vide car, une fois qu'on en a compris les ressorts et que ceux-ci sont toujours utilisés, c'est forcément moins intéressant et la surprise et la certaine euphorie que l'on pouvait avoir au départ disparaissent bien trop rapidement. C'est en ce sens que ce *Belgica* m'a plus déçu qu'autre chose...

VERDICT :

Belgica est tout à la fois euphorisant par moments, car les séquences de fêtes dans le bar sont parfaitement mises en image et en musique, mais aussi désespérant dans la manière que ce film a de ne pas aller au-delà de ces scènes pour construire quelque chose de vraiment cohérent. Et j'ai ainsi du mal à être complètement satisfait devant ce travail qui me semble trop peu abouti pour être réussi.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA MUSIQUE



ROOM

Lenny ABRAHAMSON

Date de sortie : **09-03-2016** Vu le : **14-03-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

CRITIQUE :

Jack a cinq ans et vit depuis qu'il est né avec sa mère, dans une seule chambre, de laquelle ils ne peuvent pas s'échapper. C'est tout son monde et sa mère fait tout pour le rendre le plus normal possible. Un jour, elle décide de tout tenter pour les faire sortir, même s'ils ne sont pas forcément préparés à ce qui les attend dehors.

Chaque année (ou presque), un film indépendant fait sensation tout au long de l'année aux Etats-Unis avant de finir sa course par des nominations aux Oscars, sorte de point d'orgue à une carrière qui l'aura vu triompher dans un grand nombre de festivals. Ces longs métrages démontrent que, hors des grandes maisons de production, il existe également un cinéma indépendant vivant et, parfois, passionnant, bien loin des superproductions qui « polluent » parfois un peu le paysage. On peut penser ici aux *Bêtes du Sud Sauvage*, à *Whiplash* ou même, avant cela, à *Little Miss Sunshine*, autant de films qui ont connu à la fois un succès critique, public et en termes de récompenses diverses et variées. Ce sont aussi des œuvres qui nous ont fait découvrir des réalisateurs (Benh Zeitlin ou Damien Chazelle) et des comédiens (Quvenzhané Wallis, Abigail Breslin ou encore Paul Dano) dont on espère entendre reparler dans les prochaines années. Bref, c'est le cinéma américain alternatif que l'on aime bien et dont la crème de la crème sort sur nos écrans en France. En 2015, c'est donc Room qui a connu ce parcours. A la réalisation, on trouve un metteur en scène irlandais d'origine, qui n'avait pas trop fait parler de lui jusque-là. En effet, ses quatre premiers longs métrages ont connu des succès mitigés et s'ils étaient déjà sélectionnés dans différents festivals, ils n'avaient jamais réussi à se faire plus remarquer que cela. Même *Frank*, son dernier film, avec quand même Michael Fassbender et Maggie Gyllenhaal dans les rôles principaux, était passé complètement inaperçu lors de sa sortie en France. C'est finalement en adaptant le roman d'une romancière elle-aussi irlandaise (qui signe d'ailleurs le scénario) et en allant tourner au Canada que Lenny Abrahamson finit par obtenir une certaine reconnaissance. Son film *Room* mérite-t-il pour autant le « titre » de film américain indépendant de l'année ?

Si le long métrage est issu d'un roman, l'histoire en elle-même est inspirée de plusieurs faits divers : une femme est retenue par un homme et, dans le cas présent, un enfant est né de cette relation. On le comprend assez vite et Room ne cherche pas à jouer sur un quelconque mystère par rapport à ça. Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est que le long métrage ne s'intéresse finalement pas à l'aspect glauque de la situation. Evidemment, certaines séquences nous font ressentir l'horreur de la condition de ces deux êtres, mais c'est surtout parce qu'on se l'imagine. Car, en fait, le long métrage se déroule presque exclusivement à travers les yeux de ce jeune enfant qui vient d'avoir cinq ans et pour qui le monde dans sa globalité est compris dans cet espace clos et pour qui tout ce qui se passe dans la télévision n'est en fait que pure invention. Le début du film est ainsi assez fascinant car on prend conscience de la façon dont sa maman a véritablement construit un univers propre afin qu'il puisse avoir des repères. C'est la première partie du film et elle est à la fois passionnante et particulièrement émouvante. Un jour, cette maman prend conscience qu'une telle existence ne peut plus durer et elle va alors tout mettre en œuvre pour les faire sortir de cette chambre, tout en expliquant à son fils qu'elle lui a menti depuis le début et que le monde, c'est bien autre chose que ce qu'il vit depuis sa naissance. Et là, la scène de l'évasion est un grand moment de cinéma puisqu'à la tension inhérente à ce genre de scènes (Jack parviendra-t-il à exécuter le plan mis

Si le long métrage est issu d'un roman, l'histoire en elle-même est inspirée de plusieurs faits divers : une femme est retenue par un homme et, dans le cas présent, un enfant est né de cette relation. On le comprend assez vite et Room ne cherche pas à jouer sur un quelconque mystère par rapport à ça. Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est que le long métrage ne s'intéresse finalement pas à l'aspect glauque de la situation. Evidemment, certaines séquences nous font ressentir l'horreur de la condition de ces deux êtres, mais c'est surtout parce qu'on se l'imagine. Car, en fait, le long métrage se déroule presque exclusivement à travers les yeux de ce jeune enfant qui vient d'avoir cinq ans et pour qui le monde dans sa globalité est compris dans cet espace clos et pour qui tout ce qui se passe dans la télévision n'est en fait que pure invention. Le début du film est ainsi assez fascinant car on prend conscience de la façon dont sa maman a véritablement construit un univers propre afin qu'il puisse avoir des repères. C'est la première partie du film et elle est à la fois passionnante et particulièrement émouvante. Un jour, cette maman prend conscience qu'une telle existence ne peut plus durer et elle va alors tout mettre en œuvre pour les faire sortir de cette chambre, tout en expliquant à son fils qu'elle lui a menti depuis le début et que le monde, c'est bien autre chose que ce qu'il vit depuis sa naissance. Et là, la scène de l'évasion est un grand moment de cinéma puisqu'à la tension inhérente à ce genre de scènes (Jack parviendra-t-il à exécuter le plan mis

en œuvre ?) se rajoute la découverte par cet enfant du « vrai monde » où le ciel n'est pas seulement vu à travers un simple velux. C'est franchement assez impressionnant dans la manière de mettre en lien ces deux aspects.

Et là où je trouve que *Room* prend vraiment tout son sens, c'est qu'il ne s'arrête pas à cette évasion mais va plus loin, en s'intéressant ensuite aux conséquences sur le couple mère-fils de ce brusque retour à la réalité. Ainsi, on passe par toutes les étapes de ce qui est une relation hors norme entre un fils et sa maman. Alors qu'ils n'étaient que tous les deux dans un monde imaginaire, ils vont devoir réapprendre à vivre dans la société et, forcément, à se détacher l'un l'autre. Les tensions entre la mère et ses propres parents rentrent également en ligne de compte, mais elles sont bien moins évoquées car on reste toujours à hauteur d'enfant. D'ailleurs, dans le même ordre d'idées, les aspects juridique et médiatique ne sont pas du tout traités, ce qui fait finalement sortir cette histoire du simple fait-divers pour l'amener vers quelque chose de bien plus universel : la question de l'amour maternel et de la façon dont il peut se manifester en fonction des situations. Si cette dernière partie paraît à première vue moins prenante, elle n'en est pas moins vraiment intéressante dans sa manière de traiter toutes ces problématiques. Et la fin est assez magnifique, bouclant d'une certaine façon la boucle d'un long métrage qui, malgré des parties bien distinctes, forme un ensemble cohérent et de qualité. Cela vient aussi d'une réalisation qui tient plutôt la route même s'il est juste un peu dommageable que Lenny Abrahamson ait parfois un peu de mal à réfréner ses ardeurs et en fasse un peu trop, avec des effets de mise en scène pas forcément utiles. Je trouve d'ailleurs que la réalisation est plus intéressante dans la première partie, où c'est plus « contraint » que par la suite, où la liberté de cadre qui lui est offerte n'est pas toujours bien exploitée. Ça ne nuit pas vraiment au film dans son ensemble mais, personnellement, ça m'a dérangé plus d'une fois.

Le réalisateur peut enfin s'appuyer sur un duo d'acteurs principaux vraiment formidable, en plus de seconds rôles bien tenus. Brie Larson a remporté l'Oscar pour ce rôle et je pense qu'elle le mérite tant elle réalise une prestation vraiment convaincante où elle parvient à être à la fois forte et sensible, dans un rôle finalement pas si évident que cela. Celle que j'avais découvert grâce à une petite apparition dans *Don Jon* et surtout pour son rôle dans *States of Grace* trouve la reconnaissance pour une carrière patiemment construite année après année. On tient sans doute là (avec Jennifer Lawrence) le futur d'Hollywood pour les vingt ans à venir du côté féminin. Mais la vraie révélation de ce film est celui qui joue son fils, le tout jeune Jacob Tremblay. Il est véritablement épataant pour jouer cet enfant qui découvre un nouveau monde. Le réalisateur s'attarde souvent sur son visage qui dit beaucoup de choses. On peut même se demander comment ça se fait qu'il n'ait pas été nominé en tant que meilleur acteur aux Oscars. Aurait-il pu faire de l'ombre au sacre annoncé de Leonardo DiCaprio ? Personnellement, je suis souvent assez dubitatif devant les performances d'enfants au cinéma mais il se dégage vraiment quelque chose de ce jeune garçon qui m'a ainsi autant fasciné que Quvenzhané Wallis dans *Les Bêtes du Sud Sauvage* il y a quelques années et cela ne m'étonnerait pas qu'on le retrouve dans les prochaines années dans d'autres grands rôles. Je lui souhaite en tout cas une belle carrière. C'est en grande partie pour ces deux performances, ainsi que pour la façon assez singulière de traiter un faits-divers assez incroyable, qu'il faut aller voir ce film, qui mérite donc bien tous les éloges qui ont pu être faits au cours de son parcours festivalier.

VERDICT :

Même si l'ensemble manque un peu de sobriété dans la mise en scène, *Room* est un drame poignant qui parvient parfaitement à lier tous les aspects de la relation extraordinaire entre une mère et son fils. Le film est également porté par un duo de comédiens exceptionnels entre une Brie Larson criante de vérité et un Jacob Tremblay, révélation absolue du long métrage.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LE DUO D'ACTEURS PRINCIPAUX

LES INNOCENTES

Anne FONTAINE



Date de sortie : 10-02-2016 Vu le : 15-03-2016

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

A la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, dans un couvent de la campagne polonaise, de très nombreuses sœurs ont été mises enceinte dans des circonstances dramatiques. L'une d'elles va chercher une jeune médecin de la Croix-Rouge basée dans le village voisin. Celle-ci va alors rentrer dans l'intimité de ce couvent...

CRITIQUE :

Si les derniers films d'Anne Fontaine relèvent de registres différents (ce qui en fait une réalisatrice assez compliquée à mettre dans une case), il y a quelque chose qui les réunit de façon assez certaine : c'est la place des femmes dans son œuvre. En effet, entre la comédie *La fille de Monaco*, le biopic *Coco avant Chanel*, le drame *Perfect Mothers* ou encore l'adaptation du roman graphique *Gemma Bovary*, on peut remarquer que ce sont avant tout des histoires de femmes (et le titre est bien clair là-dessus). D'ailleurs, ce n'est peut-être pas un hasard si l'intitulé de départ de son nouveau film – *Agnus Dei* – qui est également le titre pour l'international a été modifié chez nous en *Les Innocentes*. On remarque aussi chez elle une certaine propension depuis quelques temps à s'éloigner du cinéma français avec, dernièrement, un tournage en Australie, ou des castings

réunissant des stars internationales (Naomi Watts et Robin Wright d'un côté, Gemma Arterton de l'autre). Son dernier long métrage s'inscrit dans ces deux lignées (même si, là, pour le coup, il n'y a pas de vedettes au générique) mais, en même temps, on a le sentiment qu'il est vraiment différent de tout ce qu'elle a pu faire auparavant car elle s'empare ici d'un genre pas évident à maîtriser, et où on ne l'attendait pas vraiment : le drame historique. En effet, l'idée de ce film a été apportée par le propre neveu de celle dont l'histoire est racontée ici, avant d'être écrite par deux jeunes scénaristes et, retravaillée finalement, par Anne Fontaine elle-même et Pascal Bonitzer, qui l'avait déjà aidée pour *Gemma Bovery*. En plus, elle s'attaque à un sujet vraiment compliqué sur le fond et où la forme peut révéler de très nombreux pièges. Parvient-elle néanmoins à signer le long métrage de qualité que l'on peut attendre sur ce thème particulièrement dur ?

Forcément, quand on parle à la fois de Pologne et de couvent, on ne peut pas s'empêcher de penser à *Ida*, Oscar du meilleur film étranger l'année dernière. Pourtant, si l'on retrouve des actrices (dans des rôles d'ailleurs à l'opposé entre les deux longs métrages), on est là dans quelque chose de relativement différent car si *Ida* racontait la manière dont une jeune nonne sortait d'un couvent pour découvrir la vie, *Les innocentes* fait plutôt rentrer un personnage extérieur à l'intérieur de l'habitat de ces sœurs. En effet, presque tout le film se déroule dans ce couvent, perdu au cœur de la campagne polonaise. Mais s'il y a quelque chose que l'on peut trouver en commun dans ces deux longs métrages, c'est le côté dépouillé du traitement de l'histoire. Anne Fontaine choisit en effet de ne pas en rajouter dans la réalisation, c'est le moins que l'on puisse dire. Très peu d'effets, une économie de mouvements de caméra et la volonté de respecter une certaine pudeur par rapport à son sujet, que ce soit dans les dialogues ou dans leur mise en image. Je trouve personnellement ça plutôt bien sur le principe. Elle est aidée en cela par un travail assez magnifique sur la photographie, effectuée par sa chef opératrice, Caroline Chambetier. Le travail de cette dernière avait déjà été remarqué pour *Des hommes et des Dieux* (tiens, tiens....) et elle parvient parfaitement à suivre le récit en partant d'un presque noir-et-blanc (neige, habits des sœurs...) pour progressivement aller vers quelque chose d'un peu plus éclairé et chaud, accompagnant le cheminement de ces femmes. Il y a dans son image quelque chose d'extrêmement touchant, notamment dans la manière qu'elle a de

jouer sur les contrastes entre ombres et lumières (apportées par petites touches : une lampe par ci, un rayon de soleil par là). C'est là que réside une grande partie de la réussite de ce film.

Le problème, c'est qu'à force d'être aussi épuré dans la mise en scène, l'ensemble finit par être presque un peu froid ou même désincarné. Ainsi, l'émotion que l'on pourrait ressentir se retrouve bloquée devant une réalisation qui semble avoir peur de vraiment embrasser tous les sujets soulevés et se contente presque uniquement d'illustrer le propos. Cette rencontre entre deux mondes que tout devrait opposer (les sœurs d'un côté et cette jeune médecin athée et communiste de l'autre) est au cœur du scénario et, d'ailleurs, celui-ci joue énormément sur ces paradoxes, parfois de manière un peu trop pesante : il y a d'abord l'autorité, représentée d'un côté par la Mère Supérieure et de l'autre par le Colonel (car il s'agit d'une mission militaire) puis la religion (chrétien / juif) ou encore le jeu autour des croix (croix chrétiennes / Croix Rouge). Même au niveau de la couleur de l'image, il y a une grande différence entre le côté très froid du couvent et les tons (un peu) plus chauds du bâtiment de la Croix-Rouge. Au bout d'un moment, ce côté presque didactique pour mettre en images cette opposition finit par être un peu agaçant. C'est bien évidemment le cœur même du long métrage et c'est dans la transformation qui va s'effectuer chez chacun des personnages que le véritable intérêt des *Innocentes* se trouve. Et je trouve d'ailleurs le film vraiment plus fort quand il s'attache véritablement au cheminement intérieur des personnages. Chacune à leur manière, les sœurs et même cette jeune médecin, vont être profondément transformées par ce qui se passe : leurs certitudes sont remises en question. Et c'est intéressant de voir comment les réactions sont différentes selon les sœurs, entre celles qui refusent catégoriquement ces enfants, celles qui y voient un grand bonheur et même celles qui ne s'étaient pas rendues compte qu'elles étaient enceintes.

Le film insiste surtout sur deux sœurs en particulier, sans porter de jugement : la Mère Supérieure et Sœur Maria (qui est d'une certaine façon son assistante). Toutes deux vont avoir un rapport très différent à tout ce qui se passe, ce qui les interroge fortement sur la foi, sur l'obéissance, sur les principes ramenés à la réalité. La jeune médecin, elle, amène d'une certaine façon une rationalité mais aussi l'idée que la vie doit être plus forte que tout, malgré toutes les croyances ou convictions que l'on a. Il y a de nombreuses problématiques posées et je trouve que, du fait d'une construction parfois un peu confuse, certaines thématiques sont un peu noyées sous d'autres, bien moins intéressantes. C'est notamment le cas de cette histoire d'amour entre Mathilde et le médecin qu'elle accompagne. Si ce dernier amène un certain contrepoint à l'ensemble avec une petite dose d'humour, je ne vois pas forcément ce qu'il apporte réellement par rapport aux problématiques centrales au cœur du scénario. De plus, je ne trouve pas Vincent Macaigne très bon dans ce rôle. Et si ce long métrage est quand même une réussite, c'est aussi grâce à la performance d'ensemble des actrices avec des mentions spéciales pour Agata Buzek, saisissante dans le rôle de Sœur Maria et pour Lou de Laâge qui, un an après une prestation déjà remarquable dans *Respire*, prouve qu'elle est une actrice capable de tout jouer. Ici, plutôt en sobriété, elle fait de son personnage un mélange assez troublant de convictions et de doutes. Au final, je trouve que l'ensemble manque sans doute d'un peu de force et de relief pour être plus qu'une simple retranscription (aussi juste soit-elle) d'une histoire vraie terrible. Avec un thème aussi puissant, il y avait sans doute la possibilité de faire mieux et, forcément, ça laisse un petit goût amer. Néanmoins, *Les innocentes* demeure un beau film, visuellement magnifique et qui traite d'une histoire vraie nécessaire à raconter.

VERDICT :

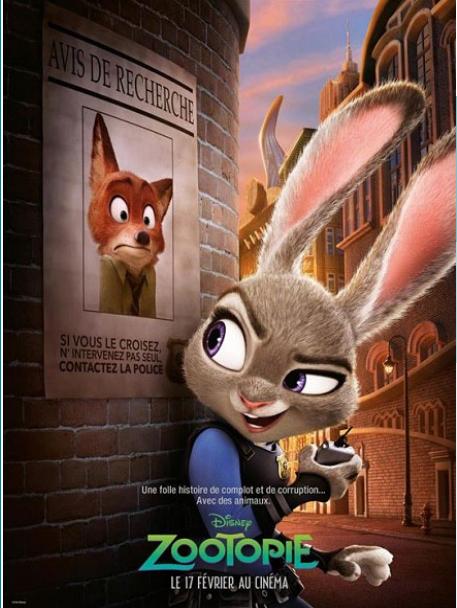
Avec un sujet extrêmement fort, Anne Fontaine ne parvient pas forcément à faire le film que l'on pouvait attendre. Cela est du à un scénario et à une réalisation qui manquent quelque peu de relief. C'est dommage car l'image est absolument magnifique et l'interprétation de qualité. Les *Innocentes* reste quand même un long métrage de qualité.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :
LA PHOTOGRAPHIE

ZOOTOPIE

WALT DISNEY



Date de sortie : **17-02-2015** Vu le : **16-03-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Zootopia est une ville uniquement habitée par les animaux et, peu importe leur taille, tous ont leur place. Néanmoins, quand une est une lapine, il n'est pas facile du tout de se faire sa place au sein de la police, où les animaux imposants font la loi. C'est ce que découvre Judy, qui, pour faire ses preuves, va devoir résoudre une enquête pas évidente, surtout qu'elle doit cohabiter avec Nick, un renard plus que filou...

CRITIQUE :

Ah, la relation entre Walt Disney et les animaux, ça a toujours été toute une histoire ! En effet, une très grande majorité des succès du studio d'animation le plus célèbre du monde s'est construite sur des histoires mettant en scène des bêtes en tout genre qui parlent comme des humains. On peut évidemment penser ici au *Roi Lion*, peut-être leur long métrage le plus abouti tant sur le fond que sur la forme. Il y a aussi *Robin des Bois*, plus ancien mais qui pousse même à logique jusqu'à adapter une histoire qui se passe avec des humains en faisant de chacun des protagonistes un animal correspondant à sa psychologie. Et puis, surtout, il y a tous ces personnages secondaires (ceux appelés *sidekicks* dans le jargon officiel) qui sont des bestioles de tous genres et qui, la plupart du temps, donnent véritablement une dimension supérieure au film en y ajoutant de l'absurde et de l'humour. Les plus connus sont évidemment Timon et Pumba (*Le Roi Lion*) mais que ce soit Mushu (*Mulan*), Abu (*Aladdin*) ou encore Pascal (*Raiponce*), ils ont tous participé, chacun à leur manière, à faire de ces films d'animation de véritables classiques (même si c'est moins vrai pour le dernier...). Il n'y a donc rien de surprenant à voir le nouveau projet de Disney s'appeler *Zootopie* et mettre en scène uniquement des animaux. Mais on remarque assez vite que, cette fois-ci, le studio a pris les choses un peu différemment puisqu'ils ont choisi ici un certain principe de « réalité » pour mettre en images ce monde animal. En effet, dans tous leurs films précédents, l'animation ne faisait pas grand cas des différences de taille parfois énormes entre les espèces (voir *Robin des Bois*, sans doute l'exemple le plus frappant). Là, on ressent une réelle volonté de jouer sur les particularités de chacun des animaux. Cela fait-il de *Zootopie* un film d'animation réussi pour autant ?

Ce qui est vraiment intéressant, c'est que cet univers créé où toutes les espèces d'animaux cohabitent, selon leurs caractéristiques, n'est pas qu'un simple principe d'animation « pour le plaisir », c'est aussi un élément qui sert complètement le fond de l'histoire. On peut même dire que c'en est son moteur principal. Restons un moment sur ce monde créé de toutes pièces, car c'est sans doute-là que réside la plus grande réussite du long métrage. En effet, cet univers est vraiment très fouillé, avec un fourmillement d'idées extrêmement impressionnant. Il y a d'abord ces différents quartiers de la ville de Zootopia qui sont autant d'endroits où peuvent vivre les divers mammifères (car, dans les faits, il n'y a qu'eux qui peuplent ce monde). La zone désertique, celle polaire ou cette forêt amazonienne ont chacune leurs caractéristiques propres et sont très marquées, que ce soit visuellement ou même au niveau de la musique utilisée (il faut dire d'ailleurs un mot de la partition plutôt réussie et qui est l'œuvre de Michael Giacchino, dernière preuve que Disney et Pixar ne font plus qu'un aujourd'hui). Mais ce qui m'a le plus impressionné, c'est la manière dont les différences de chacune des espèces sont prises en compte dans la façon dont cette ville évolue. Il suffit déjà de voir le train, avec ses trois entrées différentes, selon la taille des animaux, ou encore la gare, où des aménagements spéciaux sont prévus pour les hippopotames d'un côté et pour les petits blaireaux de l'autre. Il y a aussi ce quartier miniature pour les toutes petites bêtes, tellement

Ce qui est vraiment intéressant, c'est que cet univers créé où toutes les espèces d'animaux cohabitent, selon leurs caractéristiques, n'est pas qu'un simple principe d'animation « pour le plaisir », c'est aussi un élément qui sert complètement le fond de l'histoire. On peut même dire que c'en est son moteur principal. Restons un moment sur ce monde créé de toutes pièces, car c'est sans doute-là que réside la plus grande réussite du long métrage. En effet, cet univers est vraiment très fouillé, avec un fourmillement d'idées extrêmement impressionnant. Il y a d'abord ces différents quartiers de la ville de Zootopia qui sont autant d'endroits où peuvent vivre les divers mammifères (car, dans les faits, il n'y a qu'eux qui peuplent ce monde). La zone désertique, celle polaire ou cette forêt amazonienne ont chacune leurs caractéristiques propres et sont très marquées, que ce soit visuellement ou même au niveau de la musique utilisée (il faut dire d'ailleurs un mot de la partition plutôt réussie et qui est l'œuvre de Michael Giacchino, dernière preuve que Disney et Pixar ne font plus qu'un aujourd'hui). Mais ce qui m'a le plus impressionné, c'est la manière dont les différences de chacune des espèces sont prises en compte dans la façon dont cette ville évolue. Il suffit déjà de voir le train, avec ses trois entrées différentes, selon la taille des animaux, ou encore la gare, où des aménagements spéciaux sont prévus pour les hippopotames d'un côté et pour les petits blaireaux de l'autre. Il y a aussi ce quartier miniature pour les toutes petites bêtes, tellement

mignon. Et c'est comme cela pendant toute la durée du film, de sorte que l'on a vraiment le sentiment que les animateurs s'en sont donnés à cœur joie, en mettant en images toutes les (bonnes) idées qui leur passaient par la tête. En ce sens, *Zootopie* est un véritable ravissement pour les yeux et pour l'esprit. Et je suis persuadé que je suis très loin d'avoir remarqué l'ensemble des petites trouvailles disséminées à travers le film.

Mais, comme dit précédemment, c'est sur cette cohabitation de tous les animaux que repose le fond de *Zootopie*. Car cette utopie montre clairement en creux ce qu'est notre propre monde et tous les travers qu'il peut avoir. En effet, c'est la question du « vivre ensemble » qui est au cœur de tout. Judy, la petite héroïne (tiens, tiens) lapin, veut tout faire pour s'imposer dans un monde (la police) réservé aux animaux de grande taille (buffles, tauureau,...). On est donc dans la double difficulté : pas la bonne « caste » et, en plus, une femme. Il lui faudra donc tout son courage et sa persévérance pour arriver à ses fins. Et, d'ailleurs, elle sera aidée dans sa « quête » par ce qui, au départ, semble le plus éloigné de sa condition (un renard, sorte d'ennemi héritaire du lapin). A ce discours franchement un peu simpliste au départ et rabâché de manière pas toujours fine, les scénaristes parviennent tout de même à ajouter un deuxième degré de lecture, multipliant les références à l'histoire (et, malheureusement, encore au quotidien) des Etats-Unis, notamment autour des problématiques de ségrégation ou même de violence policière. Mais, pour moi, l'ensemble manque un peu trop de cette dimension « adulte », et d'un côté « subversif » plus poussé, pour vraiment convaincre par son fond. Le scénario, lui, reste dans des rails assez convenus même si cette enquête est menée à un rythme d'enfer, avec d'excellents passages. On sent notamment trop venir les retournements de situation et les ficelles sont globalement un peu grosses. Mais il en faut pour tous les âges et les enfants y trouveront largement leur compte. Les adultes également tant les scénaristes n'ont pas hésité à aller assez loin dans l'humour (plus ou moins fin), que ce soit dans la parodie (voir toute cette scène référence au *Parrain*) et même dans l'autocitation (la petite référence avec « Libérée, Délivrée », plaisir d'offrir). On ne s'ennuie pas et tout le monde s'y retrouve, il est difficile de demander beaucoup plus à un film d'animation, non ?

VERDICT :

Se déroulant dans un univers assez formidable, plein de petites trouvailles, *Zootopie* est un film parfois très drôle et souvent emballant. Il est juste un peu dommage que le scénario soit un peu couru d'avance et la morale si rabâchée. Ça reste tout de même une très belle réussite, devant laquelle il est dur de s'ennuyer !

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

CET UNIVERS, FOURMILLANT D'IDÉES



MIDNIGHT SPECIAL

Jeff NICHOLS

Date de sortie : **16-03-2016** Vu le : **27-03-2016**

Au cinéma : PATHÉ BEAUX-ARTS (BESANÇON)

Genre: FILM DE SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Aton est un jeune enfant de huit ans qui a disparu, emporté par son père, Roy. Alors que tout le pays est à sa recherche, notamment une secte à laquelle il appartenait et les forces gouvernementales, on se rend compte que le père est en train de tout risquer pour lui permettre d'accomplir son destin...

CRITIQUE :

Depuis quelques années, le cinéma américain se cherche une certaine relève en termes de réalisateurs. En effet, outre les « monstres sacrés » (Eastwood, Allen et Scorsese en tête), il y a toute une génération de quinquagénaires qui semble avoir pris le pouvoir sur Hollywood. On pense évidemment à Quentin Tarantino, David Fincher, les frères Coen, Danny Boyle, Steven Soderbergh ou Alejandro González Iñárritu dernièrement. Chacun à leur manière, ils nous ont offert des films de qualité, dont certains sont même devenus cultes. On peine depuis à trouver de jeunes réalisateurs qui se soient vraiment fait leur place et si James Gray ou Wes Anderson sont des metteurs en scène un peu plus jeunes, ils appartiennent quand même un peu à la même génération. Certains noms sont

évoqués (Jason Reitman ou J.C. Chandor, pour ne citer qu'eux) mais s'il y en a bien un qui ressort depuis quelques années, c'est bien celui de Jeff Nichols. S'il a mis un peu plus de temps à réaliser son premier film que son camarade d'école de cinéma David Gordon Green, il est aujourd'hui davantage connu que ce dernier. Ce n'est pas forcément son premier long métrage (*Shotgun Stories*) qui a marqué les esprits mais plutôt le deuxième, *Take Shelter*, remarqué à Cannes en 2011 et sorti il y a quatre ans chez nous. Mettant en scène un homme persuadé qu'une tempête dévastatrice est imminente, ce film était fascinant dans sa façon d'être toujours à la limite entre le réel et le fantastique mais aussi de parler des peurs de l'Amérique profonde. Son troisième film - *Mud* -, plus classique dans son sujet, se déroulait également dans un état rural, le Mississippi, et m'avait surtout marqué par sa beauté plastique. Deux films qui avaient suffi à faire de Jeff Nichols le nouvel espoir du cinéma américain. Trois ans plus tard, le voilà de retour. Est-ce pour définitivement assumer ce statut ?

On pouvait se dire qu'avec un plus gros budget (ceux-ci doublent de films en films), la Warner Bros derrière en société de distribution et une certaine pression, le metteur en scène allait faire quelque chose d'un peu plus « consensuel » et convenu (même si ses précédents films sont loin d'être hermétiques). Finalement, on se rend compte que c'est presque l'inverse qui se produit et que Jeff Nichols choisit plutôt de radicaliser davantage son cinéma et de nous offrir un long métrage assez déroutant au premier abord mais devant lequel on ne peut pas rester longtemps indifférent. En effet, on est d'abord rapidement pris par le côté très mystérieux de cette histoire. Le spectateur a le sentiment de débarquer en plein milieu de quelque chose, sans avoir les tenants et les aboutissants de ce qui se déroule sous ses yeux. Et c'est effectivement le cas car le scénario ne s'embarrasse pas de l'habituelle séquence de mise en situation. Là, on est directement au cœur d'une chasse à l'homme où c'est un jeune enfant qui est en jeu. Sont à sa recherche d'un côté, une sorte de secte dont on ne comprend pas bien les motivations, de l'autre, le gouvernement fédéral. Et cet enfant est protégé par son père et par un autre homme, dont on ne sait rien. Ce n'est que peu à peu, à travers des bribes d'explication que l'on comprendra les véritables enjeux qui se cachent derrière ce jeune garçon. Le spectateur est vraiment libre de se faire sa propre idée sur ce qu'il voit. Car ce qui est assez impressionnant, c'est la manière dont le scénario est finalement assez vide (on donne la même chose à Michael Bay, il en fait un clip !) mais parvient à préserver un vrai mystère tout du long,

avec certaines montées de tension. On ne sait jamais trop où l'on va même si l'on peut voir de façon assez nette deux parties, une nocturne pour commencer et une autre qui se passe en journée, séparées par une séquence clé qui, pour le coup, explique beaucoup de choses.

L'accent est ici mis sur une ambiance, avec, notamment, une musique absolument géniale, tant elle nous plonge dans cette chasse à l'homme. C'est du cinéma qui prend vraiment son temps et c'est en ce sens que c'est déroutant et agréable. Pourtant, il y a de l'action, pas trop non plus, mais Jeff Nichols a une manière assez impressionnante d'évacuer efficacement ces séquences : quelques plans, pas plus, et on repart dans quelque chose de bien plus posé, presque contemplatif par moments. Ainsi, certaines séquences sont d'une beauté rare, notamment celle où la voiture fend la nuit tous feux éteints. C'est à la fois poétique, tout en étant inscrit logiquement dans l'action qui se déroule. Ici, rien n'est laissé au hasard. Toutes les vues du Texas traversé sont magnifiques et Jeff Nichols continue son exploration des territoires ruraux américains. Bien que fondamentalement inscrit dans ce paysage, *Midnight Special* est bien un vrai film de science-fiction puisque le jeune Aton n'est pas de ce monde et possède des pouvoirs surnaturels. Si ceux-ci sont montrés par moments, ce n'est qu'avec parcimonie et jamais dans une débauche d'effets spéciaux (sauf à la toute fin, sans doute la partie la plus discutable du film). Ce qui intéresse d'avantage Jeff Nichols, c'est bien plus la façon dont la science-fiction fait irruption dans un quotidien « normal » et c'est sur celui-ci qu'il s'appuie, faisant de *Midnight Special* un long-métrage qui parle bien plus de l'amour de parents pour leur fils que d'extra-terrestres ou autre créatures. Car, en fait, ce film est un véritable drame familial qui évoque la relation entre Aton et son père (puis sa mère, plus tard dans le film) et la façon dont ces parents vont se sacrifier par amour pour lui et tout faire pour le mener à son destin, quoi qu'il leur en coûte. Dans le rôle du papa, Michael Shannon est une nouvelle fois exceptionnel alors que les seconds rôles sont tenus avec beaucoup de talent par Adam Driver, Joel Edgerton ou encore Kirsten Dunst, donnant encore plus de relief à un film qui n'en manquait déjà pas. Cela confirme définitivement le talent de Jeff Nichols et, surtout, sa capacité à faire des films extrêmement personnels. Que ça dure ainsi !!

VERDICT :

Jeff Nichols réussit le pari d'offrir avec *Midnight Special* un vrai drame familial « camouflé » dans un thriller de science-fiction, le tout dans une ambiance quasi-poétique. Drôle de concept qui fait que, si on suit une forme de chasse à l'homme, il y a finalement peu d'action mais plutôt une grande part laissée à l'interprétation du spectateur.

NOTE : 17

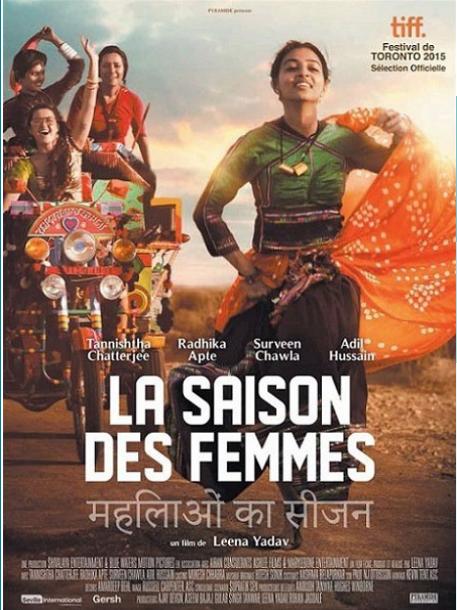
COUP DE CŒUR :

MICHAEL SHANNON



MAI À AOÛT

| | |
|-----------------------------|----|
| <i>LA SAISON DES FEMMES</i> | 32 |
| <i>NOUS TROIS OU RIEN</i> | 34 |
| <i>ADOpte UN VEUF</i> | 36 |
| <i>MONEY MONSTER</i> | 38 |
| <i>CAFÉ SOCIETY</i> | 40 |
| <i>MA LOUTE</i> | 42 |
| <i>ELLE</i> | 44 |
| <i>LE MONDE DE DORY</i> | 46 |
| <i>JASON BOURNE</i> | 48 |



LA SAISON DES FEMMES

Leena YADAV

Date de sortie : **20-04-2016** Vu le : **07-05-2016**

Au cinéma : LE MÉLIÈS (PAU)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans l'Inde profonde, on suit le destin de quatre femmes qui doivent faire face aux traditions sociétales qui donnent une place bien plus importante aux hommes. Chacune à leur manière, et grâce à leur amitié, elles vont tout faire pour s'émanciper et trouver un sens à leurs vies...

finissent nécessairement par des chants et des danses), ce qui n'était pas plus mal. *La saison des femmes* a, pour le coup, une histoire particulière puisqu'il n'arrive pas chez nous grâce à un succès dans son pays natal. Bien au contraire puisqu'il n'est toujours pas sorti là-bas. En effet, il doit encore passer la case du comité de censure, et, autant dire les choses, ce n'est pas forcément gagné de ce côté-là... Car la réalisatrice est très loin d'être tendre avec son pays et, notamment sur la question de la place de la femme dans une société traditionnelle encore très marquée par la prédominance de l'homme. Et ce qui est assez « amusant », c'est le parallèle qui peut être fait avec *Mustang* (pas vu eu cinéma mais en DVD), film qui se base sur les mêmes problématiques en Turquie et dont certains points communs sont troublants. Dans les deux cas, il y a quatre personnages féminins principaux qui, à leur façon, se battent contre des réalités machistes ancrées et, dans les deux cas, c'est une femme qui est derrière la caméra. Faut-il donc être du sexe féminin pour s'attaquer à ces sujets ? Visiblement, oui... Mais, au-delà de ce thème, *La saison des femmes* est-il un bon film de cinéma ?

En fait, pour être honnête, j'ai un vrai souci au moment de donner un avis véritable sur ce film et cela tient principalement au fait que l'on n'a pas le « droit » de ne pas apprécier un tel long métrage. Le propos et le courage qu'il a fallu pour réaliser cette œuvre font que l'on ne peut qu'admirer le projet dans sa globalité et il est difficile d'en dire du mal. Mais, en même temps, *La saison des femmes* est fort par ce qu'il montre et ce qu'il dénonce plutôt que par ce qu'il est véritablement en tant que film. C'est ce qui le rend si difficile à juger. Mais, on va s'y atteler, d'autant qu'au final, ça m'a plutôt plu, malgré toutes les réserves que je développerai. Commençons quand même par ce qui fait le réel intérêt de ce long métrage, à savoir son sujet. En effet, Leena Yadav n'a pas eu peur d'attaquer de manière plutôt frontale une réalité prégnante de l'Inde actuelle, celle du machisme ambiant, voire pire. Cela résonne d'ailleurs avec l'actualité puisque des affaires de viol ou de harcèlement font souvent les gros titres dans ce pays. Les femmes ont donc du mal à trouver une autre place que celle de mère ou épouse d'un côté ou de simple objet du désir des hommes de l'autre (les deux semblant d'ailleurs difficilement conciliables). Et c'est vraiment cette réalité qui est au cœur de toute l'histoire. Par l'intermédiaire de quatre personnages différents (très bien interprétés), le scénario nous montre presque toutes les situations, des plus banales aux plus dures. Ce qui marque vraiment avec ce long-métrage, c'est sa manière de ne jamais céder au véritable drame, alors que tout pourrait y conduire, mais de toujours réussir à rebondir sur des aspects plus comiques (scènes

CRITIQUE :

Un film indien qui arrive directement dans nos contrées, c'est suffisamment rare pour être signalé. En effet, si les cinéastes occidentaux ne rechignent pas à aller tourner des longs métrages en Inde (on pense évidemment à *Slumdog Millionaire* de Danny Boyle mais j'ai aussi le pathétique *Trishna* de Michael Winterbottom en tête), il est bien moins fréquent d'avoir des productions du pays qui parviennent jusque chez nous. Il y a deux ans et demi, c'est *The Lunchbox* qui avait créé une mini-sensation en réussissant un score plus qu'honorables. Il faut dire que c'était plutôt sympathique et, surtout, on sortait des clichés que l'on peut avoir sur le cinéma indien (comédies romantiques tournées à la chaîne, qui se

avec le téléphone portable par exemple), à l'image de ces femmes qui se relèvent de tout et choisissent de ne jamais se laisser abattre. Cela lui donne un ton singulier et loin d'être désagréable.

On peut vraiment saluer l'intransigeance de la réalisatrice qui ne nous épargne pas grand-chose et qui n'hésite pas à taper très fort sur l'attitude des hommes en général. Bien sûr, quelques uns ont un comportement différent mais ils sont une minorité et servent plutôt à (dé)montrer la bassesse du comportement de tous les autres. Mais, pour cette vision des hommes, comme pour un peu tout le reste, le souci principal de *La saison des femmes* reste son côté un peu trop caricatural. Les quatre personnages féminins sont de véritables archétypes (la veuve, la jeune juste mariée, la femme battue et la prostituée) et si elles évoluent au cours du long métrage, le scénario peine à leur donner une vraie consistance au-delà du rôle qui leur est assigné au départ. Par contre, ce qui est assez intéressant, c'est la façon dont, tout en étant victimes de tout un système, elles participent, chacune à leur manière, à le faire persister, ce qui montre l'extrême difficulté à dépasser le poids des traditions. Un autre thème, sans doute trop peu exploré, aurait pu être une piste à suivre davantage : c'est celui de l'intrusion de la modernité technologique et de son influence (pas si bénéfique) sur la condition féminine. Ce qui pêche vraiment dans ce film est plutôt à voir du côté de la construction d'ensemble et de la mise en scène. En effet, entre un côté vraiment didactique par moments (on voit vraiment les ficelles), des parallélismes trop évidents (sur la fin, notamment) et des scènes parfois à la limite du grotesque (la scène d'amour dans la grotte est un sommet), on ne peut pas dire que *La saison des femmes* brille du côté de la réalisation. Même les scènes de chant et de danse (passage obligatoire d'un film indien même si, là, elles ont un sens différent) sont particulièrement ratées... Mais il reste qu'on est entraîné dans cette histoire, avec son rythme particulier, ses interprètes très justes, sa musique parfois entêtante et, surtout la puissance de son propos. C'est bien cela qui doit le plus retenir l'attention.

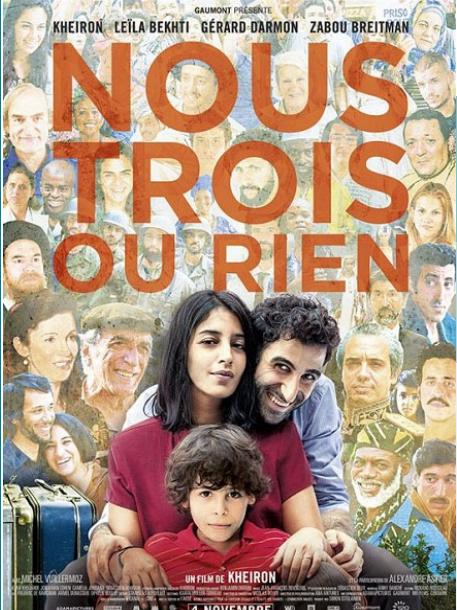
VERDICT :

La saison des femmes est un long métrage fort par ce qu'il raconte et ce qu'il dénonce, notamment grâce à un propos percutant et à l'énergie des actrices principales. A côté de cela, la construction d'ensemble et la réalisation plus que moyennes ne permettent pas d'en faire un grand film. Ça reste quand même une œuvre à voir, plus pour ce qu'elle dit que comment elle le dit...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA FORCE DU PROPOS



NOUS TROIS OU RIEN

KHEIRON

Date de sortie : **04-11-2015** Vu le : **20-05-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

A travers ce film, Kheiron raconte l'histoire de ses parents, de l'Iran à la France. Né d'une famille nombreuse, son père s'est battu dans sa jeunesse pour la démocratie, puis a du fuir son pays avec sa femme et son fils pour continuer la lutte et se lancer également dans la vie associative afin de redonner vie au quartier où ils habitent.

CRITIQUE :

Pour répondre d'entrée à une question que vous pourriez vous poser, si j'ai vu ce film, c'est lors d'un ciné plein air à Morestel, organisé dans le cadre de l'anniversaire du Conseil Municipal des Enfants de la ville. Pourquoi je vous raconte cela ? D'abord parce que le film a quand même plus de sept mois au compteur (et que je ne veux pas faire croire que dans mon cinéma municipal ne passent que des longs métrages qui seraient déjà sortis en DVD !) mais surtout parce que, étant donné la manifestation, je m'attendais à un film à destination d'un public plus jeune. En fait, comme nous le verrons plus tard, ce n'est pas vraiment le cas. En son temps, j'avais entendu parler de ce long métrage sans y faire trop attention (la bande-annonce ne m'avait pas tant attiré que ça). Il faut dire que je ne suis pas un immense connaisseur de l'univers Canal+ dont Kheiron

est issu, puisqu'il s'est surtout fait connaître par ses apparitions dans *Bref*, la minisérie qui a été une sorte de phénomène pendant quelques mois, ainsi que par ses prestations au sein du *Jamel Comedy Club*. Il s'avère aussi que le garçon est rappeur et qu'il a déjà sorti un album. On peut donc dire que Kheiron ne manque pas de talents. Mais il a décidé de franchir un pas supplémentaire dans sa carrière, à savoir réaliser un long métrage de cinéma et jouer le rôle principal (lui qui n'avait fait jusque là qu'une apparition dans *Les gamins d'Anthony Marciano*). C'est franchement osé, d'autant plus quand on sait que son projet est de mettre en images la vie de ses parents, qui les a conduits d'un petit village d'Iran à la Légion d'Honneur en France. Tout ou presque est présent pour un ratage et, toutefois, *Nous trois ou rien* est un long métrage qui m'a vraiment surpris, et du bon côté !

Pourtant, on ne peut pas dire que le début soit franchement emballant et on sent même un peu le déjà-vu : une voix-off qui nous explique la jeunesse d'un jeune garçon dans une famille nombreuse iranienne (on parle de douze enfants, quand même), avec comme images des illustrations assez convenues. Il y a ci et là quelques scènes assez drôles, des répliques qui font mouche mais le tout manque singulièrement d'originalité. C'est en fait quand ce jeune Hibat devient adulte que les choses deviennent bien plus intéressantes. En effet, il devient très tôt un opposant au régime du Shah (incarné par un Alexandre Astier en roue libre) et finit rapidement en prison. On rentre véritablement dans le drame, car les conditions de détention sont très dures et c'est là que le film va prendre tout son sens car Kheiron y déploie un ton vraiment singulier, fait d'humour absurde et de répliques qui font mouche pour masquer une réalité bien moins réjouissante. A partir de là, tout le long métrage se déroulera dans cet esprit un peu décalé. C'est pourquoi on peut ici parler d'une véritable comédie dramatique, dans son acception la plus forte et, il faut bien le dire, la plus réjouissante. Peu à peu, on s'attache à tous ces personnages, que ce soit le couple principal, les parents de la femme de Hibat (incroyable Gérard Darmon dans le rôle du père) ou encore tous ces seconds rôles qui vont apparaître au cours du film (sacré défilé d'acteurs et actrices connus, d'ailleurs) et, lors de certaines séquences, il y a une vraie émotion qui passe. On sent qu'elle est amenée et les filles sont parfois un peu grosses mais on ne peut pas s'empêcher d'être emmené dans cette folle épopée entre l'Iran et la France, avec ses moments de joie mais aussi ses difficultés.

Là où le film est au départ assez déroutant, c'est dans ce parti-pris très clair de ne pas s'intéresser au contexte spécifique de l'Iran, où se déroule pourtant l'histoire. Si on sait que Hibat est un militant contre le Shah puis contre Khamenei, on ne voit (presque) rien de son véritable combat si ce n'est des bouts de réunion et quelques figures ennemis à travers un écran. Ainsi, la problématique politique est complètement évacuée. Sur le principe, je trouve toujours cela un peu gênant mais, étrangement, pour ce film en particulier, ça ne m'a pas dérangé. Sans doute parce que, pour apprécier cette histoire, ce n'est pas le contexte qui est important mais bien ce que vivent tous ces personnages, de sorte que leur histoire prend la forme d'une sorte de conte universel, qui pourrait se dérouler à peu près n'importe où ailleurs. La deuxième partie du film, qui se déroule en France, est peut-être un peu moins réussie, notamment parce que je trouve la question de l'intégration traitée avec un peu de désinvolture, avec un discours un peu limite (il suffit de vouloir s'intégrer pour le faire, sans voir toutes les difficultés derrière). Et cela fait perdre pas mal de force au personnage principal qui est alors moins convaincant. Forcément, on peut parfois être un peu circonspect devant un discours qui semble trop naïf, devant la performance du Kheiron acteur (pas toujours convaincant), devant cette *voix-off* trop présente ou encore devant une réalisation sans grandes idées. Mais il reste toujours ce ton joyeux et décalé, ce rythme très important et ces seconds rôles déjantés qui nous font dépasser la plupart de nos réticences. On ne peut quand même pas se plaindre d'avoir là une œuvre sincère, optimiste (peut-être trop par moments) et émouvante. Dans le contexte actuel, c'est en tout cas un film qui fait du bien, ce qui est déjà appréciable.

VERDICT :

Nous trois ou rien est le genre de longs métrages qui, malgré ses défauts, parvient à emporter le spectateur, à la fois dans le rire et dans l'émotion. C'est notamment le cas grâce à son ton singulier, mélange de gravité et d'humour et à des seconds rôles en grande forme. Pour sa première réalisation, Kheiron offre un vrai *feel good movie* et, franchement, c'est déjà pas mal du tout !

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE TON GLOBAL DU FILM



ADOpte UN VEUF

François DESAGNAT

Date de sortie : **20-04-2016** Vu le : **22-05-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Hubert Jacquin est veuf depuis peu et a du mal à remonter la pente, lui qui passe ses journées chez lui, dans le noir, à se morfondre. A la suite d'un malentendu, il va voir débarquer dans sa vie Manuela, qui croit pouvoir s'installer chez lui. Ce bouleversement va en amener bien d'autres et profondément changer la vie d'Hubert...

le cas, il ne faut surtout pas hésiter à me le signaler... Depuis, d'ailleurs, le réalisateur n'a pas fait grand-chose, si ce n'est une autre comédie avec Daniel Auteuil en tête d'affiche (*15 ans et demi*) puis, il y a peu, l'adaptation au cinéma de la pièce de théâtre de Philippe Lellouche, *Le jeu de la vérité*, pas deux immenses réussites, au moins en termes de succès public. Là, avec *Adopte un veuf*, il a davantage rencontré les spectateurs puisque le film vient de dépasser le million au box-office, ce qui est toujours bon signe et qui le fera forcément rentrer dans les bonnes réussites de l'année. Qu'est-ce qui explique ce soudain retour au premier plan pour ce réalisateur. Est-ce la présence en tête d'affiche d'André Dussolier, un acteur qui plait toujours ? Ou le titre du film, plutôt drôle ? Ou peut-être la qualité du long métrage en elle-même, sait-on jamais... De ce côté-là, malheureusement, on est assez vite fixé...

Le début n'est pas déplaisant et la rencontre entre cet homme que la mort de sa femme semble avoir figé et cette véritable boule d'énergie qu'est Manuela fait nécessairement des étincelles. Quelques situations sont plutôt amusantes et, surtout, on a droit à un rythme soutenu qui permet au spectateur de ne pas lâcher. Et si Bérengère Krief est assez vite agaçante dans son rôle d'hyperactive sans limite, ça reste largement potable, notamment parce que Dussolier, lui, est bon dans son rôle. Le souci, c'est que, très rapidement, on comprend que l'on aura affaire à un film dont l'idée de départ est plutôt bonne mais qui est mal exploitée, situation la plus frustrante qui soit. En effet, imaginer l'histoire d'un vieil homme quasiment « obligé » de créer chez lui une collocation a quelque chose de sympathique sur le papier et c'est bien dans l'air du temps. Mais encore faut-il avoir un scénario qui tienne la route derrière. Et, là, franchement, c'est bien plus discutable... Avec l'arrivée de deux nouveaux colocataires aux caractéristiques bien marquées (l'avocat plus que rigide et l'infirmière timide), le rythme se perd en sous-histoires vraiment inintéressantes et, surtout, ce qui est peut-être le plus gênant, c'est le fait que toutes les « péripéties » du scénario se voient venir de très très loin. Et vas-y pour l'histoire d'amour entre les colocs, et vas-y pour la dispute-réconciliation,... Il n'y a absolument aucune idée un tant soit peu inventive à tirer de toute la fin du long métrage, de fait que l'on finit par quelque peu s'ennuyer devant un spectacle qui tire de plus en plus en longueur et qui s'éloigne trop de son idée de départ. Et ce n'est pas la réalisation qui va sauver l'ensemble, elle

CRITIQUE :

Voilà donc un long métrage qui s'avançait avec comme « fait d'arme » un Prix Spécial du Jury au dernier Festival du film de comédie de L'Alpe d'Huez, ce qui peut être gage de réussite (*Babysitting* étant l'un des succès surprises de 2014) ou de ratage complet (25000 entrées pour *A love you*, lauréat du Prix en 2015)... De François Desagnat, son réalisateur, on « retient » surtout ses deux premiers longs métrages (coréalisés avec Thomas Sorriaux) que sont *La Beuze* et *Les 11 Commandements*. Ce sont en fait les films de l'équipe « mythique » du *Morning Live* avec, en tête de liste, l'inévitable Michaël Youn mais aussi son propre frère, Vincent Desagnat, l'autre trublion de la bande, un peu assagi depuis et qui fait une apparition furtive dans *Adopte un veuf*. Personnellement, je n'ai jamais vu ces deux œuvres mais je ne crois pas que ça me manque... Si c'est vraiment

qui est sans aucune originalité. Seules quelques scènes sauvent véritablement l'ensemble, notamment grâce aux apparitions lunaires de Nicolas Marié qui confirme d'ailleurs, qu'il est bien l'un des tous meilleurs seconds rôles du cinéma français actuel. En fait, *Adopte un veuf* est un petit film qui mérite d'être regardé uniquement un après-midi d'hiver quand on n'a vraiment rien d'autre à faire. Mais vraiment rien...

VERDICT :

Adopte un veuf n'est pas franchement déshonorant mais j'ai du mal à comprendre ce qui a fait son relatif succès : le scénario est franchement faiblard, la réalisation à peine correcte et les « jeunes » acteurs en font des tonnes, chacun dans leur style. Alors, oui, reste un André Dussolier plutôt bon et un Nicolas Marié qui s'offre quelques scènes très drôles. Ça reste trop peu pour vraiment séduire...

NOTE : 11**COUP DE CŒUR :****ANDRÉ DUSSOLIER**



MONEY MONSTER

Jodie FOSTER

Date de sortie : **12-05-2016** Vu le : **01-06-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

CRITIQUE :

Lee Gates est un animateur de télévision célèbre puisqu'il est à la tête d'une émission autour de la finance. Alors qu'il tourne en direct un nouvel épisode, et que sa fidèle réalisatrice est là pour l'aider, il est pris en otage par un homme qui veut obtenir des réponses sur une opération financière qui lui a fait perdre beaucoup d'argent récemment. Jusqu'où sera-t-il prêt à aller pour trouver la vérité ?

Après deux films en tant que réalisatrice dans les années 90, Jodie Foster, considérée comme l'une des meilleures actrices d'Hollywood, semble avoir repris goût à la mise en scène ces dernières années. Cela tient peut-être au fait qu'on la voit de moins en moins devant la caméra avec seulement cinq films en dix ans, ce qui est totalement indigne de son talent. Elle semble être l'une des preuves vivantes de la difficulté qu'a le cinéma à offrir de vrais beaux rôles aux actrices qui ont plus de quarante ans. En 2011, elle avait donc mis en scène *Le complexe du castor*, film que j'avais eu du mal à réellement apprécier malgré une idée de départ que je trouvais loin d'être intéressante. Elle remet donc le couvert cette année avec un long métrage extrêmement différent puisque *Money Monster*, loin d'être un drame familial doux-amer, lorgne plutôt du côté du thriller économique, un genre plutôt à la mode en ce moment. En effet, *Margin Call* ou encore *The Big Short* se sont inscrits dans cette veine, liée en partie

à la crise économique de 2008. En expliquant à leur manière les ressorts et les conséquences d'un monde financier devenu un peu fou, ces longs métrages avaient un rôle d'information auprès des citoyens même si ça reste évidemment du cinéma, dans toute sa subjectivité. Et voir George Clooney dans ce projet, en tant qu'acteur principal et coproducteur, est assez logique, lui qui, depuis quelques années, a fait évoluer sa carrière en lui donnant un ton bien plus politique, que ce soit dans ses choix de réalisation ou en tant qu'acteur. Avec *Money Monster*, Jodie Foster a clairement choisi un angle plus « spectaculaire » et moins explicatif que d'autres films pour traiter à sa manière des mêmes problématiques. Réussit-elle pour autant son pari ?

Par son sujet, Jodie Foster s'attaque en fait à deux thèmes différents qui sont réunis dans cette émission, *Money Monster*, sur le plateau de laquelle une bonne partie du film va se dérouler. Il s'agit bien évidemment de la finance mais aussi de la télévision et de la façon dont tout est source de spectacles. Nous reviendrons un peu plus tard sur la critique de la finance qui est à la fois la plus évidente mais aussi la moins réussie. Pour ce qui est du monde de la télé, il faut plutôt voir la satire dans ce qui n'est pas dit et, surtout, dans la relation entre le présentateur vedette et la réalisatrice de l'émission. Celle-ci (interprétée par une Julia Roberts plutôt convaincante) a un rôle vraiment intéressant autant en elle-même (sa réaction par rapport à ce qui se passe) qu'en tant que « conscience » du présentateur : elle le calme, le rassure, lui dit quoi faire. Dans l'ombre, c'est donc elle qui décide véritablement de ce que lui doit faire. Cela dit beaucoup de la télé d'aujourd'hui où celui qui est sur le devant de la scène n'est souvent qu'un « pantin » qui ne fait qu'exécuter ce qu'on lui dit dans l'oreillette pour que, quoi qu'il se passe, la télé reste un spectacle. Sans doute ce personnage de la réalisatrice aurait mérité plus d'approfondissement. Car on voit davantage Lee Gates, joué par un George Clooney qui en fait des tonnes à tous les niveaux. La dernière réplique du film est glaçante et dit à peu près tout de ce que peut être une certaine télévision aujourd'hui. Sur la finance, j'ai trouvé que beaucoup de questions sont posées mais soit elles sont évacuées, soit elles trouvent une réponse bien trop simpliste. Le scénario ne cherche jamais à aller beaucoup plus loin que des

généralités sans trop d'intérêt. Cela tient principalement dans la structure même du long métrage.

En effet, pour articuler et mettre en perspective ces deux critiques, le scénario prend le parti d'entraîner le spectateur dans un thriller sans presque aucun temps mort et où l'action se déroule en temps réel. C'est un choix qui est assumé jusqu'au bout et qui permet vraiment de ne jamais décrocher, même si la tension n'est pas non plus extrême. Ce qui est assez habile, c'est que, à certains moments où l'action est moins prégnante, le scénario se sert plutôt de l'humour, avec quelques répliques bien senties, pour continuer à attiser l'attention du spectateur. En ce sens, *Money Monster* est une réussite. Mais, en contrepartie, c'est la crédibilité d'ensemble qui en prend un coup puisque, par exemple, en deux minutes de recherches sur internet, un journaliste réussit à mettre à jour toute la supercherie qui a mené à la perte des 800 millions de dollars, rien que ça. Il faut nécessairement que tout aille vite donc les raccourcis sont nombreux et les ficelles parfois un peu trop grosses pour être honnêtes. Le caractère assez manichéen du scénario est également gênant et lui fait perdre de la crédibilité, ainsi que la rédemption un peu facile offerte au personnage principal qui, finalement, ne s'en sort pas si mal alors qu'il est également un rouage de tout ce qui est dénoncé. Ce qui manque peut-être le plus avec ce long métrage, c'est une mise en scène qui prenne réellement en charge ce sujet et ses spécificités et ne pas en faire quelque chose de déjà-vu. Par exemple, le fait que presque trois-quarts de l'histoire se déroule dans un espace clos et de petite taille (le studio de télévision) n'a pas vraiment été pris en compte dans la réalisation, qui aurait pu instaurer une ambiance bien plus angoissante. Parfois, on a l'impression que Jodie Foster a presque eu un peu peur de pousser ses idées plus loin et elle reste dans des sentiers relativement balisés, ceux qui empêchent son œuvre de dépasser le simple cadre du bon film qui se laisse largement regarder, mais qui ne marque pas plus que ça. Il me semble qu'il y avait moyen de faire bien mieux...

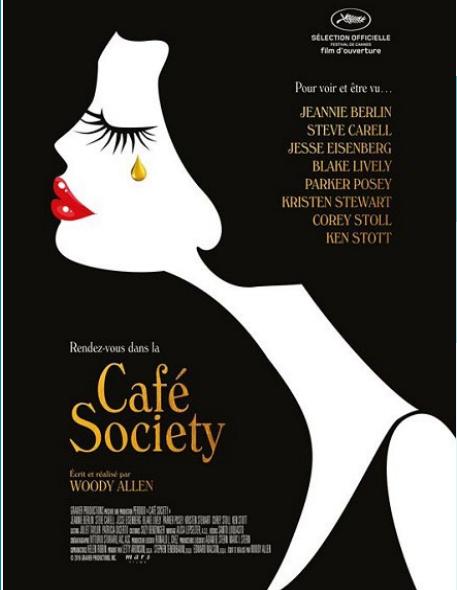
VERDICT :

***Money Monster* est un long métrage qui vaut beaucoup plus par le suspense qu'il instille, le rythme soutenu qu'il tient tout du long et sa critique de l'univers de la télé aujourd'hui plutôt que pour sa dénonciation des dérives financières, sur lesquelles il est moins convaincant. Ça reste un bon divertissement, qui manque sans doute de fond, et d'une vraie vision de mise en scène pour être plus que ça.**

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE RYTHME, QUI NE RETOMBE JAMAIS



CAFÉ SOCIETY

Woody ALLEN

Date de sortie : 11-05-2016 Vu le : 07-06-2016Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

CRITIQUE :

Nous sommes dans les années 30 et Bobby est un jeune homme qui quitte New York pour Hollywood. Son oncle est un impresario célèbre et va pouvoir l'aider à se faire une place dans le monde du cinéma. Mais c'est sa rencontre avec Vonne, la secrétaire de celui-ci, qui va tout faire basculer, même si cette histoire d'amour est loin d'être simple...

En 2015, et pour la première fois depuis plus de dix ans, j'avais raté le Woody Allen annuel. C'était vraiment malheureux concours de circonstance car cela fait partie de mes traditions depuis que je suis petit (mes parents m'y emmenaient) et, en plus, Joaquin Phoenix, sans doute mon acteur préféré, jouait le rôle principal. De ce que j'ai pu en entendre, ne pas voir *L'homme irrationnel* n'était pas une immense perte, mais quand même. Comme assez souvent ces dernières années, son nouveau long métrage était présenté à Cannes et, comme en 2011 avec *Minuit à Paris*, il faisait même l'ouverture du Festival. Personnellement, on ne peut pas dire que je sois un immense fan du cinéma de Woody Allen. En effet, la plupart de ses films m'ont donné l'impression de ne pas être forcément assez travaillés sur la forme et un peu vain dans le fond, sans parler de ceux qui étaient complètement ratés sur les deux plans (l'exemple le plus

frappant est sans doute *To Rome with Love* qui est catastrophique). Dernièrement, *Blue Jasmine* m'avait davantage convaincu, justement parce qu'il avait un côté bien plus profond et sombre. *Magic in the moonlight* retombait dans les travers du long métrage largement oubliable, bien que pas désagréable. Et le problème avec Woody Allen, c'est qu'on regarde sans cesse ses nouvelles œuvres par rapport aux plus anciennes et on retrouve souvent l'idée que c'était mieux avant, du temps des films des années 80 qui avaient plus de verve et plus de mordant. Je ne peux trop rien en dire puisque je n'étais pas né, même si je pense qu'il est assez logique qu'un cinéaste évolue avec le temps, même s'il se maintient au rythme affolant d'un long métrage par an. Alors, ce nouveau cru se situe-t-il plutôt dans le haut du panier ou est-ce un Woody Allen de plus, « mignon » mais loin d'être indispensable ?

Depuis quelques films, le réalisateur semble prendre un malin plaisir à tourner des films qui se passent dans les Années Folles. Mais, alors qu'il avait choisi Paris (*Minuit à Paris*) ou le Sud de la France (*Magic in the moonlight*) dernièrement, il place cette fois-ci l'action aux Etats-Unis et plus précisément le New York (sa ville fétiche) et le Los Angeles (la ville du cinéma par excellence) des années 30. Il est amusant de noter que pas mal de films ont également pris l'âge d'or d'Hollywood comme base ces derniers temps, avec comme dernier exemple *Ave Cesar* des frères Coen. Pour Woody Allen, ce n'est évidemment pas un hasard et on sent qu'il avait véritablement envie de rendre hommage à cette période de l'histoire du cinéma à travers ce film. D'ailleurs, il s'en donne à cœur joie pour faire du *name dropping*, citant des noms d'acteurs et d'actrices à tout-va, de sorte que ça en devient presque un jeu, voire une certaine satire de ce monde de l'entre-soi, royaume des faux-semblants où tout se dit par derrière et où l'on vit la plupart du temps dans une certaine illusion. D'ailleurs, le scénario ne va pas très loin dans la critique mais reste juste grinçant dans sa description de ce monde fait de paillettes et d'artifices. Par contre, on sent que Woody Allen a pris cette fois-ci un soin tout particulier à l'image, faisant appel à Vittorio Storaro (surtout connu pour avoir été chef opérateur d'*Apocalypse Now*) pour la photographie. Celui-ci baigne *Café Society* dans une image aux reflets dorés assez magnifiques. Les plans sont également plutôt bien construits,

avec, notamment des vues assez impressionnantes dans les somptueuses villas ou encore dans les clubs. Pour la première fois devant un film de ce cinéaste, je me suis surpris à réellement apprécier la qualité de l'image et je me dis que ce n'est pas rien.

Si la forme est là assez clinquante, pour ce qui est du fond, on reste dans du Woody Allen pur sucre, à savoir une histoire bien gentillette mais qui ne parvient pas à dépasser le simple niveau de l'anecdote. Avec sa légendaire *voix-off*, le narrateur nous conte l'histoire de ce jeune homme qui arrive à Hollywood car il n'en peut plus de sa famille à New York. Pendant tout le film, on verra donc en contrepoint de ce qui lui arrive les différentes aventures de ses parents ainsi que de ses frères et sœurs. C'est sans doute là que l'on retrouve les personnages les plus « allenesques » : caricaturaux à souhait, ils ne sont jamais avares d'un bon mot. Tous ces passages ne servent pas à grand-chose dans l'économie du récit et amènent même à des fausses pistes, mais ils permettent au long métrage de garder un rythme toujours soutenu, avec des dialogues souvent ciselés avec talent. D'ailleurs, le jazz, omniprésent, est également pour beaucoup dans cette sorte de perpétuel mouvement dans lequel le spectateur est entraîné. Là aussi, on peut voir *Café Society* comme un hommage à ce genre musical tant prisé du réalisateur. Le cœur du film est quand même cette histoire d'amour contrariée entre Bobby et Vonne. Une vraie mélancolie se dégage de leur couple rendu impossible par une troisième personne (voir les derniers plans, magnifiques). On s'y attache vraiment et on a envie que ça fonctionne entre eux. Si le film ne raconte finalement pas grand-chose, cet attachement tient sans doute à la performance très réussie de Jesse Eisenberg en « Woody Allen jeune » et à Kristen Stewart, solaire dans ce rôle de secrétaire qui va changer de monde. Tous les seconds rôles tiennent également la route. *Café Society* est donc une aimable friandise cinématographique qui doit se regarder comme telle. Cela ne va pas beaucoup plus loin et Woody Allen en semble tout à fait conscient et ne cherche pas à faire plus. C'est finalement presque mieux comme cela...

VERDICT :

On reste dans du Woody Allen plutôt traditionnel, c'est-à-dire un film qui se laisse largement regarder mais qui ne marque pas vraiment. Néanmoins, grâce à une photographie très soignée, à certains dialogues hilarants et à une grosse performance de ses acteurs principaux, on peut dire de *Café Society* qu'il est plutôt un bon cru du réalisateur. En attendant le prochain...

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :**

JESSE EISENBERG ET KRISTEN STEWART



MA LOUTE

BRUNO DUMONT

Date de sortie : **13-05-2016** Vu le : **09-06-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Au début du vingtième siècle, la famille Van Peteghem, riches bourgeois lillois, vient passer ses vacances dans sa splendide demeure qui donne sur une baie de la Manche. Mais entre des disparitions inquiétantes, une enquête qui n'avance pas vraiment et une histoire d'amour entre Ma Loute, fils d'une famille de pêcheurs locaux, et Billie, les vacances ne seront pas de tout repos.

dans son cinéma et *Ma Loute* en est la meilleure preuve. De retour dans son Nord natal, il livre cette fois-ci un long métrage qui mélange des acteurs connus (Lucchini, Binoche ou Bruni-Tedeschi) avec d'autres qui sont de complets amateurs mais, surtout, il nous offre une œuvre loufoque, complètement barrée, où le spectateur ne comprend pas toujours tout ce qui se passe et ce qui se dit (est-ce nécessaire ? je suis loin d'en être persuadé...). Présenté à Cannes cette année, ce nouveau film a plutôt enchanté le public même si certains en sont également ressortis plus que circonspects. Ce fut mon cas pendant une partie du long métrage avant de finalement me faire entraîner dans ce qui peut s'apparenter à un délire mais qui est bien plus maîtrisé qu'on peut le soupçonner au premier abord...

Ce qui marque dès les premières secondes, et ce sera une constante tout au long de *Ma Loute*, c'est la qualité de l'image avec une grande importance données aux lumières naturelles et presque une impression de sépia qui colle bien avec l'époque montrée mais aussi à cette baie qui va constituer l'unique lieu où vont se dérouler les événements. On sent vraiment que Dumont est un cinéaste et qu'il veut donner une couleur à son œuvre. Il est aidé en cela par Guillaume Deffontaines, directeur de la photographie habituel de ses films. Mais, assez vite, on est intrigué par ce qui nous est montré et raconté car, d'entrée de jeu, on comprend qu'il y aura une opposition très nette entre, d'un côté, une famille de pêcheurs qui habitent au cœur de la baie et la famille bourgeoise qui vient pour les vacances et qui possède une magnifique maison qui surplombe tout le paysage. Cette opposition se fait également dans la distribution puisqu'on retrouve tous les comédiens référencés du côté de la « haute ». Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est que l'on saisit très vite que le scénario ne sera aimable avec personne. Tous ont leurs névroses, plus ou moins marquées, et quand le bourgeois peine à découper un poulet, cela fait directement écho à la mère de famille pauvre qui s'échine à sectionner « sa viande ». Et, finalement, plus que d'opposition, il sera surtout question de la manière dont ces deux familles vont se rapprocher sans qu'elles en aient forcément conscience. Et c'est en fait l'histoire d'amour entre Ma Loute, fils des pêcheurs et Billie, qui vient

CRITIQUE :

Bien qu'il ne soit pas forcément le plus connu des réalisateurs français actuels, Bruno Dumont n'en reste pas moins un qui compte dans le paysage cinématographique. D'abord parce qu'il a quand même remporté deux Grand Prix du Jury au Festival de Cannes, ce qui n'est pas rien, et ensuite parce qu'il s'est fait une spécialité dans les longs métrages singuliers, tournés avec des acteurs amateurs, et plutôt marqués par une forme d'austérité dans la mise en scène. De lui, je n'ai vu, en DVD, que *Flandres*, que j'avais trouvé pour le moins intrigant. Pour son précédent film, il semble avoir un peu changé de façon de faire puisqu'il a fait appel à Juliette Binoche pour tourner quelque chose d'un peu plus attendu, à savoir un *biopic* sur Camille Claudel (*Camille Claudel 1915*). Après un passage remarqué à la télévision avec *P'tit Quinquin*, que je n'ai pas vu mais qui a pas mal divisé le public (il faudra que je m'y intéresse de plus près un beau jour, d'ailleurs), il semble avoir trouvé une certaine liberté

des Van Peteghem, qui est véritablement au cœur du scénario. Cette relation semble impossible, et cela pour plusieurs raisons que l'on comprend peu à peu, mais va pourtant se dérouler et prendre de plus en plus d'ampleur au fil du long métrage jusqu'à devenir par moments déchirante.

Mais c'est aussi l'enquête sur des disparitions inquiétantes, menée par un couple d'enquêteurs pour le moins improbable (sortes de Laurel et Hardy du Nord), qui va mettre sur un même pied d'égalité les bourgeois et les pêcheurs. C'est sans doute dans ce côté polar un peu fou que le burlesque, et parfois le grotesque, sont le plus présent. Les deux policiers sont tellement incompétents et à côté de la plaque qu'ils en deviennent vraiment drôles. Et les bruitages (notamment pour le chef) sont absolument hilarants, tout comme le fait que, finalement, on ne comprenne pas la moitié de ce qu'ils disent réellement. Plus le long métrage avance, plus le scénario part un petit peu dans le n'importe quoi, tirant même sur le fantastique à la fin. Sorti de son contexte, cela pourrait sembler complètement absurde, mais cela est amené de manière tellement progressive tout au long de cette histoire que plus rien ne finit par étonner le spectateur. Le dernier quart d'heure est ainsi absolument dingue, puisque tous les personnages, ou presque, sont au paroxysme de leur folie alors que, pendant ce temps-là, la relation entre Billie et Ma Loute prend une nouvelle tournure. Et là où je trouve que Bruno Dumont est très fort, c'est dans sa manière de pousser tous ses acteurs à fond dans la voie qu'il leur a donné et de tous les mettre sur un pied d'égalité en créant de vrais personnages, derrière lesquels s'effacent les comédiens. Tout le monde est très bon et si Valeria Bruni Tedeschi reste plutôt sobre, Juliette Binoche et Fabrice Luchini ont des compositions incroyables et ils donnent l'impression d'être en roue libre totale alors que je suis persuadé que tout est maîtrisé par le réalisateur. C'est tellement fort que l'on oublie les acteurs qui se trouvent derrière ces personnages inoubliables. Cela renforce le côté unique d'un long métrage qui ne s'oublie pas et sur lequel on s'interroge encore après la séance : « *Ma Loute*, qu'est-ce à dire ? » comme dirait l'un des protagonistes du film...

VERDICT :

Ma Loute est un film comme on en voit très rarement dans une année et même dans une décennie. Complètement loufoque, par moments tellement barré que l'on ne sait plus bien où on est, offrant à ces acteurs principaux de véritables numéros, c'est un long métrage qui déroute et qui ne peut pas laisser indifférent. Personnellement, j'ai beaucoup aimé, notamment parce que c'est bien plus maîtrisé qu'il n'y paraît.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA LIBERTÉ TOTALE DE CE PROJET



ELLE

Paul VERHOEVEN

Date de sortie : **25-05-2016** Vu le : **24-06-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Michèle, qui dirige d'une main de fer une maison d'éditions de jeux vidéo, est agressée et violée à son domicile. Elle décide d'y faire face en ne prévenant pas la police et en continuant sa vie et toutes ses contrariétés familiales presque comme si de rien n'était. Mais l'homme la traque et elle décide de rentrer avec lui dans un jeu de manipulation, qui va peu à peu dégénérer...

CRITIQUE :

Et voilà (enfin) Paul Verhoeven de retour derrière la caméra. En effet s'il avait tourné quelque chose il y a deux ans, il s'agissait d'un film de 55 minutes qui n'a jamais été sorti en France au cinéma. De fait, la dernière œuvre du réalisateur hollandais qui a eu « droit » à une diffusion en salle a maintenant dix ans et il s'agit de l'un des films qui m'a le plus marqué dans mes premières années où je commençais à beaucoup aller au cinéma : *Black Book*. Film de guerre à la fois très prenant dans le fond et très maîtrisé sur la forme, c'était une vraie réussite et j'attendais de voir ce que ce réalisateur allait bien pouvoir faire par la suite. Et ce fut long... Plutôt que de retourner aux Etats-Unis, où il s'est véritablement fait connaître grâce à *RoboCop*, *Total Recall* et, surtout, *Basic Instinct*, c'est en France que l'on retrouve Verhoeven avec l'adaptation d'un roman de Philippe Djian et un casting assez impressionnant (Hupper, Lafitte, Consigny, Efira, Berling,...).

Ce qui est assez drôle, c'est que le metteur en scène souhaitait tourner ce long métrage en langue anglaise et situer l'histoire à Boston. Mais il n'a jamais réussi à trouver les financements, beaucoup estimant que tourner sur un sujet aussi polémique aux Etats-Unis n'était pas possible. Ce retour en grâce d'un réalisateur n'ayant jamais laissé indifférent s'est enfin manifesté par une sélection en compétition officielle au Festival de Cannes, où, si le film est reparti bredouille, il n'en a pas moins reçu un accueil très chaleureux de la part des critiques. De mon côté, j'étais vraiment intrigué de voir ce qu'allait pouvoir donner un tel long métrage, tourné dans une langue qui n'est pas maîtrisée par le réalisateur et sur un sujet quand même assez sulfureux.

D'ailleurs, le long métrage débute sur cette fameuse scène du viol, autour de laquelle tout le scénario va tourner. Mais, comme un premier pied de nez, Verhoeven prend le parti de ne pas la montrer au spectateur mais plutôt de faire un plan sur le chat de cette femme qui, lui, regarde la scène d'un air aussi indifférent qu'un animal peut avoir. Tout est hors-champ, et si, plus tard, on revivra cette séquence plus directement, on comprend d'entrée de jeu que le réalisateur ne cherche pas à tout montrer ni à tout expliquer mais plutôt à insinuer une atmosphère assez malsaine, faite de faux-semblants et de manipulation. Car ce qui est peut-être le plus étrange, c'est qu'après son agression, cette femme va faire presque comme si de rien n'était, continuant à vivre sa vie très remplie, entre l'entreprise de jeux vidéos qu'elle dirige et tous les tracas familiaux qu'elle a à gérer. D'ailleurs cet aspect est plutôt intéressant car ce sont toutes ces relations (avec un ex-mari, un fils, une mère, un amant ou une amie de toujours) qui construisent véritablement un personnage central qui n'est pas plus expliqué que cela en dehors. Par moments, on peut trouver certains passages un peu longuets ou quelques protagonistes pas forcément hyper intéressants, mais on se rend compte au final que tout a son importance et participe à la compréhension de Michèle, même si son comportement n'est pas toujours facile à suivre. L'enfance de cette femme ressurgit par moments et pourrait donner des pistes de compréhension de son attitude générale, mais là encore, le scénario en reste à un niveau très succinct. Finalement, il n'y a que ses actions et sa façon de se comporter

avec les autres qui permet de prendre conscience du véritable caractère de ce personnage. Et celui-ci est à la fois complexe et fascinant.

Car plutôt que se laisser abattre par ce qui lui est arrivée, Michèle va tout faire pour retourner la situation à son « avantage » et y trouver un certain plaisir malsain. En faisant cela, elle retrouve un certain contrôle sur son violeur mais également sur sa vie. Ainsi, la scène du repas de Noël où Michèle reçoit chez elle sa famille et ses voisins est le symbole de la jouissance qu'elle peut avoir de complètement maîtriser toutes ses relations et de manipuler chacun pour arriver à ses fins. S'il y a un suspense, il n'est pas vraiment du côté de l'identité de l'agresseur, puisqu'on le sent dès le départ, mais plutôt sur la manière dont cette relation trouble entre la victime et le bourreau va se transformer pour devenir assez inattendue. Ainsi, *Elle* parle également des pulsions et de la façon de les contrôler. C'est pourquoi ce film est troublant, jouant toujours sur un fil parfois ténu, n'hésitant pas non plus à manier un certain humour noir ou à brosser un tableau assez caustique d'une certaine bourgeoisie. Mais Verhoeven réussit son coup car il ne tombe jamais dans une caricature de son personnage principal. Néanmoins, Elle n'est pas facile à appréhender et laisse une drôle de sensation lorsqu'il se termine, le spectateur ne sachant pas trop quel sentiment avoir sur cette femme plus que compliquée à cerner. Dans ce jeu de manipulation, Isabelle Huppert s'en donne à cœur joie, jouant sur toutes les nuances de cette femme bourrée de contradictions. Elle est entourée de seconds rôles, à qui Verhoeven semble avoir donné une partition qui colle parfaitement à l'image que l'on s'en fait (Lafitte en voisin parfait, Berling en ex un peu perché) mais qui se révéleront finalement sous un autre jour au cours du long métrage. Tous parfaitement dirigés, ils participent également à la réussite de ce long métrage qui marque, mine de rien, le retour d'un grand réalisateur.

VERDICT :

Elle est un film vraiment troublant, où une Isabelle Huppert magistrale campe une femme aux multiples contradictions. Entre thriller, drame familial et satire sociale, Verhoeven offre une œuvre loin d'être « évidente » et qui ne peut pas laisser le spectateur indifférent. Personnellement, ça m'a plutôt plu...

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

ISABELLE HUPPERT



LE MONDE DE DORY

PIXAR

Date de sortie : **22-06-2016** Vu le : **29-06-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Dory, le poisson tout bleu qui ne se souvient jamais de rien, vit maintenant depuis un an avec Nemo et son père Marin. Mais, peu à peu, des souvenirs de sa jeunesse lui reviennent, notamment avec ses parents. Elle se lance alors dans une grande aventure pour les retrouver, même si, avec sa mémoire défaillante, c'est loin d'être évident de traverser l'océan et de chercher ses proches...

Haut ou encore *Toy Story 3* en sont les meilleurs exemples) et, de mon côté, je n'en ai pas raté un seul au cinéma, puisque c'est devenu une petite tradition pour moi d'aller voir le nouveau *Pixar* et d'espérer encore m'émerveiller devant leurs prouesses. Si, depuis quelques années, les productions étaient un peu moins bonne tout en restant à un niveau largement au-dessus de la moyenne du genre), *Vice-Versa* avait rappelé à tout le monde que le studio d'animation était loin d'avoir rendu les armes. *Le Monde de Dory* marque le retour d'Andrew Stanton, l'un des historiques du studio, aux manettes, huit ans après *WALL-E* et quatre après un passage raté du côté de la prise de vue réelle avec *John Carter*. Avec un certain retour aux sources, est-ce pour autant une réussite ?

Plus qu'une suite (même si l'histoire se passe un an après la fin du *Monde de Nemo*), ce nouveau film *Pixar* se sert d'un personnage qui était au départ secondaire pour en faire le véritable héros ici. Il y a treize ans, Dory était ce petit poisson bleu à la mémoire défaillante que l'on trouvait tous si mignon et qui apportait la dose d'humour nécessaire à tout bon *Pixar*. Dans ce nouveau film, c'est lui qui prend le rôle principal, n'étant alors plus le vecteur de comédie mais bien celui de l'émotion (en tout cas, c'est ce qui est recherché). C'est autour de lui que tout va se construire et, de fait Nemo et son papa Marin ne sont pas vraiment utiles au récit. On a l'impression qu'ils sont présents parce que ça doit être une suite et qu'on doit retrouver des personnages identiques mais, dans les faits, ils ne servent absolument à rien. Si le personnage central n'est pas le même, cela n'empêche pas les scénaristes de construire le film presque exactement de la même façon, avec une sorte de *road-movie* à travers les fonds marins, permettant de faire la rencontre de différents protagonistes et une partie dans un univers plus « humain » (ici un institut de biologie marine). D'ailleurs, globalement, on passe assez peu de temps dans l'océan, le vrai et bien plus dans cet espèce d'aquarium géant, bien moins propice à la poésie. On reste donc dans des rails bien tracés dans la narration et tout, ou presque, est cousu de fil blanc. Les ficelles sont grosses, mais, surtout, on a l'impression de ne pas pouvoir s'empêcher de les voir. Alors, l'émotion et la surprise ne sont pas vraiment au rendez-vous. Quelques touches d'humour et des personnages secondaires amusants (comme Hank, ce poulpe

CRITIQUE :

Si les studios *Pixar* ont connu le succès dès le début avec *Toy Story*, on peut dater à 2003 le véritable début de la grande saga du studio d'Emeryville. En effet, avec *Le Monde de Nemo*, *Pixar* prenait une toute nouvelle dimension, à la fois grâce au triomphe public (ça reste à ce jour le plus gros succès en France en termes de spectateurs et ça a longtemps été le film d'animation qui a rapporté le plus dans le monde) mais également à la reconnaissance de la profession puisqu'il a remporté l'Oscar du Meilleur film d'animation, le premier d'une longue série pour les films maison. De mon côté, c'est aussi le premier *Pixar* que j'ai vu au cinéma et je me souviens bien avoir pris une sacrée claque, à la fois visuelle mais également dans l'émotion. Cette histoire d'un petit poisson et de son père qui peinaient à se retrouver m'avait vraiment fait quelque chose à l'époque. Depuis, *Pixar* est encore monté en gamme, tant du côté de l'animation que dans le domaine des sentiments, avec quelques petits bijoux (*WALL-E*, *Là-Haut* ou encore *Toy Story 3* en sont les meilleurs exemples) et, de mon côté, je n'en ai pas raté un seul au cinéma,

puisque c'est devenu une petite tradition pour moi d'aller voir le nouveau *Pixar* et d'espérer encore m'émerveiller devant leurs prouesses. Si, depuis quelques années, les productions étaient un peu moins bonne tout en restant à un niveau largement au-dessus de la moyenne du genre), *Vice-Versa* avait rappelé à tout le monde que le studio d'animation était loin d'avoir rendu les armes. *Le Monde de Dory* marque le retour d'Andrew Stanton, l'un des historiques du studio, aux manettes, huit ans après *WALL-E* et quatre après un passage raté du côté de la prise de vue réelle avec *John Carter*. Avec un certain retour aux sources, est-ce pour autant une réussite ?

caméléon) apportent un peu de fantaisie mais ça reste bien trop peu. Et que dire de la fin, particulièrement bâclée, comme si les scénaristes étaient totalement à court d'idée.

Forcément, l'univers visuel est soigné, avec un souci du détail toujours étonnant et des rendus magnifiques, notamment dans l'eau mais, au fil du temps, on s'est habitué à cette qualité esthétique et on n'est plus émerveillé. C'est sans doute d'une certaine manière la rançon de leur talent mais, maintenant, quand on va voir un Pixar, on sait qu'on en prendra plein les yeux et on ne les attend plus là-dessus. En fait, si ce *Monde de Dory* est plus frustrant que réussi, c'est parce qu'on sent que tous les éléments sont là pour en faire quelque chose de mieux, mais que tout est fait de manière tellement mécanique que l'ensemble perd de son charme. Le problème de départ du personnage central est fort, mais n'est finalement jamais utilisé comme il pourrait l'être pour aller plus loin dans l'émotion. C'est juste vu comme l'élément déclencheur de toutes les aventures, mais pas plus. En restant dans une sorte de zone de confort, Andrew Stanton et ses équipes ne réussissent jamais à donner à leur film le soupçon de folie, d'émotion ou de créativité visuelle, qui lui permette de véritablement se démarquer. En fait, j'ai surtout l'impression que, treize ans après ma découverte de Pixar, ce *Monde de Dory* boucle d'une certaine manière la boucle de ma « relation » avec le studio californien. Je me demande si je n'ai pas un peu passé l'âge de me régaler avec leurs films d'animation. Et je dis ça tout en espérant être ébloui par *Toy Story 4*, même si, au fond de moi, je suis plus qu'inquiet sur cette suite d'une trilogie qui formait un tout absolument parfait. On verra bien, et peut-être que je me trompe, mais j'ai tout de même la sensation qu'une page s'est tournée pour moi, mais qu'est-ce qu'elle fut belle pendant toutes ces années avec des films que je n'oublierai jamais.

VERDICT :

Malgré une bonne volonté visible et un travail visuel de qualité, *Le Monde de Dory* ne parvient jamais à réellement séduire. C'est mignon, par moments amusant, parfois émouvant, mais l'ensemble manque clairement de consistance, d'originalité et de deuxième degré de lecture pour être davantage réussi.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

CE POULPE CAMÉLÉON, TRÈS BON PERSONNAGE SECONDAIRE



JASON BOURNE

Paul GREENGASS

Date de sortie : **10-08-2016** Vu le : **26-08-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Alors qu'il essayait de se cacher, Jason Bourne est rattrapé par son passé et est obligé de refaire surface pour tenter de comprendre qui il est vraiment. Une nouvelle fois, les services secrets américains sont à ses trousses. D'Athènes à Las Vegas, en passant par Berlin et Londres, le célèbre agent secret va encore devoir se sortir de nombreuses situations périlleuses...

ce personnage, entraînant le fait le retrait de Matt Damon, qui ne se voyait pas tourner un quatrième épisode sans son réalisateur fétiche. Mais, pour les producteurs, Jason Bourne était un personnage qu'il était encore nécessaire d'exploiter et c'est comme cela qu'est né *Jason Bourne : l'héritage*, drôle de film réalisé par Tony Gilroy (co-scénariste des trois premiers épisodes), qui s'inscrit dans les traces des films précédents tout en essayant de s'en écarter avec un nouveau héros (Aaron Cross / Jeremy Renner) mais une intrigue qui recoupe celle d'origine. Finalement, alors que le projet d'une suite était évoqué, Paul Greengrass a choisi de reprendre du service, entraînant donc avec lui Matt Damon pour un véritable quatrième épisode de la saga Jason Bourne. Passée l'excitation de retrouvailles avec notre amnésique préféré, il est temps de voir si, neuf ans plus tard, *Jason Bourne* tient toujours la forme et si le retour aux affaires de ceux qui ont vraiment fait la série est une réussite.

Très rapidement, on comprend la volonté de nous montrer un Jason Bourne plus brut que jamais, le tout avec une première scène très peu utile dans le scénario mais révélatrice du côté presque bestial du héros : tout muscle dehors, il assomme un autre boxeur d'un seul coup de poing dans un combat clandestin. Et c'est en fait le problème de tout le long métrage : Jason Bourne n'est plus vraiment le personnage intéressant et contrasté qu'il était auparavant mais apparaît ici uniquement comme une sorte de prétexte autour duquel une histoire va se développer. De fait, il ne dit presque rien pendant le film (certains ont compté qu'il ne prononce pas plus de vingt-cinq répliques) et se « contente » d'être au cœur des différentes scènes d'action qui vont scander le film. Ce côté mutique du héros pourrait être traité de manière intéressante mais on a surtout le sentiment que les scénaristes n'avaient plus grand-chose à raconter sur le personnage en lui-même. Car si c'est encore son passé qui est au cœur de l'intrigue (ces *flashbacks* pas toujours agréables visuellement en prime), avec des révélations sur le rôle de son père dans son passé, ce n'est pas cela qui est le sujet principal du long métrage. Car ce qui est au cœur de *Jason Bourne*, c'est bien un thème qui est vraiment à la « mode » parce que dans l'actualité : la cohabitation, *a priori* presque impossible entre sécurité et libertés individuelles. Ainsi, le Directeur de la CIA est de mèche avec le fondateur d'un géant d'internet pour récolter des données, mais ce dernier cherche à mettre fin à ces mani-

CRITIQUE :

Sans que je m'en sois vraiment rendu compte, presque neuf ans ont passé depuis la sortie de *La vengeance dans la peau*, dernier volet d'une trilogie qui a, d'une certaine façon, révolutionné les codes du film d'action (il suffit de voir les derniers James Bond et la manière dont ils cherchent à se rapprocher de ce style). Il faut dire que, avec Paul Greengrass aux commandes (sauf pour le premier volet, réalisé par Doug Liman), la manière de filmer les scènes d'action avait franchement évolué pour aller vers quelque chose de plus « brut » et d'hyper rythmé. Pour moi, le dernier épisode reste d'ailleurs une véritable référence du genre. Et puis, cette trilogie avait également un vrai fond avec l'histoire de cet homme qui part à la recherche de son passé et qui comprend peu à peu qu'il n'est que le pion d'organisations bien plus compliquées. Après ces trois opus qui se tenaient parfaitement, Paul Greengrass a décidé de s'arrêter là avec

gances... On a l'impression d'avoir vu ce « débat » sur la surveillance de masse dans un nombre incalculable de films récents. Le souci, c'est que ce qui faisait l'originalité de la saga Jason Bourne (recherche de l'identité, questionnements sur la vengeance,...) est presque effacé au profit de quelque chose de bien plus formaté, d'autant que Paul Greengrass évite soigneusement le côté politique du sujet.

Et c'est d'ailleurs le scénario dans sa globalité qui semble bâclé puisqu'on s'attend absolument à tout et qu'il n'y a aucun rebondissement. Bien trop mécanique (on passe d'une ville à l'autre comme autant de manières de faire des scènes d'action), il ne nous surprend jamais et la grande majorité des personnages principaux manquent d'à peu près tout pour avoir un réel intérêt (notamment ceux interprétés par Tommy Lee Jones et Vincent Cassel, bien trop lisses). Le vrai rôle intéressant du film, c'est celui tenu (avec talent, comme toujours) par Alicia Vikander. Mélange de fausse candeur et d'une bonne dose de capacité à la manipulation, cette responsable de la cellule de cyber-espionnage est vraiment le personnage ambigu du long métrage. On a hâte de voir comment elle va évoluer dans les prochains épisodes, qui ne manqueront évidemment pas. Au-delà de l'histoire racontée, si on va voir ce genre de films, c'est également pour en prendre plein les mirettes en termes d'action et, de ce côté-là, on peut dire qu'on est plutôt servi. Hyper-rythmé, *Jason Bourne* nous livre largement son quota de séquences où le spectateur prend son pied. J'ai particulièrement été marqué par toute la séquence à Athènes : au milieu d'une manifestation et au cœur d'une ville à feu et à sang (littéralement), Jason et la fidèle Nicky (de retour) doivent échapper à la menace de la CIA.

C'est visuellement dément et le rythme donné par le montage et la musique en fond, est vraiment incroyable. Vingt minutes de très grand cinéma d'action, qui laisse le spectateur accroché à son siège. Je serai un peu plus mesuré sur la poursuite en voiture (ou autre chose...) dans les rues de Las Vegas. Elle est tellement irréaliste qu'elle devient rapidement presque plus drôle qu'autre chose, ce qui est presque gênant à ce moment-là du long métrage. D'ailleurs, on peut dire globalement que, par rapport aux épisodes précédents, la façon dont Bourne s'en sort à chaque fois est encore moins crédible... Il reviendra, c'est certain, et j'espère qu'un effort sera fait pour mieux mettre en valeur des scènes d'action toujours aussi géniales.

VERDICT :

Si on aime le style Greengrass, ce qui est plutôt mon cas, on ne peut pas être déçu par le côté action du film, avec certaines séquences vraiment très impressionnantes. C'est juste dommage qu'elles s'inscrivent dans un scénario aussi plat et prévisible. Mis à part celui interprété par Alicia Vikander, les personnages principaux n'ont que trop peu d'intérêt pour donner au long métrage une réelle puissance dramatique.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA SÉQUENCE D'ATHÈNES



SEPTEMBRE ET OCTOBRE

| | |
|----------------------------------|----|
| <i>LES DÉLICES DE TOKYO</i> | 52 |
| <i>FRANTZ</i> | 54 |
| <i>UN PETIT BOULOT</i> | 56 |
| <i>STILL ALICE</i> | 58 |
| <i>ÉTERNITÉ</i> | 60 |
| <i>UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS</i> | 62 |
| <i>VICTORIA</i> | 64 |
| <i>JUSTE LA FIN DU MONDE</i> | 66 |
| <i>MOI, DANIEL BLAKE</i> | 68 |



LES DÉLICES DE TOKYO

Naomi KASAWE

Date de sortie : **27-01-2016** Vu le : **02-09-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

CRITIQUE :

Sentaro tient seul une petite boutique de doriyaki, ces petites pâtisseries typiques japonaises. Un jour, une vieille dame se présente et souhaite travailler avec lui. Au départ, il refuse l'offre, mais, après avoir goûté sa pâte de haricots rouges, il se voit obligé de l'embaucher. Tokue va alors redonner un sens à la vie de Sentaro...

la sélection « Un certain regard » en 2015. Sans que je ne sache trop pourquoi, j'étais toujours passé à côté. Sans doute les échos de ses précédents longs métrages me rebutaient un peu puisqu'on parle souvent d'eux comme des objets cinématographiques plus que comme de véritables films, avec une construction parfois étrange et déroutante. J'avais surtout l'impression que Naomi Kawase était presque devenue le symbole d'un cinéma d'auteur japonais un peu hermétique sur lequel les Festivals et une certaine presse se « font plaisir » alors que ce n'est pas forcément très digestible en tant que spectateur, à l'image d'un Apichatpong Weerasethakul (oui, je l'ai casé !) pour lequel je n'ai jamais trop compris l'engouement... Pour *Les délices de Tokyo*, j'avais le sentiment que c'était un film bien moins « fermé » que ses précédents et, voir un long métrage japonais sur les écrans morestellois, huit mois après sa sortie, était tout de même quelque chose à ne pas rater. Et, de fait, je n'ai pas été déçu, loin de là.

Ce qui marque au premier abord avec ce film, c'est la simplicité presque radicale de sa trame narrative. En effet, l'histoire racontée ne comporte absolument aucune surprise et le rythme est globalement assez lent. Le nombre de personnages principaux est limité au minimum et le scénario garde de façon volontaire une grande réserve par rapport au passé de Sentaro et Tokue. En effet, ce qui importe ici, c'est la manière dont leur rencontre, pourtant au départ relativement improbable, va leur redonner un élan de vie, ainsi qu'à cette jeune collégienne qui vient souvent manger dans le restaurant. Et, là encore, on n'est pas dans l'exaltation passionnée des sentiments mais plutôt dans quelque chose de bien plus intérieur pour chacun des personnages. On peut saluer ici la très grande performance des acteurs principaux. Masatoshi Nagase parvient très bien à montrer l'évolution de son personnage sans dire presque un mot. Mais c'est surtout Kirin Kiki (actrice fétiche de Hirokazu Kore-Eda, autre grande figure du cinéma japonais contemporain) qui m'a impressionné. Elle arrive parfaitement à rendre la bienveillance de son personnage. Ainsi, une vraie douceur se dégage de ce long-métrage et cela est renforcé par le fait que la réalisatrice aime beaucoup filmer la nature, avec ici de nombreux plans des cerisiers qui se trouvent dans la ville. Même s'ils servent à montrer le passage des saisons, on ne peut pas dire qu'ils soient d'une très grande utilité puisque, avec un rythme particulièrement lent, ils ne sont pas là pour offrir des respirations dans la

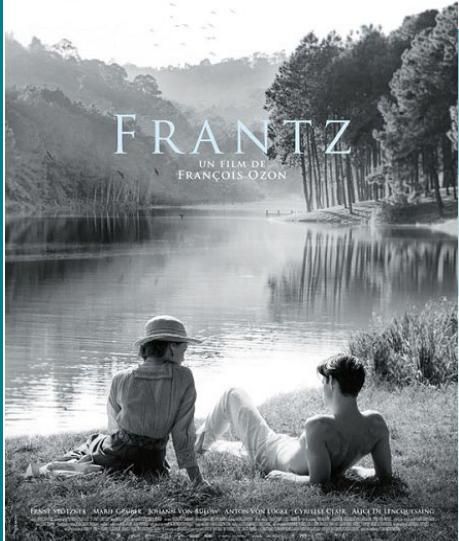
narration. C'est juste que Kawase apprécie visiblement beaucoup le côté presque contemplatif de ces quelques séquences qui ont le mérite d'être magnifiques visuellement, il n'y a pas à se plaindre de ce côté-là. A certains moments, on peut se dire que c'est un peu trop mais, dans l'ensemble, je trouve que toutes ces scènes ont bien leur place dans le récit.

D'autant que, d'une certaine manière, on peut voir la nature comme une sorte de personnage à part entière. En effet, cette vieille femme, Tokue, semble communiquer directement avec elle (comme lorsqu'elle salue les cerisiers qui, avec le vent, semblent lui rendre son mouvement de main) et n'hésite même pas à parler directement à des légumes, comme lors de la préparation de la pâte de haricots rouge, moment assez incroyable d'un point de vue cinématographique. Mais on comprend peu à peu que la douceur de façade de cette rencontre entre deux êtres que tout oppose, même si la solitude les rapproche, cache en fait une face bien plus sombre. On saisit par petites touches que le passé de Sentaro n'a pas été facile mais c'est surtout du côté de Tokue que le drame est bien plus important, même si elle fait tout pour ne pas le montrer. En effet, elle a subi la lèpre et, comme tous les japonais à son époque, elle a été mise à l'écart du monde, dans un centre spécialisé duquel elle n'avait pas le droit de sortir. Dans le dernier tiers du film, on découvre véritablement les conditions d'existence de Tokue, tout en sortant de la boutique que l'on n'avait presque pas quitté depuis le tout début du long métrage. La réalisation adopte un ton presque davantage documentaire pour emmener le spectateur dans l'un de ces centres, à la rencontre de ces personnes qui ont été forcées d'y passer toute leur vie. A sa manière, et sans en faire des tonnes, Naomi Kawase dénonce cet état de fait. *Les délices de Tokyo* peut ainsi être considéré comme une sorte de film sucré-salé. A la rencontre improbable et finalement charmante entre deux êtres opposés en tous points, succède le drame d'une existence passée en étant rejetée de la société. La fin, avec la lecture de lettres de la part des deux protagonistes principaux, permet de clore avec beaucoup d'émotions un long métrage qui est finalement bien plus fort et profond qu'il veut le laisser paraître au premier abord...

VERDICT :

Naomi Kawase signe avec *Les délices de Tokyo* un film qui paraît au premier abord extrêmement simple, notamment dans sa structure narrative, et assez neutre, même s'il est traversé de quelques passages magnifiques cinématographiquement. Mais, avec son approche presque documentaire sur la fin, elle s'intéresse à sa manière à une question relativement taboue dans son pays, ce qui donne bien plus de poids à l'ensemble.

NOTE : 15**COUP DE CŒUR :****LA BEAUTÉ DE CERTAINS PLANS**



FRANTZ

François OZON

Date de sortie : **07-09-2016** Vu le : **08-09-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans une petite ville allemande, juste après la Première Guerre Mondiale, le quotidien est troublé par la présence d'un jeune français qui se rend sur la tombe d'un jeune soldat allemand mort au combat. La fiancée de celui-ci le rencontre et, entre eux, une relation amicale va alors naître. Malgré ce que les habitants peuvent bien en penser...

vu de lui ne m'avaient pas vraiment convaincu (et même un peu déplu dans le cas de *Swimming Pool* dont je peine encore à trouver le sens et l'intérêt), je trouve qu'il est sur une bonne série ces derniers temps avec une mention particulière pour *Dans la maison* (thriller psychologique vraiment bien foutu) et *Une nouvelle amie* (que j'avais trouvé réussi dans son genre). Mais, une nouvelle fois, Ozon nous prend quelque peu à contre-pied, en revenant à un genre qu'il avait déjà exploré il y a quelques années avec *Angel*, le film d'époque. En effet, *Frantz* se déroule à la sortie de la première guerre mondiale. Mais c'est aussi la première fois qu'il tourne un long métrage en grande partie en allemand et, surtout, qu'il utilise le format noir et blanc. Pour son seizième long-métrage, il trouve donc encore le moyen de se réinventer et de surprendre. Mais *Frantz* poursuit-il pour autant ce que je considère être une bonne lancée de son réalisateur ?

La première question que l'on peut se poser en voyant ce film, c'est celle du noir et blanc. En effet, pourquoi François Ozon a-t-il décidé d'utiliser ce format d'image pour raconter cette histoire ? Au-delà du fait de prendre un nouveau contre-pied après son précédent film, justement très coloré, il me semble que deux raisons principales ont pu le conduire à ce choix, et les deux se rejoignent d'ailleurs d'une certaine manière. La première est que *Frantz* est l'adaptation d'un film des années 30, et donc en noir et blanc : *Broken Lullaby* d'Ernst Lubitsch (dont il ne faut pas donner le titre en français, au risque d'éventer une partie de l'intérêt du long métrage). La deuxième est que cette époque autour de la Première Guerre Mondiale convoque une mémoire qui est la plupart du temps en noir et blanc (images d'archives, films sur cette époque,...) et il y a donc quelque chose de presque « logique » à la voir mise en image ainsi. D'ailleurs, c'est assez « amusant » de voir que Michael Haneke, pour *Le Ruban Blanc* ou encore Edgar Reitz, pour *Heimat* (même si c'est dans ce cas-là une période antérieure) avaient fait le même choix, pour montrer l'Allemagne de cette époque. François Ozon maîtrise en tout cas bien ce noir et blanc et le travail de Pascal Marti, son directeur de la photographie depuis deux films, est vraiment de qualité. A certains moments, on peut même regretter cette esthétique très léchée qui prend presque un peu le pas sur tout le reste, au risque de faire de ce *Frantz* pas plus qu'un simple exercice théorique. Mais là où son noir

CRITIQUE :

Décidément, film après film, François Ozon continue à nous prouver qu'il est bien le réalisateur français le plus insaisissable du moment. Et je crois qu'il aime revendiquer le fait de ne jamais mettre en scène le même genre de films. Et, si on regarde sa filmographie, on ne peut que lui donner raison. Si on ne s'intéresse qu'à ses cinq derniers films, il n'y a pas grand-chose qui relie *Le Refuge*, *Potiche*, *Dans la maison*, *Jeune et Jolie* et *Une nouvelle amie*, si ce n'est l'importance donnée aux personnages féminins, l'une des caractéristiques majeures de son cinéma. Cette manière de mener sa carrière avec une œuvre hétéroclite a, pour le spectateur, quelque chose de vraiment intéressant et d'un peu inquiétant, puisque ce dernier ne sait jamais vraiment sur quel pied danser en allant voir un de ses films. Personnellement, ma « relation » avec Ozon a évolué avec le temps, et plutôt positivement. Si les premiers longs métrages que j'avais

vu de lui ne m'avaient pas vraiment convaincu (et même un peu déplu dans le cas de *Swimming Pool* dont je

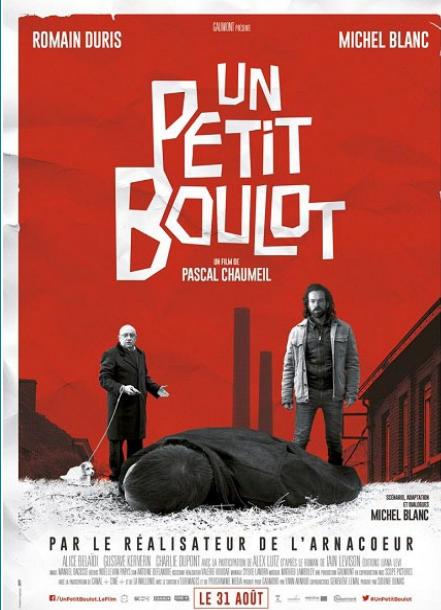
et blanc est intéressant, c'est qu'il vire parfois à la couleur, lors de passages bien ciblés, où on a l'impression que la vie « est de retour ». C'est un procédé simple, évidemment, mais qui donne au long-métrage un charme certain.

Dans sa construction également, *Frantz* a quelque chose de particulier puisque, tout au long d'une première partie assez lente, le long métrage ressemble presque à un thriller psychologique. On sent qu'il y a un secret derrière la présence d'Adrien (Pierre Niney, plutôt pas mal), ce jeune français, dans ce village allemand. D'ailleurs, ce secret est assez ambigu pendant un temps puisqu'on a du mal à deviner ce qui se cache vraiment derrière et Ozon « s'amuse » clairement de cette indécision en ouvrant des pistes ou, en tout cas, en faisant tout pour ne pas les refermer. Une fois que l'on sait, et que, finalement, le drame se noue véritablement, un autre film débute véritablement, bien plus proche du mélodrame, où le mensonge aura encore tout à fait sa place. D'ailleurs, il est intéressant de noter que si toute la première partie se déroule en Allemagne, la seconde, elle, a lieu à Paris puis dans la campagne française, comme pour marquer d'une autre façon cette différenciation. L'émotion se fait alors plus présente et, même si la musique du fidèle Philippe Rombi est parfois un peu pesante, le spectateur va finir par être entraîné dans cette relation où les sentiments sont puissants mais jamais véritablement exprimés. Encore plus que dans la première partie, c'est bien Anna qui va être au cœur du récit. Car si le film a un titre masculin (qui peut également se voir comme un trait d'union entre les deux pays qui viennent de finir la guerre), c'est bien une femme qui est au cœur de l'histoire. Le scénario montre en effet comment elle réagit à la perte de l'être cher, le tout dans un monde dominé par les hommes et un nationalisme rampant, et comment elle va devoir faire face à ses propres sentiments tout en faisant attention à ceux des autres, et notamment ceux de sa « belle-famille ». Dans le rôle d'Anna, la jeune Paula Beer est vraiment excellente et c'est la véritable révélation de ce film, une de plus pour François Ozon, habitué à faire éclore de jeunes actrices appelées à devenir célèbres par la suite. Avec son film qui paraît le moins « complexe » et le plus « classique », Ozon prouve en tout cas une nouvelle fois qu'il est capable de réussir dans tous les genres, ou presque...

VERDICT :

Formellement très réussi, parfois même un peu trop par moments tant tout est esthétisé à outrance, *Frantz* est un véritable mélodrame, avec une montée progressive de l'émotion, mais aussi un beau portrait de femme. C'est dans l'ensemble plutôt réussi, notamment grâce à la performance étonnante de la jeune Paula Beer et celle, plus sobre qu'attendue, de Pierre Niney.

NOTE : 15**COUP DE CŒUR :****PAULA BEER**



UN PETIT BOULOT

Pascal CHAUMEIL

Date de sortie : **31-08-2016** Vu le : **20-09-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE POLICIÈRE

HISTOIRE :

**Jacques est dans une sa-
cree panade : il a été licencié de
l'usine où il travaillait, sa copine
l'a quitté et les dettes se font
toujours de plus en plus impor-
tantes. Quand Gardot, le truand
local, lui propose de gagne
beaucoup d'argent en tuant
sa femme, il n'hésite pas long-
temps. Mais il ne sait pas encore
qu'il se lance dans un drôle d'en-
grenage...**

parfait) que, personnellement, j'avais trouvé encore meilleur, a rencontré bien moins de succès (à peine plus d'un million de spectateurs), malgré la présence du plus que bankable Dany Boon, ce qui a un peu freiné son ascension. Pour se « refaire », il est parti tourné un film en anglais, avec un casting assez impressionnant (Pierce Brosnan, Toni Collette, Imogen Poots...) resté inédit chez nous, ce qui est assez incompréhensible. De retour sur le continent, il a été mis à la tête d'un projet porté notamment par un scénario de Michel Blanc qui adapte là un roman de l'écrivain écossais Iain Levison. Pour l'occasion, il retrouve Romain Duris, qui était de l'aventure pour son premier film. Malheureusement, *Un petit boulot* restera comme son dernier long métrage, puisqu'il s'est éteint à la toute fin de la post-production de son film (que l'on peut donc complètement considérer comme le sien). On ne saura donc jamais de quels succès aurait pu être fait la suite de sa carrière mais intéressons-nous d'abord à cette ultime œuvre, car elle le mérite.

Très rapidement, on est plongé dans une ambiance très sombre, puisque l'histoire se déroule dans une ville du Nord de la France où la principale usine a fermé et laissé sur le carreau de trop nombreux ouvriers. C'est donc l'exact opposé de la Côte d'Azur et ses palaces, là où se déroulait en grande majorité *L'Arnacœur*. D'ailleurs, si ce dernier était une vraie comédie romantique, même si c'est son côté quelque peu décalé qui lui donnait son charme, *Un petit boulot* est bien moins facile à mettre dans une case. En effet, on est dans ce que l'on peut appeler une sorte de comédie noire où l'histoire racontée est plutôt amusante mais où le fond social est très dur. Et c'est peut-être là à la fois une des qualités du film mais aussi l'un de ses principaux défauts. En effet, en jouant toujours sur une sorte de décalage, le scénario parvient à la fois à être drôle, avec un humour assez proche de celui des frères Coen (grincant à souhait, mais également absurde, comme lors de la scène du commissariat), mais aussi émouvant par moments, notamment grâce à ce personnage de Tom, le meilleur ami de Jacques qui se bat pour conserver son emploi malgré toutes les difficultés. Mais le souci, c'est que l'aspect social de l'histoire n'est sans doute pas assez traité pour avoir un réel impact sur le film dans son ensemble. Il y a bien sûr quelques éléments (comme ce contrôleur de gestion infect joué par un Alex Lutz délicieusement à contre-emploi) mais ça

CRITIQUE :

Assurément, Pascal Chaumeil avait la carrure pour être l'un des réalisateurs de comédies populaires dont la France est plutôt friande. Il faut dire qu'il avait frappé fort avec *L'Arnacœur* en 2010 puisque cette comédie romantique un peu décalée avait remporté un vrai succès public (presque quatre millions d'entrée) mais également critique. La profession l'avait même reconnu avec pas moins de cinq nominations aux César, ce qui est particulièrement rare pour un film de ce genre. Celui qui avait débuté sa carrière en étant assistant de Luc Besson (notamment sur *Léon* ou *Le cinquième Élément*) et avait poursuivi en réalisant des épisodes de séries télé comme *Engrenages* ou *Fais pas ci, fais pas ça* (démontrant au passage un certain sens de l'éclectisme), tout en tournant un très grand nombre de publicités, avait clairement réussi son entrée dans le monde du cinéma, ce qui n'est pas toujours évident. Son deuxième long-métrage (*Un plan*

reste trop peu pour que tout ce qui se trouve en arrière-plan de l'histoire principale donne au long-métrage plus de puissance de ce côté-là. C'est comme si le scénario avait peur de s'aventurer vraiment du côté de la comédie sociale à la Ken Loach, alors qu'il en a réellement la possibilité.

Le film en reste plutôt à ce qui s'apparente à son programme de base, même si le côté policier n'est pas non plus traité avec beaucoup de véhémence. Cela permet en tout cas au rythme de ne pas véritablement retomber, surtout dans une première moitié globalement meilleure que la seconde. En effet, au fur et à mesure que l'histoire avance, et que Jacques se retrouve vraiment pris dans une sorte d'engrenage (dont il ne cherche pas foncièrement à sortir d'ailleurs), le film se fait plus prévisible et donc moins convaincant. Et, honnêtement, la petite histoire d'amour n'est franchement pas utile à l'ensemble. On a l'impression qu'elle est parachutée là pour donner un peu de charme mais elle a surtout tendance à plomber le scénario, notamment du fait de son côté très peu crédible et franchement gnangnan. En fait, bien plus que par son scénario dans sa globalité qui, comme on l'a vu, manque de mordant et d'une ligne directrice claire, Un petit boulot vaut surtout pour la qualité des dialogues avec certaines répliques qui font vraiment mouche. Michel Blanc, qui campe un truand à l'allure générale un peu trop « gentille » pour être vraiment crédible, s'est d'ailleurs réservé les meilleures lignes du scénario avec des *punchlines* de haut-niveau. Rien que pour certaines, vraiment savoureuses, le film vaut le détour. Le jeu d'acteurs est aussi à souligner car si, au départ, on a vraiment du mal à se faire à Romain Duris dans ce rôle d'ouvrier du nord - lui que l'on connaît tellement dans d'autres compositions bien loin de cet univers -, il finit quand même par emporter la mise assez rapidement, faisant de son personnage un vrai petit bonheur de comédie. Gustave Kervern (un peu toujours dans le même rôle) ou encore Thomas Mustin sont de vrais bons seconds rôles, ce qui, dans ce genre de longs métrages, est toujours important. On peut dire du dernier film de Pascal Chaumeil qu'il est globalement réussi et qu'il ne dépare pas dans une filmographie finalement bien trop courte.

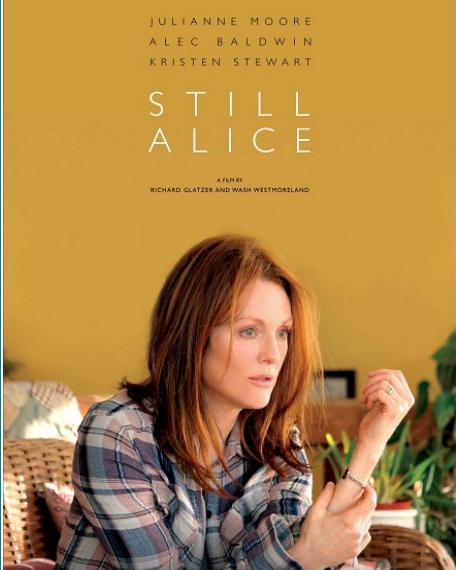
VERDICT :

Si tout n'est pas vraiment maîtrisé, notamment dans le dernier tiers, et qu'on ne sait pas toujours dans quelle direction veut vraiment aller le film, il n'en reste pas moins qu'*Un petit boulot* est un film pas déplaisant à regarder, vraiment drôle par moments, porté par des dialogues au cordeau et des acteurs en forme. Une petite réussite, quoi...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ DES DIALOGUES



STILL ALICE

Richard GLATZER et
Wash WESTMORLAND

Date de sortie : **18-03-2015** Vu le : **22-09-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORETEL)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Alice Howland est un professeur de linguistique très renommé. Mère de trois enfants et mariée, elle commence à oublier des choses et à perdre ses mots. On lui diagnostique alors une forme très précoce de la maladie d'Alzheimer. Elle va devoir lutter pour continuer à vivre le plus dignement possible et rester celle qu'elle est.

CRITIQUE :

Si j'ai pu voir ce long métrage plus d'un an et demi après sa sortie, c'est parce qu'il était proposé à Morestel dans le cadre d'une soirée organisée par une association qui a pour but d'aider les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer ainsi que ceux qui les entourent. Ainsi, le film n'était en fait qu'un « prétexte » pour une discussion qui a eu lieu par la suite avec les spectateurs présents. Pour être tout à fait honnête, de mon côté, c'était vraiment le long métrage que je souhaitais voir et je n'ai pas participé à la suite des « festivités ». Il faut dire que je l'avais raté il y a dix-huit mois alors que j'avais vraiment envie de le voir. Julianne Moore venait de remporter son premier Oscar pour sa performance et le sujet m'intéressait vraiment. De plus, c'était le seul film qui avait gagné un Oscar en 2015 que je n'avais pas encore vu, ce qui me chagrinait quelque peu. Cet état de fait malencontreux a donc pris fin même s'il aura donc fallu attendre bien plus que ce que j'espérais pour visionner ce film... Les deux réalisateurs, qui formaient un couple à la ville (Richard Glatzer est décédé peu de temps avant la sortie du film en France) s'étaient surtout fait connaître pour *Echo Park, LA*, qui avait connu un petit peu d'audience, notamment grâce à un Grand Prix du Jury à Sundance. Mais, à part ça, leur réputation n'avait pas dépassé le cadre d'un certain milieu américain un peu *underground*. C'est donc finalement leur dernier film ensemble qui leur aura permis de réellement sortir de l'anonymat et le fait que ce soit une histoire de maladie n'est sans doute pas un hasard quand on sait que Richard Glatzer a dû se battre jusqu'à ses derniers jours contre la Maladie de Charcot. Pour autant, peut-on réduire *Still Alice* à un simple long métrage traitant de la maladie d'Alzheimer, presque de façon documentaire ?

Forcément, il est beaucoup question de cette maladie et, pour ceux qui sont confrontés de près à celle-ci, le film peut ainsi être difficile à appréhender car, en un peu plus de quatre-vingt-dix minutes, on va suivre l'évolution de la santé d'Alice, de ses premières pertes de mémoire qu'elle et son entourage attribuent à l'âge, à un stade bien plus avancé où elle ne peut plus vivre seule. Il faut noter qu'il s'agit ici d'une vision très particulière de cette maladie puisqu'elle met en scène une femme qui se trouve dans un environnement familial et financier qui lui permet de vivre son trouble de la façon la plus apaisée possible. Mais, le revers de la médaille est que c'est également une femme très éduquée et que, d'une certaine manière, elle a « plus à oublier » que d'autres personnes, ce qui rend la maladie encore plus cruelle. Le scénario a nécessairement un aspect extrêmement linéaire et on pourrait d'une certaine manière lui reprocher un côté « première fois où... » qui est presque un peu gênant par moments. Mais pouvait-il en être autrement quand on parle justement d'une dégénérescence où c'est l'évolution négative de la santé qui est montrée ? *A priori*, ça semble compliqué. Là où *Still Alice* est intéressant, c'est qu'il inscrit la maladie d'Alice dans le cadre familial puisqu'on va voir les changements dans les relations avec son mari et ses enfants au fil du temps. Et ceux qui paraissaient les moins proches au départ sont finalement ceux qui vont apporter l'aide la plus importante, sans forcément en avoir vraiment conscience. Evidemment, le

Forcément, il est beaucoup question de cette maladie et, pour ceux qui sont confrontés de près à celle-ci, le film peut ainsi être difficile à appréhender car, en un peu plus de quatre-vingt-dix minutes, on va suivre l'évolution de la santé d'Alice, de ses premières pertes de mémoire qu'elle et son entourage attribuent à l'âge, à un stade bien plus avancé où elle ne peut plus vivre seule. Il faut noter qu'il s'agit ici d'une vision très particulière de cette maladie puisqu'elle met en scène une femme qui se trouve dans un environnement familial et financier qui lui permet de vivre son trouble de la façon la plus apaisée possible. Mais, le revers de la médaille est que c'est également une femme très éduquée et que, d'une certaine manière, elle a « plus à oublier » que d'autres personnes, ce qui rend la maladie encore plus cruelle. Le scénario a nécessairement un aspect extrêmement linéaire et on pourrait d'une certaine manière lui reprocher un côté « première fois où... » qui est presque un peu gênant par moments. Mais pouvait-il en être autrement quand on parle justement d'une dégénérescence où c'est l'évolution négative de la santé qui est montrée ? *A priori*, ça semble compliqué. Là où *Still Alice* est intéressant, c'est qu'il inscrit la maladie d'Alice dans le cadre familial puisqu'on va voir les changements dans les relations avec son mari et ses enfants au fil du temps. Et ceux qui paraissaient les moins proches au départ sont finalement ceux qui vont apporter l'aide la plus importante, sans forcément en avoir vraiment conscience. Evidemment, le

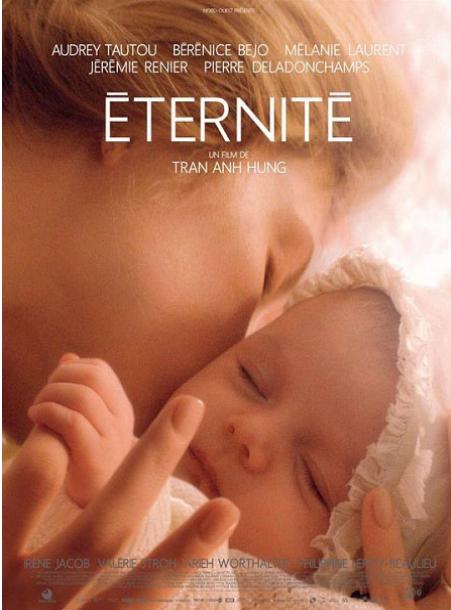
fait que soit la fille qui était loin, aussi bien géographiquement que dans le mode de vie, qui finisse par être la « confidente » de sa mère a quelque chose d'un peu trop mécanique et évident du point de vue scénaristique.

Still Alice apparaît donc comme un film sur la vie, sur une certaine forme d'espoir et sur l'amour, à tous les sens du terme. Et ce qui est vraiment bien, c'est que l'on ne peut pas reprocher aux réalisateurs de vouloir absolument faire tomber leur long métrage dans le pathos. Il y a bien cette (un peu trop) longue scène de discours qui pourrait être vue comme ayant pour but de tirer (facilement) les larmes au spectateur mais, globalement, *Still Alice* reste particulièrement sobre, parfois presque trop. En effet, je trouve que la mise en scène est globalement terne et manque d'idées. On est dans une réalisation très illustrative, sans chercher à aller beaucoup plus loin et, parfois, on a le sentiment d'être devant un vulgaire téléfilm (sans vouloir être méchant). C'est comme si les réalisateurs avaient peur de trop en faire, au risque de rater leur sujet principal. La limite est souvent ténue mais, dans ce cas précis, je pense qu'ils auraient pu aller vers quelque chose d'un peu plus poussé. Julianne Moore, elle, porte littéralement le film sur ses épaules puisqu'elle est de toutes les séquences (sauf une, je crois). Elle est exceptionnelle dans sa manière de montrer à la fois la combativité de son personnage mais également la façon dont, peu à peu, elle est de plus en plus absente de sa propre existence, le tout passant par une progressive évolution de son apparence, de plus en plus négligée. Son sourire, avec toutes ses nuances, traverse le film avec élégance. Cette performance lui a permis de remporter (enfin, pour une actrice de sa trempe) la statuette et ça semble mérité. J'ai été moins convaincu par le reste du casting, forcément un peu éclipsé... Finalement, on ressort de *Still Alice* en se disant qu'il était sans doute possible de faire là un long métrage bien plus fort que ce qu'il est vraiment, même s'il reste tout à fait correct. Et c'est forcément un peu frustrant...

VERDICT :

Si le long métrage frappe par son sujet extrêmement fort et par la performance incroyable de Julianne Moore, il n'en reste pas moins qu'il reste une certaine déception tant l'histoire de cette femme aurait pu s'élever dans de bien plus hautes sphères en ayant un traitement cinématographique marqué et une mise en scène vraiment assumée. Ce n'est pas vraiment le cas et *Still Alice* ne parvient ainsi pas à dépasser le statut de beau film.

NOTE : 15**COUP DE CŒUR :****JULIANNE MOORE**



ÉTERNITÉ

Tran ANH HUNG

Date de sortie : **07-09-2016** Vu le : **02-10-2016**

Au cinéma : LA FOURMI (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Sur plusieurs générations, de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à aujourd'hui, on suit le destin des femmes d'une même famille, de leurs mariages à leurs morts, on voit leurs joies et leurs malheurs, leur amour pour les hommes et leurs enfants...

CRITIQUE :

Si Tran Anh Hung n'a finalement pas réalisé tant de films que ça depuis le début de sa carrière (*Eternité* est son sixième en vingt-trois ans), il s'est fait connaître dès son premier qui a remporté la Caméra d'Or au Festival de Cannes et le César de la meilleure première œuvre. Ce long métrage – *L'odeur de la papaye verte* – est presque devenu au fil des années une forme de symbole de ces films de festivals qui peinent ensuite à convaincre le public, le titre assez mythique n'étant sans doute pas étranger à cette « renommée ». Je ne l'ai jamais vu donc j'aurais du mal à porter un véritable jugement mais on m'a toujours dit que c'était plutôt gratiné.

Le réalisateur franco-vietnamien a ensuite remporté un Lion d'Or du Festival de Venise avec *Cyclo* avant de retomber quelque peu dans l'anonymat durant de longues années. Il en est en partie ressorti, en tout cas pour moi, il y a cinq ans, avec son précédent long métrage, l'adaptation de l'un de mes romans préférés : *La ballade de l'impossible* d'Haruki Murakami. J'en étais ressorti frustré, forcément, mais plus par les soucis autour de la mise en images d'un livre si magnifique, que par les qualités cinématographiques intrinsèques du film, ce qui est quand même un peu problématique, je l'avoue sans peine. Tran Anh Hung nous revient cette année avec un long métrage une nouvelle fois basé sur un roman (*L'élégance des veuves d'Alice Ferney*) et qui dispose d'un casting féminin vraiment étonnant avec Audrey Tautou (qui ne fait guère plus d'un film par an depuis quelques années), Bérénice Bejo (qui prend doucement le même rythme) et Mélanie Laurent (que l'on connaît presque plus comme réalisatrice maintenant avec le succès du documentaire *Demain*). Etant donné que je ne connaissais pas le livre, j'ai pu davantage m'intéresser au film dans ce qu'il a de singulier.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'*Eternité* est un long métrage vraiment particulier et qu'il a au moins le mérite de ne ressembler à pas grand-chose d'autre de connu. Ce n'est pas pour autant qu'il m'a convaincu, j'y reviendrai, mais le réalisateur a choisi une ligne directrice assez « radicale », que l'on peut presque considérer comme une nouvelle manière de raconter une histoire au cinéma, et il s'y tient jusqu'au bout, coûte que coûte. Et, rien que pour cela, je lui tire mon chapeau. Mais pourquoi donc ce long métrage est-il autant hors des sentiers battus ? D'abord parce qu'il y a extrêmement peu de dialogues et que les comédiens ne doivent pas dire plus de dix phrases chacun au cours du film. En effet, Tran Anh Hung a décidé d'adapter le roman en tirant principalement des phrases clés qui sont prononcées par une voix-off féminine. Au bout d'un moment, celle-ci devient agaçante et on se demande assez rapidement si elle est véritablement utile, puisqu'elle alourdit plus l'ensemble qu'autre chose. En effet, le film n'aurait-il pas été plus réussi sans l'ajout de ces phrases tirées du livre et qui sont la plupart du temps redondantes avec ce qui se déroule sous nos yeux ou des vérités générales pas toujours intéressantes ? Le choix aurait encore été plus fort (faire un film sans aucune parole) et je suis persuadé que le spectateur y aurait plutôt gagné au change, d'autant que, la plupart du temps, on sent très bien ce qui va se passer. Pour autant, si peu de paroles sont prononcées, le silence ne se fait presque jamais puisque la musique est omniprésente pendant les presque deux heures de récit. L'immense majorité du temps, on a droit à des pièces

de piano (dont du Bach, ce qui n'est jamais déplaisant, au demeurant). Là encore, ça finit par lasser car, justement, on sent que c'est un procédé cinématographique, plus qu'autre chose.

Finalement, pour raconter cette histoire, le scénario n'utilise pas vraiment de scènes à proprement parler mais plutôt des moments, des fragments de vie qui montrent des états (heureux ou malheureux) plus que des événements à proprement parler (même si de nombreux mariages et naissances scandent le film). Les retours en arrière sont également fréquents, afin de bien insister sur le caractère presque « magique » de ces liens familiaux. Et cette façon de faire ne sert pas véritablement les actrices qui ne sont qu'une petite composante de ce qui s'apparente à de véritables tableaux, où la caméra navigue constamment (au risque de fatiguer le spectateur). Alors, oui, l'image est plutôt belle, avec une lumière naturelle – tons dorés notamment – de qualité, mais ça manque de vie et donne à l'ensemble un aspect presque désincarné. Engoncées dans leurs costumes (qui n'évoluent jamais) et presque enfermées dans leurs grandes demeures bourgeoises à la décoration foisonnante (là encore, le boulot fourni est impressionnant), elles apparaissent presque comme des statues de cire et on aurait presque envie par moments que les actrices se rebellent et sortent du cadre pour se dévoiler et donner réellement corps à leurs personnages. Malheureusement, ce n'est jamais le cas et le film s'étire sur un rythme langoureux, auquel on finit par se faire avec le temps. Il y a même certaines séquences assez émouvantes, même si, dans l'ensemble, le discours global du long métrage m'a un peu gêné (la femme ne semble trouver son bonheur que dans le fait de donner naissance...). Finalement, je suis resté relativement froid devant ce qui ressemble bien trop à un exercice de style pour réellement me convaincre. Pourtant, je suis persuadé qu'il était vraiment possible de faire bien mieux avec ce matériau, mais il aurait fallu insuffler bien plus de vie et ne pas seulement faire de ces destins des prétextes cinématographiques.

VERDICT :

Si le travail de mise en scène est vraiment soigné et que quelques séquences sont plutôt émouvantes, *Eternité* reste un drôle d'objet cinématographique dont j'ai eu du mal à vraiment percevoir la finalité et qui ne m'a pas vraiment transporté et même agacé par moments. Globalement élégant mais franchement vain.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ DE L'IMAGE



UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS

Derek CIANFRANCE

Date de sortie : 05-10-2016 Vu le : 06-10-2016Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Tom, un Australien qui revient de la Grande Guerre et qui veut se reconstruire, décide d'accepter le poste de gardien de phare sur une île perdue. Sur la terre ferme, il fait la rencontre d'Isabel, qui va devenir sa femme et l'accompagner sur ce caillou isolé. Mais alors qu'elle ne parvient pas à avoir d'enfant, un canot s'échoue avec un homme mort et un bébé qui, lui, est bien vivant...

la saga *Harry Potter*), qui détenaient les droits de ce roman, premier d'une écrivaine australienne et gros succès de librairie dans les pays anglo-saxons. Cianfrance l'a beaucoup apprécié et a tout fait pour convaincre le studio de lui confier la réalisation. C'est d'ailleurs lui qui a écrit le scénario, forcément un peu différent pour que l'histoire soit adaptée au grand écran. Quand on voit les longs métrages précédents du metteur en scène, on peut comprendre ce qui l'a attiré dans cette histoire avec des thèmes que l'on retrouve de façon récurrente chez lui, autour du couple, de la famille ou encore du secret. Mais, en même temps, si on peut voir des similitudes avec ses anciennes œuvres, *Une vie entre deux océans* marque aussi une véritable étape dans la carrière de Cianfrance et ceci à plusieurs niveaux. Mais est-ce pour autant une évolution positive ?

Ce qui est peut-être le plus marquant quand on découvre ce long métrage, c'est la manière dont Derek Cianfrance s'est clairement mis au service de son scénario et de ce que celui-ci implique : un lieu bien particulier (la plupart du film se déroule sur une île perdue au milieu de l'océan), une époque spécifique (l'immédiat après Première Guerre Mondiale) et, surtout, une histoire véritablement dramatique. Alors que, dans son film précédent, on pouvait sentir que le cinéaste prenait le pas (parfois même un peu trop) sur le scénariste, là, il s'efface presque, de fait que l'on a le sentiment à certains moments qu'il s'est un peu laissé dépasser par le projet dans sa globalité. Est-ce parce qu'il était moins libre dans ses choix, du fait d'une production plus « cadrée » ou est-ce une réelle volonté de sa part ? Dans tous les cas, j'ai honnêtement eu du mal à reconnaître le réalisateur de *The Place Beyond the Pines*. Et ça m'a surpris, et même un peu déçu. En effet, *Une vie entre deux océans* est un long métrage extrêmement classique dans sa facture globale, avec très peu d'inventivité dans la mise en scène, de sorte qu'on pourrait croire que ce long métrage est sorti il y a une trentaine d'années. Le bon côté des choses, car il faut toujours commencer par là, c'est que Cianfrance sait évidemment faire du cinéma et, ainsi, la forme est de qualité, avec une photographie léchée (c'est le chef opérateur de *True Detective*, notamment, qui est aux

CRITIQUE :

Depuis son deuxième long-métrage, qui l'a vraiment fait connaître, Derek Cianfrance s'est imposé comme l'un des « jeunes » réalisateurs américains à suivre dans les prochaines années. En effet, *Blue Valentine* (toujours pas vu...) est considéré comme l'une des romances les plus fortes de ces dernières années. Il a ensuite enchaîné sur *The Place Beyond the Pines*, film assez compliqué à décrire tant il oscille toujours entre drame familial et thriller. Personnellement, j'avais trouvé l'ensemble un peu trop touffu mais quand même puissant. En tout cas, on pouvait y sentir que ce réalisateur avait vraiment quelque chose. Comme souvent dans ce genre de cas, Cianfrance a connu une « promotion » en passant du cinéma indépendant à un film de studio, ce qui n'est pas tout à fait la même chose et qui marque souvent une rupture (plus ou moins importante) dans la carrière des réalisateurs. En effet, c'est Dreamworks, et plus particulièrement David Heyman (surtout connu pour être l'un des producteurs de

manettes), de très belles images de nature, notamment de l'océan, et une direction d'acteurs réussie, entre un Michael Fassbender tout en intériorité, une Alicia Vikander comme souvent très juste et une Rachel Weisz plutôt convaincante. Ainsi, on peut vraiment dire qu'*Une vie entre deux océans* est un long-métrage élégant mais il a néanmoins peiné à m'attirer plus qu'une sympathie que je qualiferais de polie.

En fait, on comprend assez rapidement que ce film est un vrai mélodrame et Cianfrance a le mérite d'assumer complètement cet état de fait, n'hésitant d'ailleurs pas à en rajouter une petite couche de ce côté-là. Le destin de ce couple a en effet un côté presque inexorable et, de fait, le scénario ne réserve absolument aucune surprise (puisque l'on voit venir les «rebondissements» de très loin). Ce qui est important ici, c'est à la fois le déchirement que va connaître ce couple et la façon dont il va le vivre mais également toute la dimension symbolique et presque métaphysique que prend leur existence. Ainsi, le fait que l'île où ils habitent se nomment Janus (du nom du Dieu aux deux faces bien distinctes) ne peut être un hasard et Cianfrance se sert beaucoup de la nature environnante et de son côté inexorable (les vagues continuent à déferler quoi qu'il se passe) comme d'une métaphore de la propre existence des personnages principaux : leur destin est implacable et il est impossible à contrer du moment qu'ils ont fait un choix irréversible, à partir duquel tout s'enchaîne. Il y a clairement, à la fois dans le scénario et dans le traitement qui en est fait, une volonté d'émouvoir. Ainsi, la partition composée par Alexandre Desplat, élégante et émouvante, s'inscrit tout à fait dans cette logique. Mais, le réalisateur rate finalement un peu sa cible, ne parvenant jamais à vraiment toucher le spectateur, sauf dans la toute fin, plutôt réussie. Je pense qu'en étant recentré et resserré, surtout dans une première partie un peu longuette, le film aurait gagné en cohérence et en émotion. Malgré tout, cela reste un joli film, loin d'être désagréable mais, quand on connaît le talent du bonhomme derrière la caméra, on pouvait s'attendre à bien mieux. C'est comme si Cianfrance était bridé et pas forcément à sa place avec ce long-métrage.

VERDICT :

Vrai mélo, avec tout ce que ça implique en termes d'événements dramatiques et d'émotions en tout genre, *Une vie entre deux océans* a le mérite de remplir avec application son programme initial : l'image est travaillée, la musique poignante et les acteurs par moments bouleversants. Mais le souci, c'est que tout est presque trop calibré et un peu trop long pour vraiment émouvoir le spectateur. Comme si le réalisateur ne savait pas vraiment quoi faire de son matériau de départ.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ DE L'IMAGE

VICTORIA

"SUPER HÉROÏNE DES TEMPS MODERNES
UNE COMÉDIE HILARANTE"

TELERAMA



VICTORIA

Justine TRIET

Date de sortie : **14-09-2016** Vu le : **08-10-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Victoria Spick est une avocate qui est dans une période compliquée de sa vie, aussi bien professionnellement que personnellement. Alors qu'elle se rend à un mariage, elle fait la rencontre de Sam, un ex-dealer dont elle s'était occupée quelques années auparavant. Le lendemain, un de ses amis présent ce soir-là est accusé de tentative de meurtre sur sa compagne. A contrecœur, elle accepte...

CRITIQUE :

Justine Triet fait partie de cette génération de jeunes femmes qui n'hésitent pas à prendre leur place dans un paysage du cinéma français qui reste quand même très majoritairement masculin. A l'image de figures de proue comme Céline Sciamma, Maïwenn ou Emmanuelle Bercot, d'autres comme Mia Hansen-Løve, Rebecca Zlotowski ou encore Alice Winocour ont réussi récemment à séduire la critique et le public, plus dans le registre dramatique, alors que Justine Triet, elle, est davantage portée sur la comédie. Le premier long métrage de fiction de la réalisatrice, après un passage par la « case » documentaires, s'était en tout cas fait remarquer, notamment pour son côté énergique et un peu foufou même si, personnellement, je ne l'ai jamais vu. *La bataille de Solférino* avait surtout ce côté assez fascinant d'avoir été tourné en grande partie le jour même des résultats du second tour des précédentes élections présidentielles (date où se déroule d'ailleurs l'histoire), ce qui place, anecdote amusante, le film

au quatrième rang en termes de nombre de figurants. Trois ans plus tard, elle revient avec un long-métrage qui semble marquer une certaine maturité et cela à plusieurs niveaux. D'abord, en termes de production puisque, cette fois-ci France Télévisions et Canal+ ont été associés et c'est Le Pacte qui s'est occupé de la distribution, ce qui montre une évolution certaine. En termes de casting, le changement est également notable puisque d'acteurs en devenir (Laetitia Dosch et Vincent Macaigne), on passe à un niveau supérieur avec la présence de Virginie Efira, Vincent Lacoste ou encore Melvil Poupaud, autant de comédiens qui, s'ils ne sont pas des assurances tout-risque en termes de nombre d'entrées (mais qui l'est véritablement aujourd'hui ?), sont tout de même bien plus confirmés. Et, pour couronner tout cela, *Victoria* a eu l'honneur de faire l'ouverture de la Semaine de La Critique lors du dernier Festival de Cannes. Finalement, Justine Triet est-elle le renouveau de la comédie française, comme on a pu l'entendre ci et là ?

En effet, les critiques ont globalement été très positives pour ce long métrage mais, personnellement, c'est un film qui m'a laissé relativement froid et sur lequel j'ai même quelque peu du mal à donner un véritable avis. Ce que je peux dire, c'est qu'il ne m'a pas déplu mais que, en même temps, il a peiné à réellement me convaincre. En fait, ce dont je me rends compte *a posteriori*, c'est que je ne suis jamais véritablement rentré dans l'histoire de cette femme et de ses « aventures ». Et c'est peut-être à partir de ce constat que je peux essayer d'analyser ce long métrage. Ce que je peux commencer par dire, c'est que ce n'est pas de la faute de l'actrice principale. En effet, Virginie Efira est épataante et porte à certains moments littéralement le film sur ses épaules. Celle qui était au départ animatrice de télé et est entrée dans le monde du cinéma par l'intermédiaire de comédies romantiques plus ou moins oubliables (*20 ans d'écart*, par exemple) trouve ici un véritable terrain d'expression à son talent pour la comédie plus grinçante, quelques mois après un second rôle déjà remarqué – et dans un genre très différent – dans *Elle*. Elle fait très bien passer toutes les nuances de son personnage, sorte de célibattante complètement dépassée par des événements qu'elle provoque d'ailleurs en partie. Face à elle, la galerie de personnages

masculins – le jeune amoureux (Vincent Lacoste), l'ami collant et assez dérangeant (Melvil Poupaud) et le mari revanchard (Laurent Poitrenaud) – tient plutôt bien la route. Du côté du casting et de la direction d'acteurs, il n'y a donc rien à redire et ça serait même ce qui m'a le plus convaincu dans le long métrage. Par contre, je n'ai pas du tout été impressionné par une mise en scène que j'ai trouvée sans grand intérêt et, en tout cas, sans aucune inventivité.

Dans la façon de réaliser, il y a clairement une volonté de donner du rythme au long métrage et une certaine énergie en ressort, mais le souci, c'est que celle-ci tourne un peu à vide, ayant du mal à s'appuyer sur un contenu qui lui permette vraiment d'être haletant. C'est comme si *Victoria* ne parvenait jamais à véritablement décoller alors que les promesses sont parfois là. Cela est sans doute dû principalement à un scénario qui semble se chercher plus qu'autre chose, notamment dans le ton employé. Toujours à la limite entre le rire et le malaise, il cherche à rester dans les clous de la comédie dramatique, ce qu'il ne fait pas si mal, de façon générale. Mais il y a des éléments en trop, notamment toute l'histoire avec les animaux (témoins d'un procès) et je trouve que ça tombe un peu facilement dans le loufoque, voire l'absurde, sans que ça soit forcément très utile. Je suis persuadé qu'en restant sur le fil de la dramedie, ce qui est vraiment au cœur du film (*Victoria et ses déboires*) aurait davantage été mis en valeur, de même que les quelques dialogues bien sentis (car il y en a aussi). En fait, je crois que mon plus gros souci est venu du fait que ce personnage principal, et notamment son mode de vie complètement foutraque, m'a bien trop vite agacé et je n'ai donc eu absolument aucune empathie pour elle. On est presque en dehors de la question cinématographique pure, et c'est peut-être un problème, mais c'est ici un élément essentiel qui explique ma relative indifférence devant ce film. Et j'en suis à me demander si ce qu'un grand nombre de critiques n'ont pas aimé dans ce long métrage c'est, justement, qu'ils se reconnaissaient dans ce genre d'univers (d'où, pour eux, un « formidable portrait de femme moderne ») où consommer de la drogue ou avoir des aventures d'un soir est complètement banal. Peut-être que je m'aventure trop loin, mais c'est aussi parce que je me rends compte que je n'avais pas grand-chose à dire sur le film en lui-même. Ce qui est rarement signe d'une grande réussite...

VERDICT :

Comédie dramatique, à la fois grinçante et loufoque, *Victoria* est typiquement le genre de films sur lequel j'ai du mal à me faire un véritable avis. Je n'arrive pas à lui trouver de défauts rédhibitoires mais, en même temps, mis à part le jeu de Virginie Efira, que l'on redécouvre ici, rien ne m'a réellement convaincu non plus. Un long métrage facilement oubliable, en somme...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

VIRGINIE EFIRA



JUSTE LA FIN DU MONDE

Xavier DOLAN

Date de sortie : **21-09-2016** Vu le : **13-10-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Après plus de dix ans d'absence, Louis revient dans sa famille car il a une grande annonce à faire : il va mourir bientôt. Le temps d'une journée, autour d'un repas, les souvenirs et les rancœurs vont revenir à la surface et bouleverser sa mère, son frère et sa sœur, chacun à leur manière...

CRITIQUE :

Doit-on encore continuer de parler de Xavier Dolan comme d'un jeune cinéaste ? En effet, le québécois continue de détonner puisqu'à peine vingt-sept ans, il vient de livrer rien de moins que son sixième long-métrage, ce qui est absolument exceptionnel et presque unique dans l'histoire du Septième Art. Si, dans le monde du cinéma, son âge reste effectivement une « anomalie », le nombre de ses œuvres le fait déjà passer dans la catégorie des metteurs en scène presque chevronnés, d'autant qu'il n'est pas prêt de s'arrêter puisque son nouveau projet (le premier long métrage tourné en anglais) est déjà sur les rails. Et c'est à croire que le garçon est hyperactif car cette profusion de films ne l'empêche pas de continuer à tourner des clips (*Hello* pour Adele, rien que ça) ou à doubler des personnages célèbres pour les versions québécoises des films (historiquement, c'est lui la voix de Ron Weasley au Québec). Pourtant, on ne peut pas dire que la qualité de ses films en pâtit, bien au contraire puisque, dans ceux que j'ai pu voir, je trouve une vraie évolution positive entre le prétentieux *Les amours imaginaires*, le plus convaincant *Tom à la ferme* et, enfin, le puissant *Mommy* qui, pour le coup, m'a beaucoup marqué et me semblait être la preuve que le réalisateur avait vraiment muri et maîtrisé son art. D'ailleurs, on peut également suivre cette progression à travers les récompenses qu'il a obtenues au Festival de Cannes (dont il a également été membre du Jury en 2015), du Prix Regards Jeunes en 2009 pour *J'ai tué ma mère* au Grand Prix (sorte de médaille d'argent) pour *Juste la fin du monde* l'année dernière en passant par un Prix du Jury (médaille de bronze) en 2014 pour *Mommy*. Avec son nouveau long métrage, Xavier Dolan confirme-t-il qu'il ne doit plus être considéré comme un jeune réalisateur et qu'il a bien atteint une certaine maturité ?

Tout d'abord, on peut noter que ce film marque une étape très importante dans sa carrière puisque c'est le premier à avoir un tel casting. En effet, les premiers longs-métrages étaient surtout interprétés par des acteurs canadiens assez peu connus chez nous même si, là-bas, Anne Dorval ou encore Suzanne Clément sont de vraies pointures. Pour *Juste la fin du monde*, il retrouve Nathalie Baye, côtoyée pour *Laurence Anyways* (dans un rôle d'ailleurs très proche de ce qu'Anne Dorval joue habituellement chez Dolan). Sinon, ce ne sont que des nouveautés et, chose assez amusante, ce sont également tous des égéries de marque de luxe (hasard ou coïncidence ?). Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce sont des comédiens très demandés, ce qui montre bien le pouvoir d'attraction actuel de Dolan. Pouvoir réunir Vincent Cassel, Marion Cotillard, Gaspard Ulliel, Nathalie Baye et Léa Seydoux dans un seul et même film, c'est quand même quelque chose. La gestion de ce casting pose d'ailleurs question mais nous y reviendrons un peu plus tard. Malgré ce qui s'apparente à un changement de « standing », *Juste la fin du monde* s'inscrit dans la continuité de sa filmographie puisque, d'une part, il s'agit de la deuxième fois qu'il adapte une pièce de théâtre pour le cinéma (après *Tom à la ferme*) mais, surtout, on retrouve ses thèmes de prédilection et notamment celui des dysfonctionnements familiaux. En effet, le spectateur se retrouve ici au milieu d'une réunion de famille dont on sent dès le départ qu'elle a toutes les chances de mal tourner tant les

personnages sont, chacun à leur manière, complètement barrés. Entre une mère protectrice mais dépassée, un grand frère au caractère plus qu'ombrageux, une petite sœur qui semble perdue et une belle sœur discrète que tout le monde prend pour une idiote, la galerie est complète et, très vite, la tension monte entre eux, avec le personnage de Louis qui est une sorte de catalyseur de toutes les rancœurs refoulées depuis bien longtemps.

Et, pendant une bonne heure et demie, on va se retrouver au cœur d'une sorte d'hystérie qui va aller crescendo. Avec sa mise en scène très resserrée sur les visages et une photographie globalement sombre, Dolan choisit vraiment d'amener le spectateur au plus près des personnages et de leurs sensations, sans lui laisser vraiment de choix. C'est une intention louable pour l'immerger mais, à la longue, le sentiment d'hystérie qui habite les personnages et les disputes incessantes qui en découlent ont fini par me fatiguer. Et je crois que cela vient surtout de la performance des acteurs que j'ai trouvée globalement trop caricaturale, notamment un Vincent Cassel qui surjoue tellement que ça en devient presque grotesque. Nathalie Baye (maquillée comme une voiture volée) et Léa Seydoux sont également souvent à la limite. Finalement, c'est un Gaspard Ulliel étrangement discret (comme s'il perpétuait son rôle dans *Saint Laurent*) et Marion Cotillard, que j'ai trouvée incroyable, qui sont les plus convaincants. D'ailleurs, dans l'ensemble, c'est dans le silence et le calme que le film est le plus fort, notamment dans la manière de montrer ce que la belle sœur comprend car, justement, elle est à l'écoute des autres. En termes de mise en scène, on sent malheureusement trop que c'est une adaptation théâtrale, notamment dans le découpage très net en scènes où Louis a une discussion (ou ce qui y ressemble) successive avec chacun des membres de la famille. Le réalisateur ne parvient pas à dépasser cet écueil et c'est un peu dommage. Sinon, on retrouve Dolan tel qu'on le connaît, c'est-à-dire en formidable faiseur d'images mais qui ne sait pas toujours véritablement doser ses effets. Il est ainsi capable de séquences absolument sublimes, notamment dans le lien entre image et musique (la scène du matelas). Mais, en contrepoint, d'autres scènes semblent être des caricatures de son propre travail (la chorégraphie sur *Dragosta din Tei* comme une réponse au Céline Dion de *Mommy*). Capable du meilleur comme du « pire », Dolan doit encore trouver la bonne formule pour dompter un talent toujours aussi évident.

VERDICT :

Avec *Juste la fin du monde*, Xavier Dolan prouve une nouvelle fois qu'il peut être un magnifique faiseur d'images, capable de séquences magnifiques et magnétiques. Mais, ici, l'ensemble ne suit pas forcément, du fait notamment d'un côté hystérique bien trop marqué, jusque dans certaines performances d'acteurs caricaturales et d'une mise en scène trop théâtralisée. Le talent est là, c'est certain, mais le réalisateur peine encore un peu à réellement le maîtriser.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

MARION COTILLARD

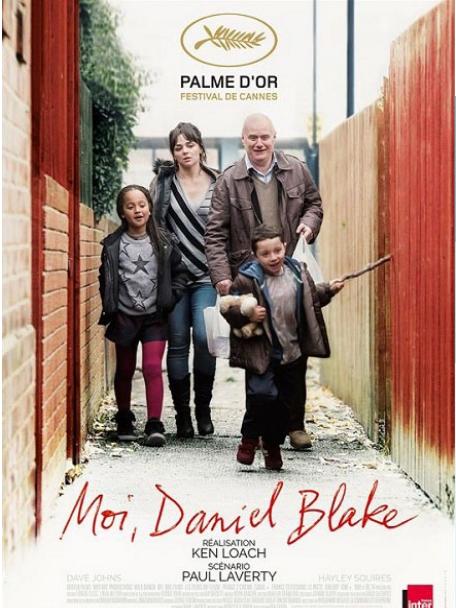
MOI, DANIEL BLAKE

Ken LOACH

Date de sortie : **26-10-2016** Vu le : **30-10-2016**

Au cinéma : PLAZZA VICTOR HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Daniel est proche de la soixantaine et, suite à de graves problèmes de santé au cœur, il doit quitter son poste de menuisier et se voit contraint à faire appel à l'aide sociale. Même si son médecin lui interdit de travailler, il est obligé de chercher de l'emploi pour toucher ses aides. Sa rencontre avec Katie, jeune mère de famille, va-t-elle redonner un sens à une vie de plus en plus absurde ?

CRITIQUE :

Finalement, Ken Loach est bien sorti de la « retraite » qu'il avait annoncée visiblement un peu précipitamment lors de la sortie de *Jimmy's Hall*, son précédent long métrage. En effet, le réalisateur de 80 ans avait dit ne plus vouloir faire de films de fiction mais se consacrer aux documentaires. Pourtant, lors de l'annonce de la sélection du dernier Festival de Cannes figurait bien *I, Daniel Blake*, réalisé par le metteur en scène sans doute le plus habitué au Festival, puisqu'avec dix-huit participations, dont treize en sélection officielle, il établit un record assez incroyable. Et ses longs métrages y ont accumulé les récompenses (trois Prix du Jury, Prix du Scénario, Prix d'interprétation masculine) et il a même remporté la Palme d'Or en 2006 pour *Le vent se lève*, film que j'avais trouvé très beau (même si très dur) à l'époque. Depuis, je n'ai pas vu tous ses longs-métrages et je crois surtout avoir visionné les plus « légers » (*Looking for Eric* ou *La part des Anges*), alors que le cinéma du Britannique est surtout réputé pour

son côté militant que ce soit pour le côté social (dénunciation des politiques publiques, notamment) ou même historique (sur la guerre d'indépendance en Irlande, par exemple). De nouveau en compétition cette année, avec un retour à son cinéma social fétiche, Loach est entré dans le cercle très fermé des « double palmés » (ils sont maintenant neuf, dont les frères Dardenne ou Michael Haneke pour les plus récents). Pourtant, au grand jeu des pronostics d'avant palmarès, *Moi, Daniel Blake*, était loin de faire partie des favoris puisque *Toni Erdman* de Maren Ade, *Juste la fin du monde* de Xavier Dolan ou encore *Elle* de Paul Verhoeven, récoltaient la majorité des suffrages. Mais, finalement, le jury, présidé par George Miller, a surpris tout le monde en mettant à l'honneur le cinéma de Ken Loach. Pour autant, doit-on résumer cette Palme d'Or à un acte uniquement politique ?

A première vue, la réponse paraît être positive car, en termes de cinéma pur, il y a sans doute eu mieux lors de la dernière cuvée du Festival de Cannes. Mais, ce long métrage rappelle aussi pourquoi le cinéma est si beau dans sa diversité. On est en effet très loin de Dolan ou même de Verhoeven mais il y a vraiment quelque chose qui se dégage ici et qui est assez unique et incroyable. En fait, *Moi, Daniel Blake* est un long métrage qui me laisse un très drôle de sentiment, surtout parce que j'ai eu globalement la sensation de visionner un film relativement banal du point de vue cinématographique mais qui, finalement, m'a ému et touché comme rarement. Et j'en viens à me dire que c'est bien là que réside la puissance de ce film et, donc, le génie de Ken Loach qui, d'une certaine manière, mérite amplement sa Palme d'Or. Tout au long de son long métrage, le réalisateur s'en tient à un programme et à une ligne très claire et il n'en dévie jamais. Il fera tout pour montrer l'absurdité de la société anglaise moderne, notamment dans le traitement qu'elle fait des chômeurs et des pauvres et, en ce sens, il (re) donne véritablement leur voix à toute une partie de la société qui est oubliée et que, d'une certaine façon, on veut absolument faire oublier. Elle est en effet le revers de la réussite économique florissante que l'on essaie toujours de promouvoir, mais qui laisse sur le carreau des millions de britanniques. Je ne défends pas les mêmes idées politiques que Ken Loach mais, là, sur le pur constat, on ne peut qu'être en phase avec ce qu'il montre ici,

de manière quasi-documentaire par moments, et après avoir effectué un gros travail de recherche pour être au plus près de la réalité.

Car, si le film est dur, il l'est dans la vérité crue qu'il montre, notamment les mécanismes des pôles emplois britanniques où les employés semblent être des robots. Ils appliquent de manière stricte un règlement presque kafkaïen et dont on a l'impression qu'il a été édicté dans le seul but de rendre fous les personnes qui doivent s'y rendre. D'ailleurs, l'une des employées qui essaie de sortir du cadre va vite se faire rappeler à l'ordre car elle risque de « créer un précédent » en offrant une aide personnalisée à Daniel qui en a bien besoin. Ce qui marque le plus, c'est le côté extrêmement déshumanisé de cette machine administrative et les cinq premières minutes du film en sont un exemple des plus frappants. Daniel, lui, n'a plus qu'un certain humour parfois noir et l'énergie du désespoir pour tenter de se mettre en travers d'un système duquel sortit intact semble être impossible. Surtout que lui n'est pas vraiment adapté au monde moderne puisqu'il ne maîtrise pas les outils informatiques, devenus indispensables dans toutes les démarches. Mais, en même temps, la jeune fille de la famille avec laquelle il se lie est complètement désemparée devant une cassette audio dont elle ne sait que faire. Choc de générations, en quelque sorte. Dans sa dénonciation, on ne peut pas dire que Ken Loach fasse les choses à moitié et on pourrait regretter que son long métrage ait un côté presque naïf avec les gentils d'un côté et les méchants de l'autre. Mais, en gardant la bonne distance et en ne faisant pas trop durer les scènes qui pourraient devenir gênantes (sauf, à la fin, pour celle du graffiti), il parvient globalement à rester à l'écart du piège du pathos et du larmoyant. Pourtant, il n'en reste pas moins que *Moi, Daniel Blake* est émouvant et même, par moments, franchement déchirant.

Au cœur de cette machine administrative, ce sont de vraies histoires que le scénario met en scène avec, notamment, celle de Daniel qui est au cœur de tout mais aussi celle de Katie et ses deux enfants, qui va s'y relier. Naît entre eux une relation finalement presque trop simple pour être vraie, totalement gratuite et désintéressée, où il n'est finalement jamais question véritablement d'amour ou même d'amitié mais plutôt de fraternité humaine et d'entraide. Bien sûr, Daniel n'a jamais eu d'enfants et on voit bien en creux ce que cette nouvelle relation peut lui apporter mais ce n'est absolument jamais mis en avant. Cette seconde histoire (celle de la famille) ouvre une autre perspective dans la vision de cette pauvreté engendrée par le système, encore plus violente et ce n'est pas un hasard si la scène la plus forte du film (et peut-être de l'année au cinéma, d'ailleurs) montre la misère dans laquelle Katie est plongée. D'ailleurs, l'émotion est souvent à fleur de peau, parce qu'il y a une véritable dignité chez ces personnages et notamment chez Daniel, qui, bien que lui-même en situation précaire, n'hésite pas à aider les autres et à rester debout, autant que faire ce peu. Et ce qui est assez fou, c'est que malgré un scénario un peu trop téléguéidé, puisqu'on sent à peu près tout venir d'assez loin, l'émotion fonctionne tout de même, pour être très forte dans les derniers instants du film. Cette trame, où les surprises sont peu nombreuses, permet également de renforcer le côté implacable de cette société, contre laquelle toute bataille est presque perdue d'avance. D'habitude, devant un long métrage aussi prévisible dans ce qu'il montre, je suis circonspect (voire agacé) mais, là, étrangement, je me suis laissé aller, transporté par ce qui s'apparenterait presque à un conte des temps modernes. Un conte rude, mais un conte malheureusement réaliste...

Alors, évidemment, *Moi, Daniel Blake* est un film très orienté, presque manichéen dans sa construction et la manière dont il dépeint la société. Le réalisateur cherche à amener le spectateur avec lui, dans cette dénonciation d'une société de plus en plus déshumanisée et le fait avec des ficelles, scénaristiques notamment, un peu grosses par moments. Mais, peut-on et doit-on reprocher cela à Ken Loach, lui qui fait un cinéma social depuis de si nombreuses années ? On connaît le réalisateur et on ne peut donc pas être surpris par le discours et le procédé utilisé. Mais, en même temps, c'est sans doute l'un de ses longs métrages les moins « enragés » et c'est là qu'il dénonce le mieux et que le spectateur peut réellement s'identifier aux personnages principaux et à leur situation. Plus apaisé dans la forme, mais n'ayant pas perdu son mordant dans le fond, Ken Loach livre presque une sorte de testament cinématographique, comme s'il avait enfin compris la recette miracle d'un cinéma social qui ne perd pas de vue son but d'information et d'indignation. Et si, finalement, la Palme d'Or obtenue par *Moi, Daniel Blake* desservait le film plus qu'autre chose ? C'est une question que l'on peut se poser car, à autant être mis en avant, ce long métrage a forcément été source de tensions pour certains qui ont alors davantage insisté sur ses défauts que sur ses qualités car, « se payer » une Palme d'Or, ça doit être assez jouissif pour certains. Cette œuvre doit rester à sa place : ce n'est pas un immense film de cinéma mais plutôt une très belle leçon de vie, bien filmée et justement interpré-

tée. Et ça me satisfait déjà bien largement... Le jury a fait son choix et celui-ci est par essence discutable mais, de mon côté, c'est une décision que je peux tout à fait comprendre.

VERDICT :

Avec sa ligne narrative très claire et parfois un peu trop manichéenne, *Moi, Daniel Blake* a un côté un peu agaçant. Mais on finit par se faire entraîner par la dignité du personnage principal et la fraternité qui est au cœur de l'histoire de cet homme qui tente de se débattre dans un système de plus en plus déshumanisé, tout en aidant son prochain. Une belle Palme d'Or, qui fait aussi beaucoup réfléchir.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES, VRAIMENT ÉMOUVANTES



NOVEMBRE ET DÉCEMBRE

| | |
|---|-----------|
| RÉPARER LES VIVANTS | 74 |
| L'ODYSSEÉ | 76 |
| CAPTAIN FANTASTIC | 78 |
| TU NE TUERAS POINT | 80 |
| IRIS | 82 |
| LE CLIENT | 84 |
| LA FOLLE HISTOIRE DE MAX ET LÉON | 86 |
| SULLY | 88 |
| PREMIER CONTACT | 90 |
| ALLIÉS | 94 |
| MANCHESTER BY THE SEA | 96 |
| LE FONDATEUR | 98 |



RÉPARER LES VIVANTS

Katell QUILLÉVÉRÉ

Date de sortie : **01-11-2016** Vu le : **01-11-2016**

Au cinéma : PLAZZA VICTOR HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Alors qu'il vient de faire du surf avec des amis, Simon est victime d'un accident de la route. En état de mort cérébral, son cœur fonctionne encore et ses parents doivent alors prendre une décision concernant le don de cet organe. Dans le même temps, une femme attend la greffe de cœur qui pourra lui permettre de continuer sa vie.

CRITIQUE :

Pour cette fin d'année, *Réparer les vivants* était l'un des longs métrages que j'attendais le plus mais que, dans le même temps, je redoutais également beaucoup. En effet, ce nouveau film de Katell Quillévéré avait, sur le papier à peu près tout pour me plaire : une réalisatrice aux commandes dont j'avais beaucoup apprécié le précédent long métrage (*Suzanne*), nombre d'acteurs dont j'aime particulièrement le jeu dans la distribution (Tahar Rahim et Bouli Lanners, entre autres), une bande son écrite par celui qui est aujourd'hui l'un des maîtres en la matière (Alexandre Desplat) et, surtout, le fait que ce soit l'adaptation d'un roman que j'avais tout particulièrement apprécié. Mais c'est aussi cette raison qui me poussait à être un brin méfiant puisque, après avoir lu l'œuvre de Maylis de Kerangal (et m'être pris une sacrée claque, au passage), je m'étais dit qu'il s'agissait sans doute là de l'un des romans les moins adaptables au cinéma que je

connaisse, notamment en raison de sa structure extrêmement morcelée et de son côté résolument choral (qui, souvent, rend moins bien au cinéma). Quand j'ai appris que, finalement, il allait bien connaître un passage sur grand écran (ce qui n'est guère étonnant, finalement, pour un tel succès de librairie), j'ai presque ressenti une certaine déception. Mais je gardais confiance dans cette jeune réalisatrice qui a le cran de relever le défi, en me disant qu'avec des bonnes idées de mise en scène, des comédiens au top et une gestion du tempo efficace, elle avait moyen de faire quelque chose de costaud. Il faut dire qu'elle avait déjà réussi, dans son précédent film, à raconter vingt-cinq ans de la vie d'une jeune femme (depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte) en un peu plus d'une heure et demie, sans que cela paraisse incongru. Alors, ce passage de l'écriture à l'image est-il réussi ?

Pour dire les choses franchement, et ne pas tourner autour du pot longtemps, *Réparer les vivants* a peiné à vraiment me convaincre. Je le considère comme un bon film mais pour lequel je ne peux pas m'enthousiasmer. Et, en comparaison du roman de Maylis de Kérangal, j'ai trouvé cette œuvre beaucoup moins forte et presque un peu « fade ». Forcément, j'ai bien conscience que ma critique est en grande partie biaisée par le fait que j'ai lu le livre, mais c'est ainsi... Aurais-je davantage apprécié le long métrage en ne l'ayant pas lu ? C'est évidemment une question à laquelle il est difficile de répondre. Donc, ne nous y attardons pas. Le film mérite que l'on s'y intéresse pour ce qu'il est véritablement, d'autant que Katell Quillévéré est une réalisatrice qui est loin d'être neutre et qui a de vrais partis-pris de mise en scène. C'est notamment le cas dans un premier quart d'heure assez envoutant. Il n'y a presque aucun dialogue alors que l'on suit Simon de la chambre de sa petite amie jusque dans la mer avec ses camarades de surf. Cette séquence en mer est d'ailleurs assez impressionnante, avec des ralentis spectaculaires au cœur des rouleaux et une manière de filmer la mer comme un corps vivant franchement réussie. Un certain suspense s'enclenche même puisqu'on sent le danger poindre. Mais il viendra un peu plus tard, avec ce qui est sans doute l'une des meilleures idées du film (cette mer qui recouvre peu à peu la route, comme la vision de ce que le conducteur a en tête). Ce qui s'apparente à un prologue, tant il est presque « en dehors » du film, finit alors dans un fracas terrible. Et c'est à partir de là que le long métrage débute véritablement, mais aussi que

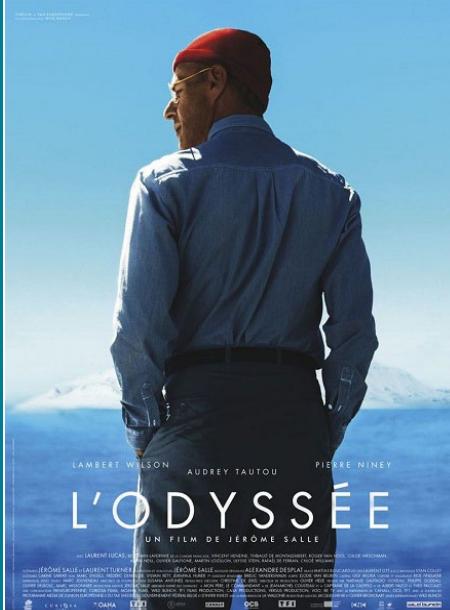
les choses se gâtent un peu... Le nombre de personnages en jeu va peu à peu augmenter et le souci, c'est que le film ne parvient pas à tous leur donner l'importance qu'ils méritent véritablement.

Rien que dans ce que l'on peut considérer comme la première partie du long métrage, il y a un grand nombre de protagonistes : les parents de Simon, le médecin qui leur annonce la nouvelle, celui qui est en charge de leur demander pour le don d'organes, une infirmière... On passe de l'un à l'autre sans avoir le temps d'approfondir leurs sentiments. La réflexion des parents est ainsi complètement passée sous silence alors que c'est un choix très fort qu'ils doivent effectuer. Pourtant, il y en a, des choses à dire et à montrer et tant de pistes sont ouvertes mais jamais exploitées... C'est d'ailleurs pareil tout au long du film, que ce soit pour la « receveuse » et sa famille ou encore pour l'équipe chargée d'effectuer le « transfert » du cœur. A force d'accumuler les personnages, ça tourne un peu à la galerie qui bloque toute émotion puisqu'on passe de l'un à l'autre sans avoir le temps de vraiment s'y attacher. Mais surtout, on finit par perdre ce qui est vraiment au centre du récit : le cœur en lui-même et le sentiment d'urgence qui l'accompagne. Et c'est ce qui m'a vraiment dérangé car, ce qui est essentiel dans le livre (construit clairement autour d'une durée de vingt quatre heures) est peu présent ici. C'est pourtant dans ce cas-là quelque chose d'essentiel et qui, pour le coup, pouvait être tout à fait traité dans un cadre cinématographique. Là, on a le sentiment que la problématique temporelle n'est jamais mise en question. Le scénario préfère prendre son temps sur des discussions sans grand intérêt. La dernière image du film répond à la première, signe que la boucle est bouclée et que ce cœur continue de vivre, même si c'est dans un corps différent. Il est juste dommage que cet organe ne soit pas la pierre angulaire autour de laquelle le long métrage se construit. Il aurait sans doute gagné en émotions, en puissance et en force.

VERDICT :

D'un roman magnifique, Katell Quillévétré n'arrive pas à un tirer un long métrage dans la même veine. En diluant un peu trop le récit, elle perd beaucoup de ce qui fait la puissance du livre : l'urgence absolue autour de ce cœur. Ca reste un film tout à fait correct, traversé de très beaux moments, mais qui a peiné à véritablement me satisfaire. Si vous avez le choix, préférez plutôt l'ouvrage de Maylis de Kérangal...

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****LE PREMIER QUART D'HEURE**



L'ODYSSEE

Jérôme SALLE

Date de sortie : **12-10-2016** Vu le : **04-11-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

En 1948, le Lieutenant Cousteau se lance dans un grand projet. Depuis qu'il a inventé un scaphandre autonome, il ne rêve plus que d'explorer les fonds marins. Au fil des années, son idée va prendre de plus en plus d'importance, au risque de la couper de sa propre famille mais aussi du but véritable de ce qu'il considère comme une véritable conquête.

CRITIQUE :

Un personnage tel que le Commandant Cousteau « méritait » forcément un biopic de la part du cinéma français. Si, Wes Anderson, dans *La vie aquatique*, s'était largement inspiré du mythe pour son Steve Zissou (incarné par Bill Murray), il était presque étrange que personne ne se soit véritablement intéressé à celui qui est un véritable personnage du Vingtième Siècle en France. En effet, il détient toujours le record du nombre de fois lauréat du « fameux » sondage sur la personnalité préférée des français créé en 1988 (devant l'Abbé Pierre), même si, depuis quelques années, on peut avoir l'impression qu'il est tombé quelque peu dans l'oubli, près de vingt ans après sa mort. Mais, celui qui était surtout connu pour avoir permis au monde entier de découvrir les fonds marins (ainsi que pour son fameux bonnet rouge), a longtemps gardé une grande part d'ombre sur sa vie personnelle et sur ses véritables convictions. C'est donc Jérôme Salle qui s'est attelé à cette tâche, en se basant principalement sur l'ouvrage écrit par deux des plus fidèles collaborateurs du fameux Commandant. Ce réalisateur s'est surtout fait connaître pour ses films d'action et notamment son premier, *Anthony Zimmer*, qui a connu un remake raté aux Etats-Unis (*The Tourist*). Ensuite, il a été à la tête des deux volets de *Largo Winch*, avant d'adapter Caryl Férey dans un thriller poisseux (*Zulu*). On ne l'attendait donc pas forcément à la tête de ce film, au budget important dans le paysage cinématographique français actuel (plus de vingt millions d'euros) et au casting regroupant quelques vraies têtes d'affiche plutôt bankable (Lambert Wilson, Audrey Tautou et Pierre Niney). D'ailleurs, au début du projet, le film devait être en langue anglaise et le commandant être interprété par Adrian Brody, ce qui aurait sans doute donné une autre coloration au long métrage. Aurait-il été davantage réussi pour autant ? La question reste ouverte même si j'ai ma petite idée...

Pourtant, je partais avec un *a priori* plutôt positif sur ce film, sans trop savoir pourquoi, d'ailleurs. Peut-être des souvenirs d'enfance à regarder les cassettes vidéo de Cousteau qui remontaient à la surface, ou encore le fait qu'Alexandre Desplat soit aux commandes de la musique... Assez vite, mon enthousiasme a été douché et la question qui m'est rapidement venue à l'esprit et qui ne m'a plus quitté jusqu'au bout fut la suivante : pourquoi faire ce film ? Qu'est-ce qu'il y a véritablement derrière ? Et je crois malheureusement que la réponse est d'une douloureuse banalité et se résume en un seul mot : rien... J'ai lu ci et là que si Jérôme Salle s'était emparé du sujet, c'est en grande partie parce qu'il aimait le personnage et qu'il trouvait qu'il n'était pas forcément reconnu à sa juste valeur. C'est une raison qui s'entend mais on a l'impression qu'à part ça, c'est le vide complet. Et cette « affection » pour le personnage est presque un problème en soi puisqu'il me semble qu'il est plutôt préférable d'avoir une certaine distance émotive par rapport au sujet de son film, sous peine de ne pas bien saisir tous les enjeux présents. Pour faire un biopic de qualité (ce qui n'est finalement pas si courant, alors que le genre se développe toujours plus), il ne suffit pas de dévoiler toutes les facettes du personnage, mais il est nécessaire de trouver un véritable axe, autour duquel le scénario va pouvoir s'enrouler. Et c'est exactement ce que *L'Odyssee* ne fait

Pourtant, je partais avec un *a priori* plutôt positif sur ce film, sans trop savoir pourquoi, d'ailleurs. Peut-être des souvenirs d'enfance à regarder les cassettes vidéo de Cousteau qui remontaient à la surface, ou encore le fait qu'Alexandre Desplat soit aux commandes de la musique... Assez vite, mon enthousiasme a été douché et la question qui m'est rapidement venue à l'esprit et qui ne m'a plus quitté jusqu'au bout fut la suivante : pourquoi faire ce film ? Qu'est-ce qu'il y a véritablement derrière ? Et je crois malheureusement que la réponse est d'une douloureuse banalité et se résume en un seul mot : rien... J'ai lu ci et là que si Jérôme Salle s'était emparé du sujet, c'est en grande partie parce qu'il aimait le personnage et qu'il trouvait qu'il n'était pas forcément reconnu à sa juste valeur. C'est une raison qui s'entend mais on a l'impression qu'à part ça, c'est le vide complet. Et cette « affection » pour le personnage est presque un problème en soi puisqu'il me semble qu'il est plutôt préférable d'avoir une certaine distance émotive par rapport au sujet de son film, sous peine de ne pas bien saisir tous les enjeux présents. Pour faire un biopic de qualité (ce qui n'est finalement pas si courant, alors que le genre se développe toujours plus), il ne suffit pas de dévoiler toutes les facettes du personnage, mais il est nécessaire de trouver un véritable axe, autour duquel le scénario va pouvoir s'enrouler. Et c'est exactement ce que *L'Odyssee* ne fait

absolument pas. Sans aucun parti-pris, le scénario déroule plus de trente ans de la vie de Cousteau, en montrant ses différentes facettes (père absent, mari volage, explorateur mégalo,...) sans jamais véritablement les mettre en perspective. C'est comme si les scénaristes étaient presque gênés de se retrouver avec un personnage si riche et qu'ils ne savaient pas du tout quoi en faire.

Pour être tout à fait honnête, on pourrait dire que le scénario se sert du personnage de Philippe, l'un de ses fils, pour raconter l'homme derrière l'explorateur. Mais cette relation père-fils n'est pas du tout exploitée comme elle devrait l'être avec des thématiques essentielles reléguées au second plan (notamment le lien entre le fait d'être le fils préféré mais aussi celui qui « fait peur » car pouvant prendre davantage de lumière). En dix minutes à la fin du long métrage, on comprend l'influence qu'a pu avoir Philippe sur son père, en termes de conscience écologique et le Commandant se rachète alors une certaine virginité à peu de frais. Si le scénario m'a vraiment déçu par sa pauvreté, j'ai quand même le sentiment que c'est la mise en scène qui a fini par plomber le long métrage et réellement m'agacer. Il n'y a absolument aucune idée forte et tous les poncifs de réalisation sont de sortie (je crois que le travelling dans la boîte de nuit m'a achevé, sachant qu'on était au tiers du film...). Tout est hyper illustratif, et, surtout, souligné, au point que ça en devient par moments complètement grotesque. Pour être bien sûr que le spectateur comprenne le propos (ourtant pas bien complexe...), on montre et on dit en même temps... La partition d'Alexandre Desplat, elle, est plutôt jolie mais un peu trop utilisée à mon goût (ou c'est peut-être que je l'ai davantage remarquée car les images m'énervaient...). Enfin, les acteurs font le boulot, sans trop en rajouter et sans non plus nous émerveiller. Lambert Wilson aura sa nomination aux César, quoi... Heureusement que les plans sous-marins, bien filmés, notamment grâce à un joli travail sur la lumière, relèvent quelque peu l'ensemble. Mais, franchement, si j'avais voulu voir de belles images de baleines et de requins, je serais allé voir un documentaire animalier. Il y avait autour du personnage Cousteau tellement d'autres enjeux qui ne sont pas vraiment traités ici...

VERDICT :

Un peu sauvé par ses belles images sous-marines, L'Odyssée est surtout plombé par un scénario indigent, où tout est plus que souligné, et de trop grandes facilités de mise en scène. Les vraies questions que soulèvent la relation entre le Commandant Cousteau et son fils sont, elles, complètement éludées. Alors, d'accord, c'est beau, mais qu'est-ce que c'est vain...

NOTE : 10**COUP DE CŒUR :****LES IMAGES SOUS-MARINES**



CAPTAIN FANTASTIC

Matt ROSS

Date de sortie : **12-10-2016** Vu le : **10-11-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Ben vit avec ses six enfants au fond d'une forêt reculée et les éduque à sa façon, faisant tout pour les rendre adultes bien avant l'âge. Mais quand leur mère décède, ils vont devoir revenir au monde réel et la transition ne sera pas des plus évidentes, à la fois pour les enfants, mais aussi pour Ben, qui voit ses méthodes éducatives remises en question...

CRITIQUE :

Voici donc que s'avance la nouvelle pépite annuelle dans la catégorie film américain indépendant. En effet, c'est devenu une sorte de tradition que, une fois par an, on nous présente un long métrage d'outre-Atlantique comme étant celui qui représente le mieux le Septième Art qui se fait en dehors des grands studios. La plupart du temps, ces films suivent un itinéraire semblable : un réalisateur inconnu ou presque, une présentation au Festival de Sundance, la Mecque absolue du cinéma indépendant américain, puis une très belle carrière dans différents Festivals à travers le monde, avant de finir avec de nombreuses nominations pour les cérémonies de récompenses du début d'année suivant. En France, c'est souvent au Festival du film américain de Deauville qu'ils se font vraiment connaître et qu'ils s'offrent le droit d'être distribués dans notre beau pays. Ces dernières années, les exemples que l'on peut trouver sont *Whiplash*, *Les Bêtes du Sud Sauvage*, *Winter's Bone* ou encore *Little Miss Sunshine*, sans doute le long métrage qui a véritablement lancé ce qui s'apparente maintenant à une mode. *Captain Fantastic* remplit absolument tous les critères.

Le premier est celui du réalisateur puisque Matt Ross est surtout connu pour être un acteur de série et, s'il a déjà réalisé trois long-métrages, aucun ne s'est véritablement fait connaître du grand public. Après une présentation à Sundance, le long métrage a été sélectionné dans la catégorie *Un certain regard* à Cannes, d'où il est reparti avec un Prix de la Mise en Scène, puis il a continué sa « vie » jusqu'au Festival de Deauville où il a remporté le Prix du jury et celui du Public. Et je ne serais pas surpris que, dans quelques mois, on en entende parler lorsque les nominations aux Oscars ou aux Golden Globes seront connues. Avec un tel pedigree, forcément, on s'attend à voir un film de grande qualité. Malheureusement, la réalité est bien plus contrastée...

La première séquence du long métrage est particulièrement intrigante et nous plonge dans une drôle d'ambiance : on y voit un cerf déambuler dans une forêt gorgée de soleil, avant d'être attaqué et tué par un jeune homme, en tenue de camouflage. Juste après, des enfants de plus en plus jeunes apparaissent, puis un homme, barbu, semblant sorti d'un autre âge... On comprend rapidement que l'on a affaire à une drôle de famille, avec un père qui vit en autarcie avec ses six enfants, âgés d'environ cinq à dix-huit ans. Pendant la première partie du long métrage, on apprend à mieux les connaître et notamment à découvrir leur mode de vie si particulier, fait d'un entraînement physique quasi-militaire et d'une éducation qui pousse chacun à réfléchir par lui-même. C'est plutôt pas mal foutu, bien rythmé et on s'attache peu à peu à ces sept personnages au style de vie si atypique. Forcément, on sait que le film ne peut pas reposer uniquement là-dessus et c'est finalement la mort de la mère, absente depuis un certain temps, qui est l'élément perturbateur dans une existence que presque rien ne semblait pouvoir troubler. S'engage alors un « autre » film, principalement basé sur le principe du *road-movie*, puisque la famille doit traverser du Nord au Sud les Etats-Unis pour se rendre à l'enterrement, bien qu'ils ne soient pas vraiment les bienvenus. Ce qui est intéressant, c'est que le *road-movie* est ici bien plus « psychologique » que vraiment « physique ». En effet, la dimension géographique est finalement très peu prise en compte,

puisque le passage d'un coin vraiment reculé à la « ville » est surtout l'occasion pour les enfants de la famille de découvrir la « vraie vie », bien loin de celle qu'ils connaissent dans leur forêt. Et ils vont devoir s'y adapter, quitte à faire des choses franchement malhonnêtes...

En ce sens, *Captain Fantastic* m'a beaucoup fait penser à *Little Miss Sunshine* qui utilise les mêmes ressorts. Néanmoins, le film de Matt Ross se sert beaucoup moins de la corde humoristique, encore que certains passages sont vraiment drôles, notamment quand ils se font passer pour des chrétiens illuminés. Le souci, c'est que, dans l'ensemble, la trame narrative est extrêmement mécanique et manque de beaucoup d'originalité. On voit ainsi venir les « péripéties » très longtemps à l'avance et le découpage en différentes « étapes » (la rencontre avec la famille, la rencontre amoureuse,...) est beaucoup trop marqué. En faisant de manière assumée de son film un véritable conte, Matt Ross perd également en crédibilité d'ensemble puisque le propos devient trop simpliste – les cousins, par exemple, sont des débiles profonds – et ne pose pas véritablement l'enjeu de l'éducation de ce père. Pourtant, c'est au cœur du film et il y aurait à redire sur celui qui pourrait presque apparaître comme un gourou auprès de ses enfants, interprété par un Viggo Mortensen absolument parfait dans ce rôle. Avec son rythme plutôt soutenu et une certaine distance par rapport aux événements racontés, *Captain Fantastic* reste finalement en surface de ses sujets principaux, au point d'apparaître comme un joli objet cinématographique presque un peu vain. Dans sa réalisation, Matt Ross ne fait pas beaucoup d'étincelles, avec une certaine propension à être trop démonstratif. Je trouve que l'ensemble manque d'originalité et s'inscrit dans les sentiers battus et rebattus du cinéma indépendant américain actuel (pour dire les choses très clairement, le film « fait très Sundance »). Il s'appuie tout de même sur une bande-son de qualité, qui réussit parfaitement à mixer une musique originale planante, avec du Bach ou encore du Gun's and Roses (drôle d'alliance, vous en conviendrez). La dernière séquence, qui ouvre le champ des possibles, me laisse encore plus de regrets car elle semble signifier que Matt Ross avait vraiment conscience des questions que son film posait mais qu'il a presque choisi délibérément de ne pas les traiter...

VERDICT :

Un peu trop stéréotypé dans son mécanisme narratif et dans sa réalisation, *Captain Fantastic* reste un long métrage charmant, porté par un Viggo Mortensen en très grande forme, et une bande-son vraiment chouette. Mais il manque trop d'éléments et une bonne dose d'originalité pour en faire le vrai bon film que l'on nous avait promis. Ce réalisateur laisse quand même de belles promesses pour l'avenir...

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****VIGGO MORTENSEN**



TU NE TUERAS POINT

Mel GIBSON

Date de sortie : **09-11-2016** Vu le : **15-11-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: FILM DE GUERRE

HISTOIRE :

La guerre éclate en Europe et Desmond Doss, un jeune américain décide de servir son pays. Mais ses principes religieux et moraux lui interdisent de tuer et même de tenir une arme. Après une longue bataille avec la hiérarchie militaire, il obtient le droit de partir à la guerre sans fusil. Il deviendra même un héros...

CRITIQUE :

Ca y est, la traversée du désert semble terminée pour Mel Gibson. Et que celle-ci fut longue... En effet, depuis une bonne dizaine d'années, celui qui était l'un des chouchous d'Hollywood a connu une sorte de descente aux enfers. Cela est dû à la fois à des choix artistiques très forts et incompris, à des prises de position extrémistes dans un bon nombre de domaines (contre les juifs, les homosexuels ou les noirs, pêle-mêle) et à la révélation de son addiction pour l'alcool qui lui a valu certaines condamnations judiciaires mais, surtout, aux yeux de l'opinion publique et des studios. Pourtant, on peut dire que l'Australien était jusque-là l'une des très grandes stars du cinéma mondial, autant en tant qu'acteur (les *Mad Max*, les *Arme fatale* notamment), qu'en tant que réalisateur puisque, dès son deuxième long métrage, il faisait le doublé Meilleur film – Meilleur réalisateur aux Oscars avec *Braveheart* (rien que ça !). Jusque-là, il faisait l'unanimité. Mais les choses ont changé avec ses deux réalisations suivantes, au milieu des années 2000. D'abord avec *La Passion du Christ*, à la fois pour sa lecture hyper-violente des dernières heures de Jésus mais aussi pour un message supposé antisémite (je n'ai pas vu donc j'ai du mal à donner mon avis), puis avec *Apocalypto*, autre film très brutal sur l'histoire de l'empire Maya avant que les Espagnols ne le conquière (pas visionné non plus).

Pendant dix ans, on ne le verra presque plus, sauf devant la caméra de Jodie Foster, pour *Le complexe du Castor* ou encore dans des seconds rôles de films d'action pas forcément très réussis. *Tu ne tueras point* marque donc véritablement son *come-back* et on peut noter qu'il n'est pas non plus signe d'un retour en grande pompe à Hollywood puisque le long métrage est en grande partie australien, à la fois dans sa production mais également dans son tournage, qui s'est intégralement déroulé là-bas ainsi que dans son casting, majoritairement *wallaby* (pour parler en termes rugbystiques). Ce retour sur le devant de la scène est-il pour autant signe d'un grand film ?

Tu ne tueras point est un long métrage sur lequel j'ai du mal à me faire réellement un avis, notamment parce que certains aspects m'ont beaucoup plu et d'autres beaucoup moins. On pourrait presque diviser le film en deux, ou encore, par moments, complètement dissocier le fond et la forme, pour expliquer ce qui fonctionne ou pas ici. Ainsi, faire une synthèse d'un long métrage aussi peu cohérent a quelque chose de vraiment compliqué. Mais je vais m'y atteler du mieux possible. Et s'il y a bien quelque chose qui traverse l'ensemble du film, c'est bien la référence à la religion, faisant du personnage principal une figure christique manifeste (voir le dernier plan, ultime symbole). Evidemment, on sait que Mel Gibson est un fervent catholique (tendance très conservatrice) et il n'est donc pas étonnant de voir tout cet aspect fortement mis en valeur. Mais, en même temps, il faut tout de même préciser que le titre français est directement tiré de la Bible et donne donc une dimension particulière au film, là où le titre original (*Hacksaw Ridge*) est plus factuel (c'est le lieu de la bataille, tout simplement) et s'inscrit donc davantage dans la longue lignée des films de guerre américain. Et la religiosité reste un élément essentiel du scénario puisque Desmond Doss était adventiste du septième jour et c'est sa conscience religieuse, ainsi qu'une enfance compliquée, qui expliquent son attitude lors de la guerre et son refus de se soumettre à sa hié-

rarchie, concernant le port d'une arme. *Tu ne tueras point* est donc basé sur une histoire vraie et celle-ci fait partie de ces destins que même le plus barré des scénaristes n'aurait pas forcément osé développer. En effet, le personnage part à la guerre sans fusil, dans l'idée unique de sauver des soldats et de ne pas en tuer. Mais il devra mener un premier combat, le droit justement de ne pas avoir d'arme. Et c'est l'objet de toute la première partie du film.

Car ce long métrage est très clairement divisé en deux parties, extrêmement différentes : la première où on voit la jeunesse du personnage principal et son combat pour rester fidèle à ses valeurs, et la seconde où nous est montré ce qu'il accomplit sur le champ de bataille. Honnêtement, la première heure m'a quelque peu inquiété. En effet, on est dans quelque chose qui a déjà été vu et revu, avec un romantisme un peu éthéré, fait d'une musique dégoulinante, de ralentis inutiles et de dialogues franchement idiots par moments. Au bout d'un moment, on s'y fait parce que c'est joli visuellement et ça en devient presque charmant tant ce classicisme, qui franchit parfois les limites du convenable, semble assumé. Et, au final, je me demande si ce côté presque mièvre n'est pas renforcé afin que le spectateur se sente dans un certain confort et soit encore davantage « dérouté » par ce qui l'attend par la suite. Car le deuxième mouvement du film, du moment que l'on se retrouve au pied de cette falaise que l'armée américaine doit absolument reprendre aux Japonais, n'a plus rien à voir avec ce qu'on a pu voir avant et se construit presque comme son exact opposé : cruel, violent et sans aucune concession. Pendant près d'une heure, le spectateur se retrouve en effet réellement au cœur d'un combat sans merci dont il est impossible de s'échapper. Avec sa caméra hyper mobile, son montage frénétique, ses prises de vue impressionnantes, un souci du détail de tous les plans, une musique hyper adaptée, Mel Gibson redéfinit complètement la manière de filmer les combats et c'est franchement impressionnant. Il arrive même à instaurer des séquences de suspense palpitantes au cœur des combats. C'est parfois un peu outrancier, avec des ralentis pas forcément utiles, ou des plans vraiment gores, mais c'est aussi la réalité d'une guerre sans merci.

Au milieu de tout ce carnage, Desmond Doss va véritablement s'accomplir et prouver qu'il a véritablement un rôle dans cette guerre, même s'il a décidé de ne pas tirer un seul coup de feu. Alors que le personnage paraissait un peu naïf au départ (la voix française ne l'aide sans doute pas beaucoup), il va complètement se révéler. Et Andrew Garfield permet bien de montrer cette évolution, d'une fragilité presque maladive à une force qui fait de lui un véritable héros, redéfinissant d'une certaine manière ce que peut être un soldat dans de telles circonstances. On peut évidemment regretter que le scénario ne fasse des Japonais rien de plus que des bêtes élevées pour tuer, au mépris même des règles élémentaires de la guerre. Ils ressemblent presque à des zombies, tout droit sortis d'un film d'horreur. Le scénario choisit clairement son camp et cela fait manquer de mesure à l'ensemble mais c'est aussi un choix qui peut se comprendre ici. Peut-être Mel Gibson voudra-t-il raconter la même histoire de l'autre point de vue, comme Clint Eastwood a pu le faire avec *Mémoires de nos pères* puis *Lettres d'Iwo Jima*? Franchement, je n'en suis pas persuadé... Le discours général, assez ambigu, entre la répulsion et une certaine fascination pour la violence engendrée par la guerre, est lui aussi discutable, notamment dans la façon dont il a de traiter principalement d'un pacifiste, tout en montrant que son sacrifice n'en est que plus grand du fait de l'enfer dans lequel il se trouve. En ce sens, on pourrait presque dire de *Tu ne tueras point* que c'est un long métrage naïf. Mais Mel Gibson semble complètement assumer cet aspect, de sorte que le film parvient à se tenir correctement jusqu'au bout. Réflexion sur la foi, aussi bien en Dieu qu'en son prochain, le film est parfois un peu trop dans l'emphase de ce côté-là mais je crois qu'il faut dépasser cet aspect et se souvenir de la puissance visuelle déployée pendant plus d'une heure...

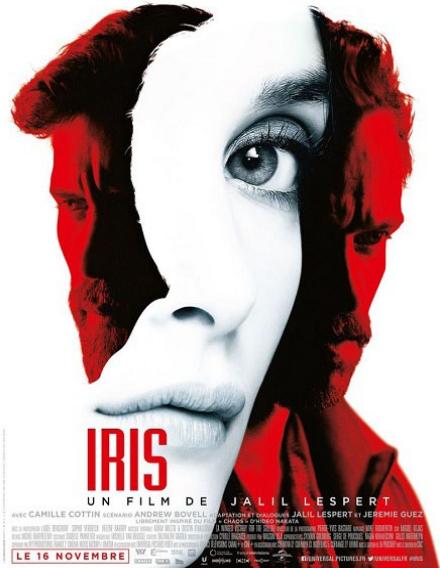
VERDICT :

Tu ne tueras point est un bien drôle de film où à une première heure hyper classique et presque un peu mièvre, répond une deuxième absolument dantesque visuellement. Jamais sans doute un réalisateur n'était allé aussi loin dans la représentation de la violence des combats de la Deuxième Guerre Mondiale. Le bilan est donc forcément contrasté mais, quand même, quelle claque on prend...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES SCÈNES DE COMBAT



IRIS

Jalil LESPERT

Date de sortie : **16-11-2016** Vu le : **17-11-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Max est un mécanicien qui peine à vivre de son garage. Un jour, une jeune femme lui propose un marché : elle veut faire croire à un kidnapping afin d'échapper à son mari, un très riche banquier. Quand Iris disparaît, Antoine se met à sa recherche de sa femme, ainsi que la police. Mais tout le monde a-t-il vraiment conscience de ce qui se trame vraiment ?

laisse peu à peu la posture d'acteur pour celle de réalisateur. Son deuxième long métrage, *Des vents contraires*, un drame familial un peu lourdingue, était largement oubliable et, d'ailleurs, je crois qu'il est passé relativement inaperçu. Ensuite, il s'était frotté à un tout autre genre, et également à un autre degré d'attente puisqu'il était aux commandes du biopic « officiel » sur Yves Saint Laurent (YSL). Si son Pierre Niney était convaincant dans le rôle-titre, le scénario et la réalisation n'étaient pas à la hauteur et plombaient l'ensemble. Il a ensuite mis en scène les deux premiers épisodes de la série *Versailles* (pas vu mais ça ne fait pas vraiment envie). Et pour son retour sur grand écran, il change encore de genre cinématographique en passant cette fois-ci du côté du thriller, faisant donc preuve d'un certain éclectisme. Y trouve-t-il pour autant le moyen de réaliser (enfin) un vrai bon film ?

Iris est en fait la libre adaptation de *Chaos*, un long métrage japonais, jamais sorti en France et réalisé par Hideo Nakata (surtout connu pour son film *Ring*) et c'est un scénariste australien (Andrew Bovell) ainsi qu'un auteur de polar français (Jérémie Guez) qui se sont attelés au scénario, avec Lespert lui-même. On ne peut pas dire que ce soit une franche réussite, loin de là. Pourtant, je trouve l'idée de base pas si mauvaise : faire d'un faux enlèvement le point de départ d'un thriller, c'est loin d'être idiot. Mais le souci, c'est que, derrière, le reste ne suit pas du tout... Après une première demi-heure qui met plutôt bien les éléments en place et qui ouvre sur des possibilités vraiment intéressantes, le scénario plonge complètement pour faire d'*Iris* un long métrage qui manque à la fois de rythme et de crédibilité. On a en fait le sentiment que le film ne débute jamais véritablement, puisque, à bien y regarder, il ne se passe vraiment pas grand-chose. Les énigmes de base sont vite résolues et on comprend beaucoup trop vite où cette situation va finir par nous mener. Les faux-semblants sont vite découverts et cette construction avec de très nombreux flashbacks lasse vraiment vite. Et il ne faut pas compter sur le côté policier pour donner du coffre à l'ensemble. En effet, les deux enquêteurs ne sont pas crédibles une seule seconde et leur façon d'enquêter est tellement grotesque que, rapidement, on ne fait même plus attention à leurs agissements. Et puis, leur investigation ne vient jamais déranger le trio qui se livre à un jeu de manipulation de son côté. Là où *Iris* pourrait avoir de l'intérêt, c'est justement dans la confrontation entre les différents personnages principaux,

CRITIQUE :

Au début des années 2000, Jalil Lespert s'est fait connaître en tant que comédien et il est rapidement devenu l'une des jeunes figures du cinéma français. Il a d'ailleurs remporté le César de Meilleur Espoir Masculin en 2000 pour *Ressources humaines* de Laurent Cantet. Pourtant, on ne peut pas vraiment dire que sa carrière ait réellement explosé au cours des années suivantes. Bien qu'il ait joué dans des longs métrages qui ont fait parler (*Le Promeneur du Champ de Mars* ou encore *Le Petit Lieutenant*), il n'a jamais trouvé le vrai grand rôle qui le ferait passer d'acteur reconnu à grande star du cinéma français. Sans doute est-ce également un choix de sa part et le fait qu'il ne soit au casting d'aucun film à grand public depuis plus de quinze ans montre bien que son obsession n'était pas de devenir un acteur bankable. Depuis quelques années, on sent même que ce qui l'anime vraiment se situe plutôt de l'autre côté de la caméra et qu'il dé-

mais, là encore, le scénario passe complètement à côté, préférant plutôt s'intéresser à chacun d'eux de façon individuelle. En même temps, quand on met deux protagonistes face à face (en l'occurrence Antoine Doriot et l'enquêtrice principale) ça donne un dialogue lunaire, à la limite du risible.

Ce qui est le plus étonnant, c'est la manière dont *Iris* ne parvient pas du tout à atteindre ce qui semble être son objectif de départ. C'est en effet un film qui se veut retors mais qui rate complètement sa cible en revenant rapidement à des schémas extrêmement classiques. Même toute la dimension érotique, qui est censée être très importante dans le film, est évacuée en deux séquences proprement illustratives qui ne posent absolument aucun enjeu. Si le long métrage est malsain, c'est plutôt dans la manière dont il oppose de manière caricaturale deux mondes : celui d'un banquier plein aux as et qui peut tout se permettre et celui d'un garagiste aux abois financièrement. C'est tellement caricatural que c'en est par moments gênant. L'impression de ratage en visionnant ce film vient aussi du fait que les personnages principaux sont mal écrits et comme vidés de toute substance : on ne sait jamais ce qu'ils pensent véritablement, ce qui les anime et, de fait, on a beaucoup de mal à s'y attacher et à s'intéresser à leur destin. Romain Duris, dans un rôle ressemblant étrangement à celui tenu dernièrement dans *Un petit boulot*, est en pilotage automatique. Jalil Lespert est très décevant et Charlotte Le Bon essaie tant bien que mal de s'en sortir avec un personnage vraiment sous-écrit. Dans sa mise en scène, Jalil Lespert a un parti-pris esthétique relativement clair, ce qui, pour le coup est une bonne chose, avec un univers particulièrement sombre, dans des tons grisâtres. Honnêtement, c'est plutôt maîtrisé技iquement et cette vision d'un Paris oppressant, bien loin des cartes postales, est plutôt intéressante. Mais le souci, c'est que, pour le coup, ça tourne vraiment à vide puisque ça ne rajoute rien à l'histoire qu'on a sous les yeux. C'est juste un « joli » cadre mais rien de plus, comme si le metteur en scène conscient de la faiblesse de son scénario, voulait le combler avec une forme plus cinquante. Malheureusement, ça ne fonctionne pas vraiment ici et *Iris* n'apparaît comme rien d'autre qu'une coquille vide sans grand intérêt cinématographique...

VERDICT :

L'idée de départ n'est pas si mauvaise, mais Iris est un long métrage qui ne débute jamais réellement, coincé entre une esthétique qui tourne rapidement à vide et, surtout, un scénario de moins en moins crédible. Au fil des minutes, ça finit presque par être gênant pour des acteurs qui font ce qu'ils peuvent mais qui, eux non plus, ne s'en sortent pas vraiment... Très loin d'être convaincant...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

L'ESTHÉTIQUE GLOBALE DU FILM



LE CLIENT

Asghar FARHADI

Date de sortie : **09-11-2016** Vu le : **21-11-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Emad et Rana forment un jeune couple iranien plutôt moderne puisque tous deux jouent dans une troupe de théâtre. Alors qu'ils doivent quitter leur appartement du fait de travaux qui menacent l'immeuble, ils trouvent une solution de repli dans un nouveau logement. Mais le passé de l'ancienne locataire va brutalement refaire surface et mettre le couple à l'épreuve.

sa manière les us et coutumes de l'Iran moderne. Il a donc une démarche différente d'autres réalisateurs iraniens qui, eux, sont rentrés dans une forme de contestation par rapport au régime officiel et qui sont maintenant obligés de tourner clandestinement. On pense évidemment au plus emblématique d'entre eux, Jafar Panahi et ce n'est peut-être pas un hasard si l'une des scènes du *Client* se déroule dans un taxi, puisque le dernier film de Panahi était intitulé *Taxi Téhéran*. Farhadi en profite également pour retrouver des acteurs et actrices qui étaient déjà des premières réalisations du metteur en scène. Au dernier Festival de Cannes, *Le Client* est reparti avec deux récompenses (ce qui est d'ailleurs très rare) : le Prix d'Interprétation masculine ainsi que celui du scénario. Pour autant, ce qui peut s'apparenter à un « retour aux origines » est-il couronné de succès ?

Ce long métrage est en fait assez compliqué à critiquer car si j'en suis ressorti avec le sentiment d'avoir assisté à un très beau film, j'ai en même temps du mal à réellement expliquer les ressorts qui expliquent ce ressenti de première impression. Je vais quand même essayer de faire de mon mieux car c'est une œuvre vraiment intéressante et qui mérite qu'on s'y intéresse d'un peu plus près. Ce qui est m'a peut-être le plus impressionné, c'est la façon dont le film est construit pour que tous les enjeux évoqués depuis le début ressortent véritablement dans une dernière demi-heure extrêmement prenante. Et c'est vraiment bien fait car on ne perçoit pas les mécanismes narratifs à l'œuvre qui nous conduisent dans ce huis-clos final où les personnages principaux vont dévoiler leur véritable nature. En ce sens, on peut dire du *Client* que c'est un film vraiment intelligent, qui parvient à maintenir le spectateur dans une certaine indécision avant de le mettre finalement devant une séquence où il va véritablement devoir se faire sa propre idée et un jugement moral sur ce qu'il est en train de voir. Peut-être la toute fin est-elle en trop, justement car le dispositif et ce que ça implique est un peu trop évident, mais, dans l'ensemble, on a droit à un scénario vraiment bien construit et qui a le mérite de mélanger les genres de manière très habile. En effet, on est à la fois dans la chronique sociale, le drame amoureux mais aussi dans le thriller à certains moments. La première séquence (un long plan très impressionnant formellement) pourrait même presque faire penser à

CRITIQUE :

Trois ans après un détour par la France, avec *Le Passé*, voici Asghar Farhadi de retour en Iran, son pays d'origine. Si la carrière de ce réalisateur était déjà bien lancée avec ses premiers films (notamment un Ours d'argent du meilleur réalisateur au Festival de Berlin pour *A propos d'Elly* en 2009), c'est bien *Une séparation* qui l'a véritablement fait connaître du grand public. En effet, entre un Ours d'Or à Berlin, un César, un Golden Globe et un Oscar du Meilleur film étranger, il était très difficile de passer à côté. Personnellement, je n'avais pas été hyper convaincu même si j'avais trouvé que quelque chose se dégageait de ce long métrage. Par contre, *Le Passé*, son film suivant, tourné en France, et en français, donc, m'avait beaucoup plus séduit, porté là encore par une puissance assez dingue même si difficilement explicable. Si Farhadi peut tourner « tranquillement » dans son pays d'origine, c'est qu'il se soumet à la censure, très dure dans son pays, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de critiquer à

un film catastrophe. Et *Le Client* n'hésite pas à promener le spectateur entre ces différents genres, en changeant de style de manière parfois déroutante. L'utilisation de l'ellipse est également très importante même si, ici, ce n'est pas très compliqué de comprendre ce que le scénario ne veut (et ne peut) pas montrer frontalement...

Finalement, ce qui tient le plus lieu de fil directeur est la pièce que les personnages principaux jouent au théâtre. Le parallèle entre ce qui leur arrive et les textes de *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller n'est pas toujours évident à trouver mais c'est une façon d'en revenir toujours à une sorte de dénominateur commun. *Le Client* est vraiment centré sur les deux personnages principaux et, au fur et à mesure du film, on va sentir le mouvement de bascule psychologique chez chacun d'eux et ce que ça implique pour leur couple. Chacun réagit très différemment à ce qui s'est passé et on ne peut pas dire que le scénario juge chacune des manières de se comporter : tout le monde est d'une certaine façon ambigu, notamment dans les non-dits qui sont très importants. Peu à peu, le couple qui semblait au départ si uni, va se déchirer devant une situation qui les touche de façon intime mais qui impacte également leur vie sociale. En effet, on sent à travers cette histoire le poids et l'héritage de la société iranienne toute entière qui, même pour une classe moyenne éduquée comme celle montrée ici, est essentielle et peut complètement transformer le comportement. Ainsi, ici, c'est la honte (par rapport aux voisins, aux amis,...) qui prend de plus en plus d'importance et fait peu à peu d'Emad un autre homme, prêt à tout pour se venger. En ce sens, *Le Client* est un sacré témoignage sur la société iranienne mais aussi sur la ville de Téhéran qui, bien qu'elle essaie de se moderniser (voir les chantiers qui ne s'interrompent jamais) reste toujours ancrée dans des logiques passées. Au niveau de la mise en scène, Asghar Farhadi fait plutôt sobre et efficace, ce qui colle bien à son sujet. Et il dirige parfaitement tous ses comédiens. Personnellement, encore plus que le jeu de Shahab Hosseini, j'ai été particulièrement convaincu par celui de l'actrice Taraneh Alidousti, mélange détonnant de force et de douceur. Ses regards dans la dernière demi-heure valent bien plus que n'importe lequel des discours...

VERDICT :

***Le Client* est un long métrage qui n'est pas toujours facile à appréhender, multipliant les changements de direction et les fausses pistes. Tout est en fait construit pour culminer dans une dernière demi-heure assez formidable, où les enjeux se cristallisent véritablement. Le tout est servi par des acteurs très justes dans leur interprétation. Une nouvelle fois, Asghar Farhadi frappe juste et fort.**

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA DERNIÈRE DEMI-HEURE



CRITIQUES

LA FOLLE HISTOIRE DE MAX ET LÉON

Jonathan BARRÉ

Date de sortie : **02-11-2016** Vu le : **30-11-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Max et Léon sont deux amis d'enfance qui vivent à Mâcon. Véritables tire-au-flanc, ils passent leur journée à en faire le moins possible et à boire des coups. Quand la guerre est déclarée en 1939, ils se voient obligés de devenir soldats. En faisant tout pour éviter leur sort, ils vont vivre des aventures complètement dingues...

CRITIQUE :

Autant dire les choses d'entrée, je ne connais pas du tout le *Palmashow*. Ce duo de comiques qui s'est fait repérer par internet avant de sévir sur la chaîne Direct 8, a entre autre fait parler de lui pour ses chansons parodiques. Personnellement, je suis toujours passé à côté et j'ai sans doute tort, d'ailleurs (même si, au fond, je n'ai jamais été un immense fan des humoristes en tout genre). Cette méconnaissance de l'univers de Grégoire Ludig et David Marsais (les vraies identités qui se cachent derrière le nom de scène) a sans doute fait que je n'ai pas compris certaines références et clins d'œil en tout genre, mais c'est aussi le gage d'une certaine impartialité. Ce n'est en tout cas pas pour cette raison que j'allais voir au cinéma le premier film des deux compères, qui en ont écrit le scénario mais qui ont laissé la réalisation à Jonathan Barré dont c'est aussi le premier long

métrage au cinéma, après s'être plutôt occupé de formats courts pour la télévision (*Nos chers voisins* ou encore *La petite histoire de France*). Alors pourquoi ? Je pense que c'est plutôt le fait que ce soit une pure comédie sur ces années sombres qui m'a beaucoup plu au départ. En effet, si cette période historique a été plus qu'abondamment traité au cinéma et de presque toutes les manières (il sort une dizaine de films par an en moyenne sur la Seconde Guerre Mondiale), on ne trouve finalement pas tant de comédies que cela qui se basent véritablement sur cet épisode douloureux. A première vue, et sans parler des comédies dramatiques comme *La vie est belle* par exemple, je ne vois que des films assez anciens que peuvent être *Papy fait de la résistance*, *La grande vadrouille* ou encore la série de la *Septième Compagnie*. D'ailleurs, le duo du *Palmashow* ne s'est jamais caché que leur premier film se voulait un hommage à ses longs-métrage qui sont entrés dans l'imaginaire collectif. Parviennent-ils pour autant à livrer un film à la fois drôle et moderne ?

Franchement, après une demi-heure, j'étais plus qu'inquiet... En effet, j'ai trouvé la mise en place particulièrement laborieuse : manquant à la fois d'humour et de rythme, le début du long métrage est même un peu raté. Il y a bien quelques sourires provoqués mais je me suis dit que si ça restait de ce niveau, la suite allait être franchement compliquée. Finalement, les choses s'améliorent peu à peu et *Max et Léon* trouve un rythme de croisière bien plus intéressant au fur et à mesure que le scénario déroule, pour se terminer de manière bien plus convaincante. C'est sans doute mieux que les choses se passent comme cela que l'inverse. Dans sa construction, on sent évidemment que c'est avant tout un film à sketchs, avec des situations différentes qui amènent d'ailleurs un style d'humour diversifié. La structure globale (le fait que les deux doivent raconter leur histoire depuis le début de la guerre sous peine de mourir) est finalement plutôt pas mal trouvée car elle permet complètement ce découpage en séquences assez nettement différencier, à la fois dans le temps et dans l'espace. Pour le reste, c'est un scénario loufoque et truffé d'incohérences assumées qui permet aux deux personnages principaux de se retrouver dans différents points chauds de la guerre (un camp d'entraînement, Londres, la Syrie, une prison allemande, une Kommandantur,...) au gré d'un voyage plus ou moins contraint. Autant de lieux qui sont l'occasion pour les deux « soldats » de montrer à la fois leur sens de la débrouille (sans forcément toujours le faire

exprès) mais aussi leur couardise et leur flemme légendaire (qui, de fait, leur sauve souvent la vie). On ne peut pas dire que le propos général du long métrage soit particulièrement fin mais certaines références à ce qui se passe aujourd’hui sont tout de même à noter et donnent un (tout petit) peu d’épaisseur à l’ensemble. Au niveau de l’humour pur, le duo de comiques donne dans un peu tous les genres, du jeu de mots à l’absurde en passant par le plus grivois ou le comique de situation.

Tout n'est pas forcément bon à prendre mais on peut tout de même dire que la densité est là et dans la deuxième partie du long métrage, certaines séquences sont même vraiment excellentes. Ce qui est bien, c'est que tout le monde en prend pour son grade et il n'y a de quartier pour personne. On est parfois à la limite du politiquement correct mais, globalement, ça reste dans les clous. Forcément, c'est toute une galerie de personnages qui est croisée au long de ces aventures, du résistant au collabo en passant par les élites militaires ou les espions et on ne peut pas dire que les clichés soient évités. Le scénario reste plutôt dans une image que l'on se fait de chacun de ces stéréotypes. Mais c'est tellement assumé que ça parvient à rester globalement drôle. Et cela donne lieu à de très nombreuses apparitions de guests, plus ou moins loufoques (Christophe Lambert est par exemple lunaire). Chacun s'en donne à cœur joie et du côté des acteurs principaux, les deux compères sont à fond dans des personnages qu'ils se sont écrits sur mesure (s'ils étaient mauvais, ça serait quand même le comble). Mention spéciale également pour Nicolas Marié, qui dynamite les scènes où il apparaît et pour Alice Vial (qui s'avère être la coscénariste des *Innocentes*) dont c'est le premier rôle important au cinéma. La mise en scène est plutôt honnête, avec une reconstitution bien foutue, des références très nombreuses et des effets spéciaux volontairement retro. Je pense que c'est vraiment le type de long métrage qui pourrait mériter un second visionnage car je suis sûr qu'il y a beaucoup de blagues, de références et de clins d'œil qui ne sont pas forcément détectées au premier abord. Honnêtement, à part dans le premier tiers, on ne s'ennuie pas et certains passages sont même vraiment drôles, pour peu qu'on aime l'humour absurde et le politiquement incorrect. On ne peut pas demander beaucoup plus aux deux compères du *Palmashow* qui réussissent finalement leur examen de passage au cinéma de façon tout à fait honnête.

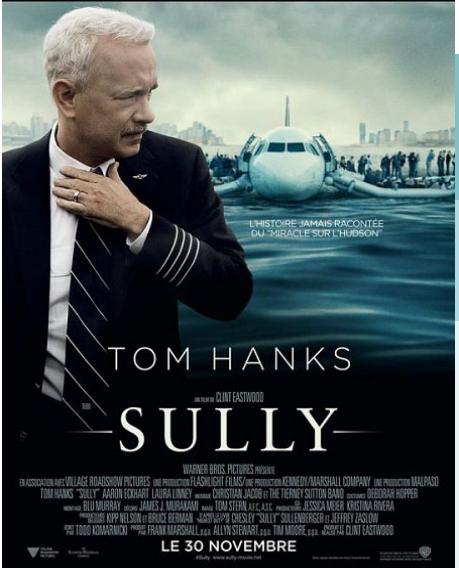
VERDICT :

Après une première demi-heure vraiment compliquée pour mettre en place les enjeux, *Max et Léon* s'avère être un très bon divertissement, plutôt bien foutu et vraiment très drôle par moments. On ne peut pas dire que l'on tient la comédie du siècle mais les deux compères du *Palmashow* réussissent tout de même leur pari : faire rire sur la Seconde Guerre Mondiale. Et ce n'est déjà pas si mal...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES, APPELÉES À DEVENIR CULTES



SULLY

Clint EASTWOOD

Date de sortie : **16-12-2015** Vu le : **20-12-2015**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: C

HISTOIRE :

Le commandant Chesley Sullenberger est devenu une grande star quand, le 15 janvier 2009, il a réussi à poser son avion en détresse sur l'Hudson River avec plus de cent-cinquante passagers à bord. Derrière le fameux « Miracle sur l'Hudson » se cache aussi l'histoire d'une enquête menée ensuite qui a menacé très sérieusement la réputation de Sully.

nous rappeler qu'Eastwood en avait encore sous la semelle et qu'il fallait compter sur lui pour nous surprendre encore. Il est donc de retour cette année avec *Sully*, soit l'histoire d'un homme « banal » qui s'est retrouvé sous le feu de l'actualité à la suite d'une situation bien particulière et qui est devenu pendant quelques jours un véritable héros comme la société d'aujourd'hui aime bien en construire. C'est assez intéressant de noter que, depuis quelques films, Clint Eastwood semble de plus en plus s'attacher à une certaine vision de l'Amérique avec la réalisation de *biopics*. Il est en effet sur une série de longs métrages, qui, bien que très différents sur la forme, ont en commun de raconter une histoire vraie et de poser un certain regard sur les Etats-Unis, dans une dimension historique ou plus contemporaine. *Sully* confirme-t-il pour autant ce dont je n'avais vraiment douté, à savoir que Clint Eastwood est toujours capable de nous offrir de très bons films ?

La réponse est clairement positive tant ce nouveau long métrage frappe fort, sous des aspects d'apparente simplicité. Même si chacun sait l'admiration que j'ai pour ce réalisateur, que j'estime être celui qui m'a vraiment fait aimer le cinéma, j'essaie de rester le plus objectif possible en parlant des œuvres d'Eastwood. D'ailleurs, je n'ai pas hésité à dire quand j'ai trouvé ses précédents longs métrages moins convaincants. Mais là, j'ai franchement été séduit et je vais essayer de m'en expliquer du mieux possible... Il faut déjà commencer par noter que, avec *American Sniper* et son prochain film en préparation – *American Odds* sur une travailleuse humanitaire américaine prise en otage en 2011 –, *Sully* fait partie d'une sorte de triptyque sur les héros ordinaires américains, ceux que l'on ne connaît pas forcément mais qui ont une place de choix dans une certaine mythologie grâce à leurs actions. Et si Chris Kyle (le tireur d'élite du précédent long métrage) était une personnalité plus équivoque (qu'Eastwood parvenait d'ailleurs plutôt bien à cerner dans toutes ses ambiguïtés), on est avec *Sully* véritablement dans l'héroïsme le plus « pur », celui qui transforme un homme banal en une véritable personnalité en quelques secondes. Le personnage central dit lui-même qu'il a beau avoir eu une très longue carrière, celle-ci ne sera jugée que sur cet amerrissage assez incroyable. D'ailleurs, le scénario utilise un peu la même vision car il fait de cet instant le cœur du récit, autour duquel un grand nombre de problématiques vont se greffer. Si on peut

CRITIQUE :

Je dois bien l'avouer aujourd'hui, j'ai pu me faire un peu de souci pour Clint Eastwood il y a quelques années. En effet, après une série de films vraiment très impressionnantes, je trouvais qu'il glissait sur une pente pas franchement rassurante au passage des années 2010 avec le décevant *Au-delà*, le trop confus *J. Edgar* et le franchement anecdotique *Jersey Boys*. Le bonhomme venait d'avoir quatre-vingt ans, une carrière longue comme le bras comme acteur, une bonne trentaine de longs métrages comme réalisateur (dont certains purs chefs d'œuvre) et je me disais que, d'une certaine façon, celui qui est sans doute la dernière légende vivante du grand Hollywood encore en activité, avait le droit de se retirer tranquillement, si l'inspiration n'était plus vraiment là. Je lui laissais même le droit de réaliser des films mineurs, et pas forcément dignes de son exceptionnel talent s'il en avait envie. *American Sniper*, l'an dernier, est venu

à nous rappeler qu'Eastwood en avait encore sous la semelle et qu'il fallait compter sur lui pour nous surprendre encore.

Il est donc de retour cette année avec *Sully*, soit l'histoire d'un homme « banal » qui s'est retrouvé sous le feu de l'actualité à la suite d'une situation bien particulière et qui est devenu pendant quelques jours un véritable héros comme la société d'aujourd'hui aime bien en construire. C'est assez intéressant de noter que, depuis quelques films, Clint Eastwood semble de plus en plus s'attacher à une certaine vision de l'Amérique avec la

réalisation de *biopics*. Il est en effet sur une série de longs métrages, qui, bien que très différents sur la forme, ont

en commun de raconter une histoire vraie et de poser un certain regard sur les Etats-Unis, dans une dimension

historique ou plus contemporaine. *Sully* confirme-t-il pour autant ce dont je n'avais vraiment douté, à savoir que

Clint Eastwood est toujours capable de nous offrir de très bons films ?

considérer que *Sully* est un *biopic*, parce qu'il raconte une histoire vraie, on peut également dire qu'Eastwood montre là comment en faire un de façon vraiment intelligente. En effet, plutôt que de nous raconter la vie de Chesley Sullenberger, il ne s'intéresse finalement qu'à quelques jours de sa vie, ceux qui suivent le « Miracle sur l'Hudson ».

Ce qui m'a sans doute le plus étonné, mais qui donne aussi sa force au film, c'est sa construction scénaristique. On est en effet très loin d'être dans quelque chose de chronologique puisque le drame en lui-même est véritablement enchaîné au cœur du récit des quelques jours suivants, qui voient Sully et son copilote face à une enquête tentant de prouver qu'ils ont en fait commis une grave erreur en amerrissant. C'est évidemment ce que l'on « attend » et la manière dont on va la revivre plusieurs fois, selon différents points de vue, ajoute à son côté spectaculaire et intense. La version « principale », au cœur du film, est un modèle du genre, tant la réalisation est maîtrisée à la perfection, et fait monter peu à peu une tension incroyable, bien qu'on connaisse le dénouement. On a également droit à des épisodes rêvés ou fantasmés (notamment au début) qui viennent se rajouter pour donner au film un rythme vraiment particulier. Et ce qui est sans doute encore plus impressionnant, c'est la façon dont, par moments, le scénario devient presque un peu fou en dérivant vers des points de vue différents, sans que l'on s'y attende vraiment. On voit ainsi tous les corps de métier qui ont été mis en branle lors de cet épisode vraiment spectaculaire, du contrôle aérien à la police fluviale. En ce sens, *Sully* est autant un film sur ce pilote que sur l'Amérique dans sa globalité, dans la manière qu'elle a de faire face à une catastrophe de ce type et de se retrouver autour de victimes. Sur le scénario en lui-même, peut-être peut-on regretter que les *flashbacks* sur le passé soient amenés de manière un peu trop téléphonée et n'apportent finalement pas grand-chose. Finalement, d'un épisode d'à peine deux minutes, Clint Eastwood parvient à faire un long métrage d'un peu plus d'une heure et demi qui se tient parfaitement et qui pourrait même avoir le défaut de proposer trop de pistes.

En effet, si la problématique de l'héroïsme se trouve évidemment au cœur du scénario, *Sully* a le mérite de soulever de nombreux autres enjeux qui paraissent annexes mais qui disent aussi de nombreuses choses sur le monde d'aujourd'hui. C'est par exemple le cas du rôle de la presse, qui se précipite sur ce personnage hors-norme sans le laisser respirer mais que Sully est obligé de contenter également avec des interviews pas évidentes pour lui qui n'y est pas préparé. La question du lien familial, que le pilote ne peut tenir ici que grâce au téléphone puisqu'il est assigné à son hôtel le long de l'enquête, trouve également sa place. Dans les deux cas, ces sujets intéressants sont évoqués mais pas vraiment examinés en profondeur. La problématique de l'héroïsme ordinaire est elle traitée à la fois par rapport à la personne (scène révélatrice dans un bar) mais aussi en tant que pilote puisqu'il doit se défendre contre une bureaucratie qui veut absolument mettre à mal sa version. On est donc dans des thèmes assez proches du *Flight* de Zemeckis mais traités de façon très différente, notamment parce que Sully n'est pas un personnage de fiction et qu'il n'a pas vraiment de côté romanesque. Mais ce qui m'a sans doute le plus marqué, c'est la façon dont ce long-métrage est peut-être le premier depuis plus de quinze ans à aussi bien exorciser les peurs du 11 Septembre. En effet, c'est toujours en toile de fond et les premières minutes du film qui rappellent ce drame ne peuvent pas être un hasard. En montrant ici une issue positive, où les valeurs de courage, et de solidarité prennent le dessus, c'est une façon pour Eastwood de conjurer le sort à sa manière. Dans un rôle principal qui lui va comme un gant, Tom Hanks est excellent, accompagné par un Aaron Eckhart qui ajoute une petite touche de fun pas déplaisante et la dernière réplique, géniale, est pour lui. Avec *Sully*, Eastwood montre une nouvelle fois qu'en plus d'être un metteur en scène de génie, il est finalement bien plus complexe et intelligent dans son cinéma que dans son engagement politique...

VERDICT :

Grâce à une construction très intelligente et une réalisation hyper maîtrisée, *Sully* évite tous les pièges du biopic traditionnel et se trouve être un film d'une grande puissance. Le long métrage brasse même peut-être un peu trop de sujets dans un temps finalement très court. Tom Hanks, lui, est parfait dans le rôle titre.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

LA CONSTRUCTION D'ENSEMBLE



PREMIER CONTACT

Denis VILLENEUVE

Date de sortie : **07-12-2016** Vu le : **08-12-2016**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Alors que douze vaisseaux extraterrestres apparaissent tout d'un coup dans différents endroits du globe, le Monde s'interroge : que veulent-ils et pourquoi sont-ils là ? L'armée américaine fait alors appel à une experte en linguistique afin de décoder leurs réelles intentions. Celle-ci va tenter d'entrer en contact avec ces choses que personne ne comprend...

mais c'est autant un drame ou un thriller qu'un véritable long-métrage de science-fiction. Pourtant, je dois bien dire que ce Premier contact me faisait réellement envie et ceci pour plusieurs raisons. La principale tient dans le pedigree du metteur en scène. En effet, on peut dire de Denis Villeneuve qu'il est un réalisateur qui monte. Le Canadien s'est fait connaître au niveau international avec son quatrième long métrage, Incendies et, depuis, il réalise une carrière assez remarquée du côté d'Hollywood, variant notamment autour des différents styles de thriller avec *Prisoners* (policier), *Enemy* (psychologique) ou *Sicario* (action). Et c'est avec une certaine surprise que l'on a pu apprendre qu'il réalisera l'une des suites les plus attendues de ces prochaines années : celle de *Blade Runner*. Avant cela, il s'est déjà essayé à la science-fiction avec *Premier contact*. Doit-on voir dans ce projet uniquement une sorte de ballon d'essai avant un long métrage qui devrait forcément déchainer les passions ?

J'avais espoir de visionner un bon film, mais je ne m'attendais pas du tout à prendre une telle claque. Car, franchement, *Premier Contact* est un long métrage vraiment réussi, qui m'a surpris à la fois par son esthétique ainsi que par sa manière de traiter un thème *a priori* battu et rebattu. En effet, le sujet d'une invasion extra-terrestre est loin d'être neuf au cinéma et plusieurs réalisateurs s'y sont attaqués, chacun à leur manière, que ce soit du côté plutôt humoristique avec *Mars Attacks !* de Tim Burton, celui plus « bourrin » avec *Indépendance Day* de Roland Emmerich ou se voulant un peu plus « réaliste » avec *La guerre des Mondes* de Steven Spielberg. Ces longs métrages avaient en commun de montrer des aliens débarquant sur Terre avec des envies belliqueuses et déployaient alors des montagnes d'effets spéciaux pour narrer la bataille qui s'engageait alors. Quand on regarde d'un peu loin le scénario de *Premier contact*, on peut avoir le sentiment que ce n'est qu'un film de plus dans la même lignée. Pourtant, en se basant sur une nouvelle (*L'histoire de ta vie*) de Ted Chiang, le scénariste Eric Heisserer (surtout connu pour ses films d'épouvante) prend complètement à contrepied ce que l'on pourrait attendre à première vue. Il ne faut pas trop en dévoiler, car la réussite de ce film réside aussi dans la surprise que peut avoir le spectateur devant l'histoire qui se déroule. Peut-être qu'un seul élément « statistique » montre que l'on est très loin des films précédemment cités, c'est le fait qu'il n'y ait au cours du film qu'une seule explosion.

CRITIQUE :

Au premier abord, je ne peux pas dire que je suis un immense fan de science-fiction. C'est même un genre cinématographique qui ne me donne guère envie et ce n'est sans doute pas un hasard si j'ai vu aussi peu de films de SF depuis quelques années, si l'on excepte les quelques grosses sorties « incontournables » (*Avatar*, *Prometheus*, *Interstellar* ou encore le dernier *Star Wars*). Même dans une dimension un peu plus historique je ne me suis jamais vraiment motivé pour voir les œuvres de science-fiction qui ont fait les grandes heures du Septième Art. En fait, j'ai toujours considéré qu'il y avait suffisamment de choses à dire et à montrer sur notre monde tel qu'il est pour qu'on ait à inventer des univers parallèles (je tiens d'ailleurs le même raisonnement sur tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'*heroic fantasy*). J'ai peut-être tort mais c'est ainsi ! Dernièrement, *Midnight Special* m'avait plutôt beaucoup plu

De façon très claire, Denis Villeneuve a choisi d'aborder la problématique de l'invasion extra-terrestre par un côté beaucoup plus « métaphysique » et moins spectaculaire et il a le mérite de s'en tenir à cette ligne directrice très claire jusqu'au bout. C'est d'ailleurs sans doute cela qui donne sa force à cette œuvre.

Evidemment, tout film de ce genre a pour vocation de parler du genre humain en le mettant face à une nouvelle réalité qu'il ne connaît pas. *Premier Contact* ne déroge pas à cette règle et, bien plus que cela, il la magnifie presque, en y apportant une dimension supplémentaire. En ce sens, cela m'a fait penser à *Interstellar* qui avait aussi cette façon assez impressionnante de toujours ramener l'humain au cœur de ses enjeux. Tous les thèmes traités ici sont profondément ancrés dans notre société, notamment ceux de l'altérité ou encore du deuil et le long métrage parvient à leur donner un sens de façon parfois bouleversante, notamment en liant l'intime à l'universel. C'est par exemple le cas sur la question de « l'autre », très importante puisque, au départ, on ne sait rien de ces nouveaux arrivants. En tant que spectateur, on va réellement sentir ce que peut être l'émotion d'une première rencontre, avec tout ce que ça implique dans la découverte : la surprise, le refus des préjugés, l'envie de communiquer, le besoin de se retrouver,... Et *Premier contact* délivre un très beau message car, justement, le personnage principal se bat contre ce qui semble presque évident pour tout le monde, recherchant toujours le positif dans ce qui est pour beaucoup rien d'autre qu'une agression d'une puissance étrangère. Sur la question du langage et de son importance, je trouve que le film a également une position vraiment intéressante, en en faisant presque un personnage à part entière (qui ressemble presque à un organisme vivant, d'ailleurs). Si l'héroïne est une linguiste, ce n'est pas un hasard car pour comprendre l'autre, communiquer est un préalable nécessaire et le long métrage va beaucoup tourner autour de la manière dont ce langage peut prendre une dimension encore bien supérieure à ce que l'on aurait pu imaginer à première vue.

Dans sa façon de réaliser, on sent vraiment que Denis Villeneuve insiste sur le côté profondément humain de son film en montrant par exemple toujours en premier la réaction des personnages devant ce qu'ils observent, avant que le spectateur ne puisse le découvrir lui-même. D'ailleurs, on ne voit finalement que très peu ces extra-terrestres et la première scène où on les découvre est un véritable modèle de gestion du rythme et de l'espace. Il y a une montée progressive d'une forme de tension, qui correspond très bien à l'état d'esprit des personnages principaux, qui ne savent pas, eux non plus, à quoi s'attendre de cette première rencontre. Globalement, d'ailleurs, on ne sait jamais trop quoi penser de ces extra-terrestres et on reste longtemps dans une forme de flou par rapport à leurs intentions. Dans l'ensemble, *Premier contact* est extrêmement bien réalisé, notamment parce que le réalisateur reste fidèle tout du long à ses choix esthétiques qui s'apparentent par moments presque à de la pure contemplation. Plutôt que d'imprimer un rythme effréné, il préfère largement s'attarder plus spécifiquement sur des moments clés, quitte à faire des ellipses parfois très importantes. D'ailleurs, la bande son minimaliste de Jóhann Jóhannsson, compositeur islandais de plus en plus prisé à Hollywood, s'inscrit très bien dans toute cette ambiance. Le travail de photographie est lui aussi particulièrement réussi, même si, cette fois-ci, ce n'est pas Roger Deakins qui est à la manœuvre mais Bradford Young, à qui l'on devait les images (déjà très belles) de *A most violent year*. Le tout, à savoir l'adéquation entre la forme et le fond, culmine dans un dernier acte assez sublime, aussi bien visuellement que dans l'émotion procurée, même si on voit un peu trop venir les dialogues de loin (je me suis surpris à les dire en même temps que les personnages, c'est pour dire). Et le magnifique *On the nature of daylight* de Max Richter en bande-son donne encore plus d'ampleur à une fin qui provoque véritablement des frissons.

Au rayon des quelques déceptions (car oui, je suis bien obligé d'avouer qu'il y en a certaines), on peut reprocher une peinture géopolitique qui manque clairement de nuances et qui est même franchement caricaturale par moments. Même si ça reste un élément finalement assez annexe qui n'a que peu d'influence sur le film dans sa globalité, c'est un peu dommage. D'une certaine façon, on peut aussi se dire que tout est fait pour s'interroger sur la manière dont se gèrent les relations internationales, notamment dans le rapport aux médias (encore un autre thème abordé de façon intelligente puisqu'on voit tout ce qui se passe dans le monde à travers ce canal). Au final, le message délivré est là encore positif et c'est plutôt une bonne chose. Et puis, on peut regretter que ce soient toujours les mêmes ressorts narratifs qui soient utilisés ici : une personne seule va sauver tout le monde et trouve dans son histoire personnelle la force de le faire. C'est un schéma vu et revu, même s'il est plutôt bien exploité ici et que les ficelles ne sont pas trop grosses. Pour finir, il est tout de même nécessaire de dire un mot sur Amy Adams, l'actrice principale, qui est absolument géniale dans ce film. Elle parvient parfaitement à rendre

le mélange assez incroyable d'une détermination sans faille et d'une infinie faiblesse intime de Louise Banks, le personnage central de l'histoire. Face à elle, Jeremy Renner, d'ailleurs plutôt convaincant, est contraint de s'effacer. La comédienne prouve en tout cas qu'elle est aujourd'hui l'une des seules actrices de sa génération (elle a 42 ans) à trouver des rôles de plus en plus intéressants et à les interpréter toujours avec talent. Elle risque de ne pas être loin de l'Oscar et, en tout cas, son regard presque halluciné risque de vous hanter longtemps après la séance. Un peu comme ce film vraiment beau, optimiste et intelligent. Rien que ça.

VERDICT :

Premier contact est un long métrage réellement stupéfiant, qui prend à rebours le spectateur pour l'emmener dans quelque chose de profondément humain, qui est franchement bouleversant par moments. Les quelques petits défauts ne peuvent gâcher une impression d'ensemble extrêmement positive. Et Amy Adams prouve une nouvelle fois quelle incroyable actrice elle est.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

AMY ADAMS



ALLIÉS

Robert ZEMECKIS

Date de sortie : **23-11-2016** Vu le : **13-12-2016**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

En pleine Seconde Guerre mondiale, Max Vatan est un espion canadien qui se rend à Casablanca pour une mission où il doit se faire passer pour le mari d'une espionne française, Marianne Beausejour. Mais ce qui devait n'être qu'une couverture va assez rapidement devenir la réalité et les deux vont rapidement retourner à Londres pour se marier. Mais si Marianne n'était pas celle qu'elle prétend être ?

grandes surprises du point de vue esthétique. Depuis quelques mois, si l'on parle beaucoup de ce film, c'est surtout pour son casting puisque le film est porté par Brad Pitt et Marion Cotillard. Au-delà des ragots qui sont sortis autour du long métrage (pour la faire courte, le tournage serait la cause du divorce de Brad Pitt et Angelina Jolie), on parle quand même de ce que l'on peut considérer aujourd'hui comme deux stars hollywoodiennes. C'est évidemment le cas pour Brad Pitt et on peut dire que Marion Cotillard a réussi à se faire une belle place outre-Atlantique. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si le nom des deux comédiens principaux est inscrit en si gros sur l'affiche (c'en est même presque effrayant...). Mais *Alliés* doit-il seulement se réduire à ce duo d'acteurs ?

En fait, le souci principal avec ce long métrage, c'est que j'ai surtout du mal à le résumer à quelque chose de bien précis... En effet, *Alliés* est presque prototypique de ce type de films dont il n'y a finalement pas grand-chose à dire tant il est moyen à presque tous les niveaux. C'est loin d'être déshonorant mais c'est également très loin d'être convaincant. Le fait de l'avoir vu en VF n'a sans doute pas arrangé les choses, notamment parce que ça pose des soucis de cohérence avec l'histoire de base où la problématique des langues a tout de même une importance. Mais je pense que le « mal » est plus profond, malheureusement. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que le duo Cotillard-Pitt ne parvient pas à remporter la mise, malgré une omniprésence à l'écran qui en devient presque problématique. En effet, il ne doit pas y avoir une seule séquence sans que l'un des deux, et souvent les deux ensemble, d'ailleurs, n'apparaisse. Ils sont évidemment au cœur du récit mais leur omniprésence finit par étouffer tout le reste, jusqu'au scénario lui-même. A force de toujours les voir à l'écran, le spectateur n'a même pas envie de vraiment s'interroger sur ce qu'ils sont véritablement et ce qu'ils pourraient cacher. Surtout, cette présence continue indique de façon très claire quelle est la voie choisie par le cinéaste et son scénariste. En effet, alors que le *pitch* de départ peut laisser la place autant à un film d'espionnage qu'à une romance, on comprend très vite quel choix est effectué. Et je suis loin d'être persuadé que c'est le bon... Car on a surtout le sentiment

CRITIQUE :

Aujourd'hui encore, Robert Zemeckis reste l'un des réalisateurs américains les plus surprenants, capable de se lancer dans des projets un peu fous et, surtout, relativement en avance sur leur époque. C'est à lui que l'on doit la saga *Retour vers le futur*, évidemment mais aussi *Qui veut la peau de Roger Rabbit*? ou encore *Forrest Gump*, deux longs métrages qui étaient presque visionnaires à l'époque, notamment dans leur manière d'utiliser des techniques numériques encore balbutiantes. Le metteur en scène a aussi donné dans le film pour jeune public au cours des années 2000 avec *Le Pôle express* ou encore *Le Drôle de Noël de Scrooge*. Autant dire que le bonhomme est assez difficile à cerner. Dernièrement, il semble revenu à quelque chose de plus posé et de moins surprenant, notamment avec *Flight* (film plutôt correct, d'ailleurs) ou encore *The Walk : rêver plus haut*, sur le funambule français Philippe Petit. Son nouveau projet s'inscrit tout à fait dans cette logique puisqu'*Alliés* se présente à première vue comme un film extrêmement classique, qui ne nous réservera en tout cas pas de

que Zemeckis a entre les mains une vraie idée qui, sans être révolutionnaire, peut donner un bon film d'espionnage, rempli de faux-semblants, de chausse-trappes pour le spectateur,... et qu'il prend le parti de filmer une histoire d'amour contrariée, au risque de délaisser complètement l'aspect le plus excitant.

Et c'est ce qui se passe finalement car le rayon action est fortement mis de côté et même traité par-dessus la jambe. Le passage en France est par exemple pas loin d'être indigent, tant pour son côté complètement improbable que pour sa paresse dans la réalisation. De façon très claire, Zemeckis nous fait comprendre que l'enjeu pour lui se trouve dans la relation entre Max et Marianne, au point d'en oublier complètement les personnages secondaires. Pour autant, il n'hésite pas à faire de grandes ellipses qui empêchent le spectateur de vraiment s'identifier à ce couple auquel on ne croit jamais véritablement. Cela donne un rythme très étrange, où on a le sentiment de passer beaucoup de temps sur des événements futiles et de survoler ce qui devrait être essentiel (comme la fin, franchement bâclée). Par contre, si Robert Zemeckis souhaitait rendre hommage aux grands mélos de la grande époque hollywoodienne, on peut dire qu'il a réussi son pari. Car *Alliés* a tout d'un film à l'ancienne, que ce soit dans les décors (gros boulot de reconstitution), les costumes ou la façon de filmer. Ainsi, on peut d'une certaine façon louer le travail du metteur en scène qui s'inscrit dans une veine clairement classique et qui l'assume jusqu'au bout. L'ensemble est plutôt élégant avec quelques passages qui sont même vraiment réussis visuellement mais alimente une mécanique qui, elle, tourne à vide. Et Zemeckis n'est jamais à l'abri d'un dérapage et deux séquences en particulier viennent rappeler que la frontière entre le romantisme exacerbé et le kitsch est parfois ténue... Ce sont deux scènes fondatrices dans la vie du couple (premier rapport et accouplement) et, dans les deux cas, la mise en scène est bien trop soulignée pour émouvoir le spectateur. Malgré tous leurs efforts, Marion Cotillard et Brad Pitt, paraissent presque désincarnés et ne parviennent en tout cas jamais à donner vraiment vie à un long métrage devant lequel on ne s'ennuie pas, soyons honnête, mais que l'on aimerait voir décoller, ce qui n'est jamais le cas.

VERDICT :

On ne peut pas dire que Robert Zemeckis fasse des étincelles avec un long métrage relativement vain qui ne choisit finalement pas vraiment les bons axes dans son scénario et se trouve tout du long sur un tempo assez étrange. Ça se laisse regarder car ce n'est pas si déplaisant à voir, mais c'est tout de même très largement oubliable.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE CLASSICISME PLEINEMENT ASSUMÉ

MANCHESTER BY THE SEA

Kenneth LONERGAN

Date de sortie : **14-12-2016** Vu le : **26-12-2016**

Au cinéma : PATHÉ BEAUX-ARTS (BESANÇON)

Genre: DRAME FAMILIAL

CRITIQUE :

Bien qu'il ne soit pas un personnage vraiment connu du cinéma américain d'aujourd'hui, Kenneth Lonergan a tout de même une petite notoriété dans le milieu du Septième Art que l'on qualifie parfois (à tort ou à raison) d'indépendant. Il a acquis celle-ci au départ grâce à ses scénarios (notamment *Mafia Blues* puis *Gangs of New York* pour lequel il était coscénariste) mais également en réalisant un premier film en 2000 (*Tu peux compter sur moi*) et un autre sorti bien plus tard, en 2011 (*Margaret*). Si ce dernier n'a pas eu la chance d'une sortie au cinéma en France, il a quand même fait un peu de bruit du fait du conflit qui a opposé pendant de très longues années Lonergan et les producteurs aux studios de la Fox, sur le montage final du film. Après de nombreuses péripéties (dont la mort des producteurs Sydney Pollack et Anthony Minghella ou encore l'intervention de Martin Scorsese pour un montage alternatif), le film a fini par sortir près de six ans après avoir été tourné. C'est d'ailleurs peut-être la manière dont le réalisateur a tenu tête à un studio, encore plus que son travail de metteur en scène pour le cinéma ou le théâtre qui lui a donné un surplus de notoriété. Pour ce nouveau projet, les choses ont été relativement plus simples même s'il n'a pas été associé dès le départ à l'élaboration du long métrage. En effet, c'est Matt Damon qui s'est intéressé en premier à cette histoire et qui devait y jouer et même le réaliser. Finalement, pour des questions d'emploi du temps, il a offert le projet à Lonergan tout en restant producteur. Ce n'est donc pas étonnant de voir Casey Affleck dans le rôle principal quand on connaît les liens très forts de la famille Affleck avec Matt Damon depuis l'Oscar du meilleur scénario récupéré en 1998 par Damon et Ben Affleck pour *Good Will Hunting*. Annoncé comme la pépite de fin d'année, et l'un des favoris aux prochains Oscars, *Manchester by the sea* tient-il toutes ses promesses ?

Après une demi-heure, la réponse aurait été assez claire... Et elle n'aurait pas franchement été positive. En effet, j'ai trouvé le rythme de démarrage un peu trop lent et, surtout, la construction narrative relativement banale. Pour présenter ce personnage central, le film alterne des séquences de *flashbacks* avec des scènes de son quotidien contemporain plutôt terne puisqu'il traîne sa misère en étant homme d'entretien dans une copropriété. On sent clairement que quelque chose ne tourne pas rond dans son existence et c'est finalement à partir du coup de fil qui lui annonce la mort de son frère que le long métrage démarre vraiment. A partir de là, la construction paraît en fait beaucoup plus intelligente, toujours en alternant (de façon de plus en plus rapprochée) les séquences présentes et passées. Le tout culmine finalement en plein milieu, alors que l'on ne s'y attend pas forcément au départ, dans une séquence absolument fascinante où le drame qui a touché Lee s'explique et permet de relire d'une manière différente ce que l'on voit depuis le début. Le travail de montage sur cette séquence est vraiment de très grande qualité tant l'émotion est amenée peu à peu, de façon très subtile, pour finalement atteindre son paroxysme. Un très grand moment de cinéma, que l'on n'oublie pas de sitôt. Le souci, forcément, c'est que la suite paraît un peu plus fade, même si elle est loin d'être inintéressante. On revient d'ailleurs à une construction bien plus classique, avec des *flashbacks* moins présents. Globalement, ce qui est vraiment intéressant dans ce

HISTOIRE :

Lee vit et travaille à Boston mais doit rentrer à Manchester, petite ville côtière qui se trouve à une heure, lorsque son frère décède. Il a alors la charge du fils de ce dernier, un adolescent qui veut continuer à profiter de sa vie. Mais ce retour dans les terres de son enfance font surtout remonter des souvenirs que Lee aurait préféré oublier...

Après une demi-heure, la réponse aurait été assez claire... Et elle n'aurait pas franchement été positive. En effet, j'ai trouvé le rythme de démarrage un peu trop lent et, surtout, la construction narrative relativement banale. Pour présenter ce personnage central, le film alterne des séquences de *flashbacks* avec des scènes de son quotidien contemporain plutôt terne puisqu'il traîne sa misère en étant homme d'entretien dans une copropriété. On sent clairement que quelque chose ne tourne pas rond dans son existence et c'est finalement à partir du coup de fil qui lui annonce la mort de son frère que le long métrage démarre vraiment. A partir de là, la construction paraît en fait beaucoup plus intelligente, toujours en alternant (de façon de plus en plus rapprochée) les séquences présentes et passées. Le tout culmine finalement en plein milieu, alors que l'on ne s'y attend pas forcément au départ, dans une séquence absolument fascinante où le drame qui a touché Lee s'explique et permet de relire d'une manière différente ce que l'on voit depuis le début. Le travail de montage sur cette séquence est vraiment de très grande qualité tant l'émotion est amenée peu à peu, de façon très subtile, pour finalement atteindre son paroxysme. Un très grand moment de cinéma, que l'on n'oublie pas de sitôt. Le souci, forcément, c'est que la suite paraît un peu plus fade, même si elle est loin d'être inintéressante. On revient d'ailleurs à une construction bien plus classique, avec des *flashbacks* moins présents. Globalement, ce qui est vraiment intéressant dans ce

film et qui peut paraître un peu déroutant au premier abord, c'est la manière dont il se tisse au fur et à mesure, dans une construction très éloignée des standards habituels. En tant que spectateur, on a presque le sentiment qu'il n'y a pas vraiment de scénario puisque tout vient de façon extrêmement naturelle.

En effet, *Manchester by the sea* n'hésite pas à effectuer des changements de direction parfois radicaux, pour ne pas laisser le spectateur dans une « zone de confort ». Certaines pistes sont esquissées, et finalement refermées aussi vite, comme de simples flashs de l'existence de Lee, qui doit composer avec un drame originel et qui essaie autant que faire ce peu de se reconstruire. C'est par exemple le cas de la relation avec Randi, la femme dont il est séparé. L'affiche et la présence au générique de Michelle Williams nous fait penser qu'elle sera creusée mais, finalement, elle n'est « développée » que lors de trois scènes, toutes d'une incroyable force dramatique, d'ailleurs. Cette façon de faire donne au film un aspect à la fois de grande fresque familiale (pour le côté générationnel, notamment) mais aussi de quelque chose de très intime, surtout dans la relation entre Lee et son neveu Patrick qui se développe peu à peu sans qu'ils aient besoin de beaucoup parler. Le ton utilisé est, lui aussi, très particulier puisque, étrangement, c'est également un film devant lequel on rigole assez souvent, la plupart du temps d'un certain décalage entre Lee et son neveu qui, s'ils ne sont pas si éloignés en âge, viennent de générations finalement très différentes. Ainsi, le long métrage est à la fois dur dans sa thématique globale mais très tendre dans son traitement. Dans sa mise en scène, Lonergan fait les choses avec une grande douceur, laissant le temps aux scènes de se développer, le tout dans une lumière souvent magnifique. Et puis il y a Casey Affleck, acteur souvent un peu trop oublié mais qui prouve encore une fois qu'il y a peu de comédiens de sa génération capables d'être aussi puissants en étant presque mutiques. On peut finalement parler de *Manchester by the sea* comme d'un vrai mélodrame, construit sur un schéma bien particulier et presque déroutant mais qui finit par tout emporter sur son passage et dont on se souvient longtemps après que les lumières se soient rallumées.

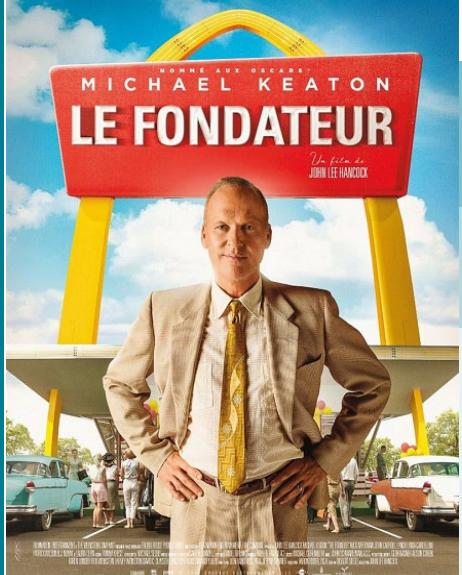
VERDICT :

Sans être dénué de quelques défauts qui l'empêchent d'être un vrai grand long métrage, *Manchester by the sea* a l'immense mérite d'être un mélodrame construit avec beaucoup d'intelligence et d'être émouvant sans être tire-larmes. Et l'interprétation, notamment celle de Casey Affleck, y est de très grande qualité.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

CASEY AFFLECK



LE FONDATEUR

John Lee HANCOCK

Date de sortie : **28-12-2016** Vu le : **28-12-2016**

Au cinéma : MÉGARAMA (BESANÇON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Au milieu des années 50, Ray Kroc est un représentant de commerce qui peine à vendre ses produits. Lors de l'une de ses tournées, il rencontre les frères McDonald, qui viennent d'ouvrir un restaurant au concept révolutionnaire et qui fait fureur. Il va alors leur proposer de le franchiser et va peu à peu s'en approprier les mérites au fur et à mesure que les enseignes ouvrent à travers le pays.

CRITIQUE :

Depuis quelques années, le cinéma américain s'intéresse de plus en plus à des personnages dont on ne connaît pas forcément bien l'histoire mais qui ont une importance énorme puisqu'ils sont à l'origine d'entreprises qui ont aujourd'hui une place considérable dans l'économie et même la société mondiale. Faut-il y voir un signe du fait qu'Hollywood se penche d'une manière un peu décalée sur ce qui fait l'Amérique ou plutôt celui d'une certaine paresse puisque cette démarche s'inscrit dans un nombre de biopics qui semble aujourd'hui de plus en plus important ? Selon moi, la réponse se trouve dans un entre-deux et dépend surtout de la qualité du long métrage en question, notamment dans sa manière de proposer des thématiques intelligentes et pas seulement de dérouler l'histoire d'un homme sans poser d'enjeux... Toujours est-il que ces derniers temps, la vie de Mark Zuckerberg (créateur de Facebook) a été adaptée (dans *The social network*), ainsi que Steve Jobs (Apple), qui a

même eu droit à deux longs-métrages (*Jobs* puis *Steve Jobs*). Et ce fut également le cas pour Walt Disney, avec un angle un peu différent puisque *Dans l'ombre de Mary* s'intéressait davantage à Pamela Travers, l'auteur de *Mary Poppins*. D'ailleurs, c'est déjà John Lee Hancock qui était aux manettes de ce film et qui n'en faisait finalement pas grand-chose de bien convaincant. Il faut dire qu'à part deux scénarios pour Clint Eastwood (dont celui du magnifique *Un monde parfait*), l'Américain est surtout connu pour avoir mis en scène *The Blind Side*, qui a valu un Oscar à son actrice principale, Sandra Bullock, mais qui était d'une nullité abyssale... Franchement, je n'étais pas vraiment convaincu sur l'identité du réalisateur pour mettre en images la manière dont Ray Kroc a construit une société qui est devenue aujourd'hui une sorte d'empire à travers le monde. Et le long métrage n'a jamais réussi à me faire changer d'avis... Tellement que j'ai finalement peu de choses à en dire...

Le scénario du film fait partie depuis un certain temps de la célèbre *blacklist*, celle des scripts de (très) grande qualité qui n'ont pas encore été mis en production. D'ailleurs, les frères Coen s'y sont longtemps intéressés avant de renoncer pour se consacrer à *Ave, César !*. Je pense que cela tient plus à la personnalité qui est au centre et de l'histoire de la création de ce qui est aujourd'hui un mythe qu'au scénario à proprement parler, pourtant écrit par celui du *Wrestler*, film que j'avais plutôt apprécié. En effet, ce script est d'une platitude assez incroyable, enchaînant les séquences comme autant de passages obligés de ce genre de biopics : des débuts compliqués de Ray Kroc à la réussite insolente en passant par les différentes étapes de la conquête du pouvoir. L'histoire racontée ne met aucunement en perspective le parcours de Kroc et, surtout, elle ne repose jamais sur de véritables enjeux, de telle sorte que tout est mis sur le même plan. De nombreux points pourtant intéressants ne sont pas du tout traités, notamment la relation entre les deux frères McDonald ou encore le couple que Ray forme avec sa femme. Si on apprend des choses, je ne dis pas le contraire, cela est mis en images de manière tellement linéaire et plate que l'on ne retient au bout d'un moment que les informations et même plus la manière dont elles nous sont montrées. En termes de mise en scène, on ne peut pas dire que John Lee Hancock soit très performant, se contentant

d'accompagner de manière assez par-
resseuse et illustrative son scénario.
Même la partition du pourtant talen-
tueux Carter Burwell est largement
oubliable. On peut tout de même
noter le travail assez intéressant dans
la reconstitution lors de la première
moitié du film. Michael Keaton, lui, est
plutôt bon mais il ne parvient jamais
non plus à donner une dimension su-
périeure à un long métrage qui aurait
sans aucun doute gagné à être réalisé
par les frères Coen, qui auraient réussi
à mettre de la vie là où il en manque
franchement...

VERDICT :

Même si le travail de reconstitution des années 50 est de qua-
lité et si Michael Keaton fait le travail, cela ne permet pas de sau-
ver un long métrage bien trop linéaire et illustratif pour avoir un
réel intérêt. Le scénario se contente juste de dérouler l'histoire
de Ray Kroc, sans jamais que de véritables enjeux soient posés.
Sans doute un documentaire bien foutu aurait été bien plus inté-
ressant que ce long métrage finalement un peu triste...

NOTE : 11**COUP DE CŒUR :****LE TRAVAIL DE RECONSTITUTION**

RÉCAPITULATIF

| | DATE | TITRE | REALISATEUR | NOTE |
|----|------------|----------------------------------|-----------------------------|------|
| 1 | 12/01/2016 | Joy | Russell D.O. | 13 |
| 2 | 21/01/2016 | Danish Girl | Hooper T. | 14 |
| 3 | 26/01/2016 | Les Chevaliers Blancs | Lafosse J. | 15 |
| 4 | 23/02/2016 | Ave, César ! | Coen J. et E. | 13 |
| 5 | 25/02/2016 | The Revenant | González Iñarritu A. | 16 |
| 6 | 05/03/2016 | Belgica | van Groeningen F. | 12 |
| 7 | 14/03/2016 | Room | Abrahamson L. | 16 |
| 8 | 15/03/2016 | Les Innocentes | Fontaine A. | 15 |
| 9 | 16/03/2016 | Zootopie | Walt Disney | 15 |
| 10 | 27/03/2016 | Midnight Special | Nichols J. | 17 |
| 11 | 07/05/2016 | La saison des femmes | Yadav L. | 14 |
| 12 | 20/05/2016 | Nous trois ou rien | Kheiron | 15 |
| 13 | 22/05/2016 | Adopte un veuf | Desagnat F. | 11 |
| 14 | 01/06/2016 | Money Monster | Foster J. | 14 |
| 15 | 07/06/2016 | Café Society | Allen W. | 14 |
| 16 | 09/06/2016 | Ma Loute | Dumont B. | 16 |
| 17 | 24/06/2016 | Elle | Verhoeven P. | 15 |
| 18 | 29/06/2016 | Le Monde de Dory | Pixar | 13 |
| 19 | 26/08/2016 | Jason Bourne | Greengrass P. | 14 |
| 20 | 02/09/2016 | Les délices de Tokyo | Kasawe N. | 15 |
| 21 | 08/09/2016 | Frantz | Ozon F. | 15 |
| 22 | 20/09/2016 | Un petit boulot | Chaumeil P. | 14 |
| 23 | 22/09/2016 | Still Alice | Glatzer R. / Westmorland W. | 15 |
| 24 | 02/10/2016 | Eternité | Tran Anh Hung | 12 |
| 25 | 06/10/2016 | Une vie entre deux océans | Cianfrance D. | 14 |
| 26 | 08/10/2016 | Victoria | Triet J. | 13 |
| 27 | 13/10/2016 | Juste la fin du monde | Dolan X. | 14 |
| 28 | 30/10/2016 | Moi, Daniel Blake | Loach K. | 16 |
| 29 | 01/11/2016 | Réparer les vivants | Quillévéré K. | 14 |
| 30 | 04/11/2016 | L'Odyssée | Salle J. | 10 |
| 31 | 10/11/2016 | Captain Fantastic | Ross M. | 14 |
| 32 | 15/11/2016 | Tu ne tueras point | Gibson M. | 14 |
| 33 | 17/11/2016 | Iris | Lespert J. | 11 |
| 34 | 21/11/2016 | Le Client | Farhadi A. | 16 |
| 35 | 30/11/2016 | La folle histoire de Max et Léon | Barré J. | 14 |
| 36 | 01/12/2016 | Sully | Eastwood C. | 17 |
| 37 | 08/12/2016 | Premier contact | Villeneuve D. | 17 |
| 38 | 13/12/2016 | Alliés | Zemeckis R. | 13 |
| 39 | 26/12/2017 | Manchester by the sea | Lonergan K. | 16 |
| 40 | 28/12/2017 | Le Fondateur | Hancock J.L. | 11 |

RÉCAPITULATIF

| | TITRE | CINEMA | PROVENANCE | GENRE |
|----|----------------------------------|-------------------------------|------------|------------------------|
| 1 | Joy | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Drame |
| 2 | Danish Girl | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Angleterre | Drame historique |
| 3 | Les Chevaliers Blancs | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Belgique | Drame |
| 4 | Ave, César ! | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Comédie dramatique |
| 5 | The Revenant | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Western |
| 6 | Belgica | MK2 Quai de Seine (Paris) | Belgique | Drame familial |
| 7 | Room | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Canada | Drame |
| 8 | Les Innocentes | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | France | Drame historique |
| 9 | Zootopie | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Film d'animation |
| 10 | Midnight Special | Pathé Beaux-Arts (Besançon) | Etats-Unis | Science-Fiction |
| 11 | La saison des femmes | Le Méliès (Pau) | Inde | Drame |
| 12 | Nous trois ou rien | Le Dauphin (Morestel) | France | Comédie dramatique |
| 13 | Adopte un veuf | Le Dauphin (Morestel) | France | Comédie |
| 14 | Money Monster | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Drame |
| 15 | Café Society | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Comédie dramatique |
| 16 | Ma Loute | Le Dauphin (Morestel) | France | Comédie dramatique |
| 17 | Elle | Le Dauphin (Morestel) | France | Drame |
| 18 | Le Monde de Dory | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Film d'animation |
| 19 | Jason Bourne | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Film d'action |
| 20 | Les délices de Tokyo | Le Dauphin (Morestel) | Japon | Drame |
| 21 | Frantz | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | France | Drame |
| 22 | Un petit boulot | Le Dauphin (Morestel) | France | Comédie policière |
| 23 | Still Alice | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Drame familial |
| 24 | Eternité | La Fourmi (Lyon) | France | Drame familial |
| 25 | Une vie entre deux océans | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Drame amoureux |
| 26 | Victoria | Le Dauphin (Morestel) | France | Comédie dramatique |
| 27 | Juste la fin du monde | Le Dauphin (Morestel) | Canada | Drame familial |
| 28 | Moi, Daniel Blake | Plazza Victor Hugo (Besançon) | Angleterre | Drame |
| 29 | Réparer les vivants | Plazza Victor Hugo (Besançon) | France | Drame |
| 30 | L'Odyssée | Le Dauphin (Morestel) | France | Biopic |
| 31 | Captain Fantastic | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Drame familial |
| 32 | Tu ne tueras point | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Film de guerre |
| 33 | Iris | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | France | Thriller psychologique |
| 34 | Le Client | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Iran | Drame familial |
| 35 | La folle histoire de Max et Léon | Le Dauphin (Morestel) | France | Comédie |
| 36 | Sully | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Biopic |
| 37 | Premier contact | Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu) | Etats-Unis | Science-Fiction |
| 38 | Alliés | Le Dauphin (Morestel) | Etats-Unis | Drame |
| 39 | Manchester by the sea | Pathé Beaux-Arts (Besançon) | Etats-Unis | Drame familial |
| 40 | Le Fondateur | Mégarama (Besançon) | Etats-Unis | Biopic |

BILAN

RÉCOMPENSES TOTALES

Meilleurs films :

- *Premier Contact* (D. VILLENEUVE)
- *Midnight Special* (J. NICHOLS)
- *Moi, Daniel Blake* (K. LOACH)
- *Room* (L. ABRAHAMSON)
- *Sully* (C. EASTWOOD)

Meilleurs réalisateurs :

- *Clint EASTWOOD* (*SULLY*)
- *ALEJANDRO GONZALEZ IÑARRITU* (*The Revenant*)
- *KENNETH LONERGAN* (*Manchester by the Sea*)
- *PAUL VERHOEVEN* (*ELLE*)
- *DENIS VILLENEUVE* (*Premier Contact*)

Meilleurs scénarios :

- *Premier Contact* (E. HEISSEMER)
- *Ma Loute* (B. DUMONT)
- *Manchester by the Sea* (K. LONERGAN)
- *Midnight Special* (J. NICHOLS)
- *Room* (L. ABRAHAMSON)

Meilleurs acteurs :

- *Casey AFFLECK* (*Manchester by the Sea*)
- *Leonardo DiCAPRIO* (*The Revenant*)
- *Viggo MORTENSEN* (*Captain Fantastic*)
- *Michael SHANNON* (*Midnight Special*)
- *Jacob TREMBLAY* (*Room*)

Meilleures actrices :

- *Isabelle HUPPERT* (*ELLE*)
- *Amy ADAMS* (*Premier Contact*)
- *Taraneh ALLIDOUTI* (*Le Client*)
- *Paula BEER* (*Frantz*)
- *Brie LARSON* (*Room*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- *Aaron ECKHART* (*SULLY*)
- *Gérard DARMON* (*Nous trois ou rien*)
- *Robert DeNIRO* (*Joy*)
- *Tom HARDY* (*The Revenant*)
- *Bouli LANNERS* (*Réparer les vivants*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- *Virginie EFIRA* (*ELLE*)
- *Juliette BINOCHE* (*Ma Loute*)
- *Marion COTILLARD* (*Juste la fin du monde*)
- *Hayley SQUIRES* (*Moi, Daniel Blake*)
- *Alice VIAL* (*La folle histoire de Max et Léon*)

Meilleures musiques originales:

- *Tu ne tueras point* (R. GREGSON-WILLIAMS)
- *Danish Girl* (A. DESPLAT)
- *Midnight Special* (D. WINGO)
- *Premier Contact* (J. JÖHANSSON)
- *Une vie entre deux océans* (A. DESPLAT)

Meilleures photographies :

- *Frantz* (P. MARTI)
- *Les Innocentes* (C. CHAMPETIER)
- *Manchester by the Sea* (J. LEE LIPES)
- *Premier Contact* (B. YOUNG)
- *The Revenant* (E. LUBEZKI)



Meilleures Affiches :

- *Café Society*
- *ETERNITÉ*
- *Frantz*
- *Les Innocentes*
- *Tu ne tueras point*

FILMS MULTI-RÉCOMPENSÉS

6 nominations:

- *Premier Contact* (DONT DEUX VICTOIRES)

3 nominations:

- *ELLE* (DONT DEUX VICTOIRES)
- *Frantz* (DONT UNE VICTOIRE)
- *Sully* (DONT DEUX VICTOIRES)

4 nominations :

- *Manchester by the Sea*
- *Midnight Special*
- *Room*
- *The Revenant* (DONT UNE VICTOIRE)

2 nominations :

- *Les Innocentes*
- *Ma Loute*
- *Moi, Daniel Blake*
- *Tu ne tueras point* (DONT UNE VICTOIRE)

UN ... AU CINÉMA EN 2016

- **Un film** : *Premier contact*, faux film de science-fiction et réflexion particulièrement émouvante sur la vie, le temps qui passe mais aussi sur l'étranger. Une vraie belle réussite !
- **Un titre** : *La folle histoire de Max et Léon* parce que ça a le mérite d'être particulièrement informatif et que c'est vraiment ce qui est présent au cours du long métrage. Au moins, il n'y a pas de tromperie sur la marchandise...
- **Un film sous-estimé** : *Les Innocentes* car on en n'a finalement pas tant entendu parler que cela alors que, sans être parfait, c'est un beau long métrage sur un sujet fort et qui a surtout une très belle qualité d'image.
- **Un film surestimé** : *Le Fondateur* dont j'ai lu pas mal de critiques relativement élogieuses alors que, franchement, c'est pauvre à de nombreux niveaux et notamment celui d'un scénario jamais vraiment.
- **Une suite** : *Jason Bourne*, pas vraiment pour la qualité du film, bien inférieure aux précédents volets (même si ça reste un film d'action honnête) mais surtout parce que c'est la seule que j'ai vu...
- **Un film d'animation** : *Zootopie*, plutôt fun, drôle et surtout hyper bien travaillé visuellement même si le schéma narratif manque quelque peu d'originalité...
- **Une déception** : *Juste la fin du monde* car, en retombant un peu trop dans ses travers, Dolan ne parvient pas à poursuivre sur la lancée que l'on pouvait lui prédire. Ca reste largement correct mais on attend tellement d'un tel faiseur d'images...
- **Un gâchis** : *L'Odyssée* car je trouvais l'idée d'un film sur Cousteau plutôt pas intéressante mais le traitement qui en est fait est par moments tellement déplorable que le projet perd tout son intérêt.
- **Une bonne nouvelle** : Même si je n'ai jamais cru que le talent se soit réellement évanoui, visionner un deuxième très bon film de Clint Eastwood en deux ans m'a tout de même fait du bien. A 86 ans passés (quand même), le grand Clint tient encore largement la barre...
- **Un acteur** : Casey Affleck, autant parce qu'il est magistral dans *Manchester by the sea* en homme perdu qui doit se reconstruire, que parce qu'il est top souvent réduit au rôle de « frère de » alors que, dans les faits, il est sans doute bien meilleur acteur que Ben...
- **Une actrice** : Isabelle Huppert, absolument fascinante dans *Elle* tant elle parvient à gérer avec le même talent toutes les facettes d'un personnage loin d'être facile à cerner.
- **Une voix** : Celle de Fabrice Luchini dans *Ma Loute*. Entre son bégaiement et ses grandes envolées, c'est un véritable festival...
- **Une révélation** : Jacob Tremblay, le jeune acteur de *Room*. Vous pouvez être sûrs et certains qu'on en entendra parler de nombreuses années. Pourquoi ? Regardez ce film et vous comprendrez bien vite...
- **Une séquence forte** : Le moment où l'on comprend ce qui ronge le personnage principal dans *Manchester by the sea* : science du rythme, adéquation de la musique, montée dramatique, ... Très grand moment de cinéma !
- **Un plan séquence** : La première attaque des indiens dans *The Revenant*. C'est tellement bluffant visuellement que c'en est presque suspect...
- **Un montage** : *Manchester by the sea* car une très grande partie de la puissance du long métrage se trouve dans la manière dont les flashbacks s'insèrent très intelligemment dans le reste des images.
- **Un regret** : Ne pas avoir vu *Manchester by the sea* en voix originale car Casey Affleck a la voix masculine la plus incroyable actuellement dans le cinéma américain.
- **Un torrent de larmes** : La scène de la banque alimentaire dans *Moi, Daniel Blake*. Ca m'a pris d'un coup et ça a été dur à arrêter. Et je crois bien que je n'ai pas été le seul à y avoir été sensible...
- **Un méli-mélo d'émotions** : *Nous trois ou rien*, qui réussit parfaitement à faire rire et émouvoir en même temps, et le tout de manière plutôt intelligente. Franche réussite que ce film dont je n'attendais au départ pas grand-chose...
- **Une bande originale** : Celle composée pour *Tu ne tueras point*, notamment parce qu'elle colle parfaitement au côté épique de l'histoire racontée.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

WWW.ALLOCINE.FR

CONTENU ET MISE EN PAGE :

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

CONTACT :

TIMOTHÉE TAINTURIER

06.18.38.93.19

TIMOTHEE.TAINTURIER@GMAIL.COM